NOT TO BE ISSUED
OF THE LIBRARY.

Fr
923.945
Cas/Ric emporium
20460

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

CASANOVA

DE SEINGALT.

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE,

ET

20460

TRADUITS

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

XXI 26 VIII

TOME HUITIÈME.

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.

1828.

20466

00020460

IMPRIMERIE DE A. HENRY.
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

Le récit du séjour de Casanova sous les Plombs de Venise, pendant quinze mois, et de son évasion, préparée avec tant d'adresse et de persévérance, accomplie avec tant de courage, m'avait donné la plus haute idée des facultés de cet homme dont je ne connaissais encore que le nom. Je cherchais en vain dans nos Biographies des documens sur sa personne et sur sa vie, lorsque l'éditeur des premiers volumes de la traduction de ses Mémoires m'a proposé de la continuer. Avant d'entreprendre ce travail, j'ai voulu lire les six volumes (5 à 10) de l'édition allemande qui restaient à traduire. Cette lecture, que le cynisme de la narration rend trop souvent rebutante, a cependant justifié l'opinion que je m'étais formée du héros. J'ai reconnu partout, et jusque dans ses plus honteux écarts, un homme vraiment extraordinaire. Quoi de plus rare, en effet, que de rencontrer à côté de vices révoltans, une grande énergie de caractère, une force d'âme et

d'esprit surprenante, souvent une raison saine, le goût des sciences, des arts et des lettres, des connaissances aussi étendues que variées, de l'élévation dans les idées; enfin, des qualités aimables et même estimables?

On se rappelle que Casanova de Seingalt, l'auteur et le héros de ces Mémoires, était frère du célèbre peintre de batailles, François Casanova; né en 1725, Jacques Casanova a vécu jusqu'à la fin du siècle. Aucun homme, peut-être, n'a eu une vie plus aventureuse. La sienne fournirait matière à vingt romans, ou à une épopée héroï-comique à la manière de l'Arioste. Cet homme, qui a couru l'Europe et l'Asie pendant la moitié de sa carrière, a vécu alternativement, souvent en même tems, dans la plus haute société, et avec l'écume des nations. Il a été lié avec les personnages les plus célèbres de son siècle. Il a connu Fontenelle, d'Alembert, Crébillon le tragique qui lui apprit le français, Voltaire, J.-J. Rousseau, le cardinal de Bernis qui fut le protecteur de notre aventurier, le duc de Choiseul, la marquise de Pompadour, Haller, Lord Maréchal, Fox, Raphaël Mengs, le comte d'Aranda, le duc de Brunswick, etc., etc. Il a conversé avec le grand Frédéric, Joseph II, l'impératrice Catherine. Doué d'une mémoire imperturbable et d'une étonnante sagacité, c'est en courant le monde, c'est au milieu des passions et des dissipations de tout genre qu'il a tout étudié, tout observé, tout appris. Joueur, gourmand, libertin effréné, il fut capable de générosité, d'amour,

même de délicatesse et de dévouement. Il a été poëte, romancier, historien, publiciste, érudit, chimiste, mathématicien, etc., toujours faisant preuve d'esprit et de capacité. Sa conversation faisait le charme de tous ceux qui l'écoutaient. Le prince de Ligne, qui s'y connaissait, fit plusieurs fois, pour en jouir, le voyage de Tœplitz. A part ses jongleries d'alchimiste, il eut des sentimens d'honneur et de probité. Il se reprochait ces ruses de charlatan. Mais elles lui donnaient du crédit, de la considération ; elles le conduisaient à la fortune, et il n'avait pas le courage d'y renoncer. Encore eut-il celui d'en faire l'aveu honteux à une jeune personne que tout son esprit n'avait pu soustraire à l'empire de ces illusions, dont elle avait cependant un moment reconnu la déception. Casanova fut un homme de son siècle, épicurien, comme on l'était alors, ne voyant dans la vie qu'un moyen de jouissance, et pour qui l'ennui était le plus grand des maux. Mais, malgré tous ses vices, il ne fut pas l'un des plus dignes de réprobation parmi ces hommes habitués à ne rien refuser à leurs passions et à faire abus de leurs facultés. De même que tous ceux à qui une conscience sévère, et un respect profond pour les obligations morales n'ont point appris à soumettre leurs penchans au joug, il réunit en lui deux hommes opposés entre eux, l'un éminent par le caractère, les talens, le goût, le mérite ; l'autre, perpétuel jouet de propensions honteuses. Mais ce qui le classe parmi les hommes d'une trempe peu commune, c'est qu'il ne se laissa jamais avilir ni égarer complétement par ses passions, toujours habile, ou à se re-

tenir sur le bord de l'abîme, ou à ressaisir l'empire sur lui-même.

On sait que Casanova a écrit en français ses Mémoires, pendant les dernières années de sa vie, qu'il passa chez le comte de Waldstein, son ami. On sait aussi que les héritiers du célèbre Vénitien se sont constamment refusés à laisser publier l'ouvrage original, en permettant toute fois au comte d'en faire des extraits qui ont donné lieu aux publications successives de M. Schütz. Mais en faisant ses confessions, l'auteur, libertin émérite, n'était point animé, au moins quant à l'aveu de ce genre de fautes, par un esprit de pénitence. On voit trop, au contraire, qu'il se délecte dans ses souvenirs. Sa plume se plaît trop à retracer, avec une fidélité obscène, la licence de ses actions. Explique qui pourra comment la morale germanique s'accommode avec ce cynisme et ces peintures trop souvent dignes de l'Arétin. Notre goût et nos mœurs actuelles repoussent ces sales débris d'une corruption surannée, et nous pouvons nous honorer de ce dédain ; car nous n'aurions pas de lois répressives, que nous rejetterions encore, avec dégoût, toutes ces ordures ; mais il y a des perles en quantité dans le fumier de Casanova ; nous avons cru qu'elles valaient la peine *d'un triage*, comme, dans Casanova lui-même, l'homme de mérite, l'homme doué de facultés rares, nous a paru valoir qu'on le distinguât du Casanova joueur, jongleur et débauché. Les retranchemens que le respect de la morale nous a prescrits ne sont point des

sacrifices. Le goût les eût commandés, au défaut de l'honnêteté. Nous en avions un exemple dans les sages réticences de l'éditeur et du traducteur qui nous a précédés pour les sept volumes qui ont déjà paru en français; comme ceux que nous publierons, ils peuvent être lus de tout le monde. Nous pouvons assurer au lecteur qu'il n'y a rien de regrettable dans les scènes de plate et triviale débauche que nous avons supprimées. La narration et l'auteur ne pouvaient, de toute manière, que gagner à ces coupures. Mais que l'on soit bien persuadé, en même tems, que nous avons conservé avec soin tout ce qu'il y avait d'intérêt réel dans les relations de Casanova avec l'autre sexe, et il y en a souvent beaucoup; car, ainsi que nous l'avons dit, cet homme singulier était, malgré ses vices, capable d'un amour sincère autant que passionné. Nous avons donc veillé à ce que notre serpe ne devînt point un instrument de dommage. Casanova avait recommandé que l'on écartât son livre des mains des jeunes femmes, mariées ou non, comme s'il était possible d'éloigner toujours un livre dangereux des personnes à qui il peut nuire. Nous avons voulu, au contraire, que l'histoire de sa vie fût accessible à tout le monde, que chacun pût y trouver de l'instruction et de l'agrément. En cela, nous croyons avoir mieux fait pour lui qu'il n'a fait lui-même.

La période de la vie de Casanova, qu'embrassent les six volumes allemands où nous avons puisé nos matériaux, comprend les onze ans et

plus qui se sont écoulés depuis la fin de l'année 1756, époque de son évasion des Plombs, jusqu'à Pâques de l'année 1768. Dans cet espace de tems, il visite la France, où il séjourne plusieurs fois, la Hollande, l'Allemagne, Rome, Naples, l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, la Pologne et l'Espagne.

Le Lecteur pourra se former une idée des divers genres d'intérêt que lui offriront nos publications, lorsque nous lui aurons signalé, dans l'ordre successif des faits, les plus remarquables incidens de cette vie si remplie d'aventures, dans tout ce que nous avons jugé digne de son attention; il retrouvera l'auteur tel qu'il s'est peint, et sa narration telle qu'il nous l'a donnée. Puissions-nous en avoir conservé le charme et la vivacité piquante!

Les relations de Casanova avec l'abbé de Bernis, alors ministre des affaires étrangères, la marquise de Pompadour, le duc de Choiseul, et le contrôleur-général des finances, de Boulogne; l'établissement de la loterie royale, et [illegible]tion malheureuse de son génie financier; ses négociations en Hollande, où il parvint à placer avantageusement les effets publics de France, malgré leur discrédit; ses amours dans ce pays avec la fille d[illegible] plus riches capitalistes hollandais; ses [illegible]ports fréquens avec le fameux jongleur connu sous le nom de comte de Saint-Germain, qu'il fait beaucoup mieux connaître que tous ceux qui en avaient parlé avant

lui ; sa visite à J.-J. Rousseau ; son amitié pour la célèbre actrice Sylvia, et pour sa famille; ses aventures romanesques avec une jeune Anglaise de distinction, suivies d'un procès qui pensa lui coûter l'honneur et la vie, tels sont les principaux événemens que nous fournira le cinquième volume de l'édition allemande.

Le sixième nous montrera Casanova chez le grand Haller et chez Voltaire. Nous l'y verrons aussi à Grenoble auprès de mademoiselle Roman, à qui, sans la moindre probabilité apparente, il prédit qu'elle deviendra maîtresse de Louis XV, comme elle le devint en effet, non sans influence de la prédiction.

Nous le trouverons dans le septième à Rome, auprès du cardinal Passionéi, et du pape Clément XIII, qui le décora de l'ordre du Christ ; ensuite à Naples, où il est sur le point d'épouser, sans la connaître, l'une de ses filles naturelles, puis à Paris, où il fait trois voyages en assez peu de tems ; et dans le huitième, à Aix en Provence, où il retrouve la première femme qu'il ait réellement aimée, et qu'il n'avait connu que sous le nom d'Henriette.

Son séjour à Londres, ses observations sur les Anglais, l'histoire, pleine d'intérêt, d'une princesse portugaise, désignée sous le nom de Pauline, son voyage à Brunswick et à Berlin,

ses relations avec le duc de Brunswick, et lord-maréchal Keith, ses entretiens avec Frédéric-le-Grand, son séjour auprès du fameux Biren, duc de Courlande, à Mittau, nous occuperont particulièrement dans le neuvième volume.

Nous le suivrons, dans le dixième, à Pétersbourg et à Moscou, auprès de l'impératrice Catherine, ensuite à Varsovie, où nous le verrons d'abord en rapport intime avec le prince Czatoryski et le roi Stanislas Poniatowski, visité alors par madame Geoffrin, puis se battant en duel avec le comte Branicki, puis disgracié et banni. Nous l'accompagnerons à Vienne, où nous raconterons son entrevue avec le prince de Kaunitz, et sa singulière pétition à l'impératrice Marie-Thérèse, qui adoucit, sans toutefois le révoquer, l'ordre de quitter la ville intimé à notre voyageur, pour infraction aux règlemens du tribunal de chasteté. On le retrouvera bientôt après à Paris, d'où il est encore obligé de s'éloigner, et d'où il se rend à Madrid. C'est dans cette capitale de l'Espagne, dont il nous dépeint les mœurs avec cette vérité de trait qui le caractérise, qu'on le voit l'hôte du peintre célèbre Raphaël Mengs, amoureux, persécuté, emprisonné, délivré et recommandé à l'ambassadeur vénitien par l'un des membres de cette inquisition d'Etat qui avait fait jeter notre aventurier sous les Plombs.

L'étonnante variété d'incidens, d'observations, de succès et de revers imprévus qui

forment la chaîne de cette vie si agitée, offrira à la fois au lecteur l'agrément du roman le plus fécond en événemens singuliers, le charme des voyages qui peignent avec fidélité les mœurs des peuples, et l'intérêt des mémoires où l'on trouve, avec tant de plaisir, des anecdotes et des détails nouveaux sur les personnages célèbres.

Je saisirai ici l'occasion d'acquitter ma dette envers le public pour l'accueil qu'il a bien voulu faire à ma traduction des *Mémoires de Goëthe* (*Aus meinem Leben*). Quoique les journaux, à l'exception de deux, se soient bornés à de simples annonces, cette traduction a obtenu la faveur générale, et m'a valu le suffrage de nos littérateurs les plus célèbres; ils ont daigné remarquer l'introduction critique et biographique que j'ai placée en tête de ces mémoires. Je dois aussi des remercîmens particuliers à M. Albert Stapfer qui, dans son excellente Notice sur la vie et les ouvrages de Goëthe, m'a fait l'honneur de citer mon travail avec éloge et d'en profiter. J'ai eu encore à me féliciter d'un genre de succès auquel nous sommes peu habitués en France. Un recueil périodique anglais (*le Magasin de Londres*) m'a loué en termes qu'il ne me conviendrait pas de répéter; et, ce qui n'est pas tout-à-fait aussi rare de l'autre côté du détroit, un écrivain peu scrupuleux a publié à Londres une version littérale de ma traduction, sans oublier les notices que j'y avais ajoutées, mais sans faire la moindre mention de mon travail, et en don-

nant hardiment sa version comme faite sur le texte allemand. Il y a cependant peu d'apparence qu'il l'ait seulement regardé, si j'en juge par les fragmens de sa prétendue traduction, qui me sont tombés sous les yeux; car j'y ai remarqué jusqu'aux moindres transpositions ou suppressions que je m'étais permises. Ce plagiat, au reste a été rudement châtié dans plusieurs recueils périodiques de Londres et d'Edimbourg, mais non sans que le traducteur pillé ait ressenti le contre-coup de la punition, quoique l'un des critiques qui l'ont enveloppé dans leur réprobation, ait déclaré ne pas connaître son travail. Montesquieu avait dit: « si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. » On lui a donné deux fois un démenti en Angleterre, en y retournant mes traductions de la *Campagne de Saxe, par le baron d'Odeleben*, et des *Mémoires de Goëthe*. Les Anglais n'ont eu ces productions germaniques que de la seconde main.

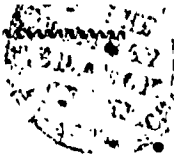
Quelques personnes en France et en Angleterre ont trouvé que j'avais pris trop de licences avec un auteur tel que Goëthe. Je passerais condamnation pour quelques morceaux retranchés, surtout dans les premiers livres, si les suppressions n'avaient pas été faites malgré moi. J'ai témoigné, à cet égard, tous mes regrets à Goëthe, et il a bien voulu en accueillir l'expression. Mais il y a dans ses mémoires bon nombre de détails personnels ou locaux qui ne peuvent avoir d'intérêt, ni même être toujours compris hors de l'Alle-

magne : ceux-là, je ne puis me reprocher de les avoir supprimés, et j'opposerai à ceux qui persisteraient à me blâmer, une autorité qu'ils ne récuseront peut-être pas : c'est celle de Goethe lui-même; il a approuvé ces suppressions, et il a eu la bonté de m'encourager à publier ce qui n'avait pas encore été traduit dans les six volumes qui ont paru en Allemagne, ainsi que ce qu'il se propose d'y ajouter. Les deux volumes que j'ai donnés, ne contiennent en effet que ce qu'il a fait paraître de l'histoire de sa vie, avec son voyage à Venise et à Rome. Lorsque la seconde édition de ma traduction paraîtra, j'y ajouterai ses voyages à Naples, en Sicile et en Champagne.

AUBERT DE VITRY.

N. B. Un onzième volume, publié en Allemagne depuis l'impression de cet avis, nous offrira la continuation de son séjour en Espagne, des détails curieux sur le caractère et les habitudes du roi Charles III, sur Raphaël Mengs, Campomanes, Olavidès, comte de Pilos, le duc d'Arcos, et sur la colonie de la Sierra-Morena, dont Casanova fut sur le point d'être nommé directeur. On y remarquera ses amours avec l'intéressante Dona Ignazia, ses liaisons et sa rupture avec l'ambassadeur de Venise, Mocenigo, le bonheur qui le fait échapper à deux tentatives d'assassinat, sa description de Saragosse, de Valence et de Barcelonne, son empri-

sonnement dans la tour de cette ville, sa fuite d'Espagne, sa rentrée en France, ses relations à Aix avec le célèbre marquis d'Argens, le dévouement d'Henriette pendant une maladie grave de notre aventurier, sa rencontre avec Cagliostro et sa femme, sa visite à Alexis Orloff alors à Livourne; enfin, son nouveau voyage et ses aventures à Rome et à Naples.



MÉMOIRES
DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Le Ministre des Affaires étrangères. — Le Contrôleur général de Boulogne. — Le Duc de Choiseul. — La Marquise de Pompadour. — L'abbé de Laville. — M. Pâris Duvernay. — Je décide l'établissement de la Loterie Royale — Opération qui augmente mes bénéfices. — Arrivée de mon frère.

—

Je me trouvais donc pour la deuxième fois dans la célèbre ville de Paris. N'ayant plus à compter sur la fortune dans mon pays, c'était peut-être ici qu'elle devait me sourire. J'y avais déjà passé précédemment deux ans; mais ne m'y occupant alors que de mon plaisir, je n'avais pas eu le tems de l'é-

tudier. Il s'agissait maintenant de cultiver les faveurs de l'inconstante déesse, et d'employer, pour réussir, toutes les ressources que je pouvais trouver en moi-même. La connaissance et l'appui des grands et des hommes en pouvoir, me devenaient nécessaires. Il fallait plier mon humeur aux moyens de plaire à mes protecteurs. Mais pour demeurer fidèle à mon plan, il fallait surtout éviter ce qu'on appelle la mauvaise société. Je devais aussi renoncer aux habitudes et aux prétentions qui pouvaient me susciter des envieux et des ennemis, sans quoi je confirmais l'idée de mon inaptitude aux affaires. Je résolus donc de montrer, dans mes discours et dans ma conduite, cette réserve qui prévient favorablement à cet égard, et qui fait supposer plus de capacité qu'on n'en laisse apercevoir. J'avais, pour pourvoir à mon entretien, cent écus par mois que me faisait exactement compter Bragadio. Comme j'étais décidé à ne faire de dépense que pour être vêtu et logé décemment, cette somme pouvait me suffire. Mais j'avais besoin d'argent comptant pour me monter en linge et en habits.

Ma première démarche, le lendemain, fut donc une visite au Palais Bourbon. Le ministre n'ayant pas pu me recevoir, je laissai pour lui une lettre qui ne contenait guère que mon nom et ma demeure. Je prévoyais qu'on allait me demander partout le récit de mon évasion. C'était une narration de deux heures; mais si je voulais inspirer de l'intérêt aux curieux, il fallait faire preuve de complaisance. Je soupai ce jour-là chez Sylvia. L'accueil qu'on me fit dans cette maison me persuada mieux encore que j'y pouvais compter sur une affection sincère. Sa fille, alors dans toute la fleur de sa jeunesse, me parut charmante. Mais j'étais trop occupé pour y penser sérieusement. Je me retirai de bonne heure, impatient de voir comment le ministre aurait répondu à mon billet.

Sa réponse ne me parvint que le lendemain matin à huit heures. Il m'attendait à deux heures après midi. J'en fus accueilli comme j'avais espéré de l'être. Il me témoigna sa joie sur mon évasion, et son désir sincère de m'être utile. Une lettre de M. M. lui avait annoncé ma fuite; il s'attendait à me

voir chercher une asile à Paris, et à recevoir ma première visite. Il me montra les deux lettres qui lui avaient appris mon emprisonnement et mon évasion. M. M. désespérant de revoir jamais les deux seules personnes qu'elle eût aimées, lui exprimait tous ses regrets. La vie n'était plus pour elle qu'un fardeau, puisqu'elle ne pouvait trouver dans la religion un allégement à ses peines. Quelques visites de C. C., malheureuse en mariage, étaient encore sa seule consolation. Le récit de mon évasion par M. M. était fort inexact. J'offris au ministre d'en rédiger la narration, et de la lui remettre. Il me prit au mot. Son intention était d'envoyer mon récit à notre amie commune. Il me présenta ensuite, de la manière la plus gracieuse, un rouleau de cent louis, me promettant de penser à moi et de me faire appeler, dès qu'il aurait quelque chose à me dire.

L'argent fut employé à mes arrangemens de ménage. J'adressai, quelques jours après, ma narration au ministre, lui laissant le soin de la faire transcrire, et d'en faire part à ceux qu'il jugerait pouvoir m'être utiles. Au

bout de trois semaines, M. de Bernis me fit appeler. Il avait parlé de moi à l'ambassadeur de Venise. Celui-ci ne voulait me nuire en rien ; mais il désirait que je ne le visse point, pour éviter toutes difficultés avec les inquisiteurs d'État. Cela m'était indifférent. L'intention du ministre était de me présenter à M.M. de Choiseul et de Boulogne ; peut-être pourrais-je réussir auprès d'eux à trouver de l'emploi. M. de Boulogne, me dit le ministre, vous aplanira la route. Pensez à quelque chose qui puisse être utile au trésor royal. Mais il ne faut pas de projet embrouillé, ou chimérique. Surtout soyez bref dans votre exposé. Je vous dirai mon avis.

J'exprimai toute ma reconnaissance à M. de Bernis en prenant congé de lui. Mais je n'étais pas peu en peine pour l'enfantement d'un projet de finance ; j'avais beau donner la torture à mon esprit, je n'imaginais que des projets d'impôts, tous ridicules ou odieux.

Je me présentai au duc de Choiseul, aussitôt que je fus de retour à Paris. Il me reçut à sa toilette. Il écrivait pendant qu'on le frisait. La seule attention qu'il me marquât

était de s'interrompre un instant en m'adressant une question. Mais je n'en étais pas plus avancé; car au lieu d'écouter ma réponse, il continuait d'écrire. Il me regardait bien de tems en tems; mais on n'écoute pas, parce que l'on regarde. Le Duc n'en était pas moins un homme d'esprit.

Quand il eut fermé sa lettre, il me dit que Bernis lui avait conté quelques circonstances de mon évasion. Mais comment, ajouta-t-il, avez-vous pu parvenir à en exécuter le projet?

—Il faudrait deux heures pour vous le raconter, Monseigneur, et votre Excellence paraît pressée.

—Contez-moi cela en abrégé.

—Mais c'est en abrégeant autant que possible, qu'il faut deux heures.

—Vous remettrez les détails à une autre fois.

—Sans les détails, ce récit n'a aucun intérêt.

—Certainement; cependant on peut supprimer beaucoup de particularités.

—Je me bornerai donc à dire à votre

Excellence, que les inquisiteurs d'État m'ont fait enfermer sous les Plombs. Au bout de quinze mois et cinq jours, je me suis sauvé par les toits. J'ai sauté ensuite, par une lucarne, dans le palais où j'ai enfoncé une porte, et, me trouvant enfin libre, j'ai pris une gondole qui m'a conduit en terre ferme, d'où je me suis rendu à Munich, et de là à Paris où j'ai l'honneur de présenter mon respect à votre Excellence.

— Mais c'est conter à la volée! qu'est-ce donc que la prison des Plombs?

— Monseigneur, il faudrait un quart-d'heure pour vous l'expliquer.

— Et comment avez-vous pu gagner les toits?

— Monseigneur, il me faudrait une demi-heure.

— Pourquoi vous avait-on enfermé sous ces Plombs?

— Il faudrait encore une demi-heure.

— Vous avez raison; ce sont les détails qui font l'intérêt d'un événement. Il faut que j'aille à Versailles. C'est avec plaisir que je

vous reverrai de tems en tems. Voyez, en attendant, à quoi je pourrai vous être utile.

Je me rendis, en quittant le Duc, auprès de M. de Boulogne. C'était un tout autre homme, pour la physionomie, le costume et la tenue. Il me fit un compliment sur la bonne opinion qu'avait de moi M. de Bernis pour mes talens en finance. J'étais près de rire au nez de ce bon vieillard dont les traits n'annonçaient pas même un esprit ordinaire. Communiquez-moi vos idées, me dit-il, par écrit ou de vive voix; vous me trouverez prompt à les saisir, et disposé à les accueillir. Voilà M. Pâris Duvernay qui a besoin de vingt millions pour son École militaire : tâchez de les lui procurer sans charge pour l'État ni pour le trésor.

— Dieu seul, Monseigneur, pourrait le faire.

— Je ne suis rien moins qu'un dieu, dit M. Duvernay, et cependant j'ai souvent rempli cette tâche; mais à présent, tout est changé.

— Je sais, répondis-je qu'à présent tout est devenu plus difficile; cependant j'ai en tête

une opération qui doit rapporter au Roi cent millions.

— Et combien lui en coûtera-t-il?

— Rien que l'édit de création.

— Ainsi, c'est la nation qui paiera.

— Oui, mais de son plein gré.

— Je connais votre projet.

— C'est singulier; car je n'en ai fait part à personne.

— Si vous êtes libre demain, venez dîner chez moi, et vous verrez si je le connais. Il a son bon côté; mais il a aussi des obstacles insurmontables; nous en parlerons. Viendrez-vous?

— J'aurai cet honneur.

— Je vous attends donc. Vous me trouverez à Plaisance.

Quand Duvernay se fut retiré, le Contrôleur général fit l'éloge de ses talens et de sa probité. C'était le frère de Pâris de Montmartel, qu'un bruit sourd donnait pour père à Madame de Pompadour, parcequ'il avait été, en même tems que le Normand, l'amant de Madame Poisson.

J'allai me promener aux Tuileries, en

réfléchissant sur le tour que la fortune paraissait vouloir me jouer. J'apprends que l'État a besoin de vingt millions ; j'en fais espérer cent, sans m'être ouvert à qui que ce fût sur les moyens de se les procurer, et voilà qu'un homme considéré, versé dans les affaires, m'invite à dîner pour me prouver que mon projet lui est connu. Croit-il me tirer les vers du nez? Je le laisserai venir: s'il me communique ses idées, je lui dirai s'il m'a deviné. Mais si l'on veut me faire parler, je tâcherai de dire quelque chose de neuf, sans toutefois, autant que possible, trahir mon secret. L'Abbé de Bernis, en m'annonçant comme financier, n'a voulu que m'ouvrir un débouché. Autrement, à peine aurais-je pu avoir accès auprès des puissances. Mon seul regret était de ne pas posséder parfaitement le ton d'un homme d'affaires. Le lendemain je me fis conduire à Plaisance, un peu au-dessus de Vincennes.

J'y trouvai l'homme célèbre qui, environ quarante ans auparavant, avait sauvé la France de l'abîme où la précipitait le système de Law. Il était assis au milieu de six ou sept

personnes devant un grand feu. Il me présenta, en me nommant, comme l'ami du contrôleur général. Il me nomma ensuite les personnes de sa société, dont trois ou quatre étaient intendans des finances. Je saluai en silence.

On commença par parler de la Seine, alors couverte d'un pied de glace. On parla ensuite de Fontenelle qui était à l'article de la mort; de Damien qui ne voulait rien avouer, et de cinq millions que ce procès criminel coûterait au Roi. La guerre eut son tour, et l'on fit l'éloge de Soubise, à qui l'on avait donné le commandement de l'armée. On vint enfin aux dépenses de l'État, et aux moyens d'y faire face. Je m'ennuyai ainsi une heure et demie; car la conversation était lardée de quantité de termes techniques que je n'entendais pas. Une autre heure et demie se passa à table, où je n'ouvris la bouche que pour manger. On passa ensuite au salon. Duvernay quittant la société, me conduisit à son cabinet, avec un de ses convives, homme d'une cinquantaine d'années et de bonne mine. C'était, me dit Duvernay,

M. Calsiabigi. Nous fûmes bientôt rejoints par deux intendans des finances.

Duvernay me présentant un cahier in-folio, me dit en riant, et du ton le plus aimable : « Voici votre projet. » Le cahier portait pour titre, *Loterie de quatre-vingt-dix numéros, dont il ne doit sortir que cinq, en supposant un tirage par mois.* Je lui rendis le cahier, en lui disant : « Oui, voilà mon projet! »

— Peut-être le hasard vous l'a-t-il fait connaître. Le plan est de M. Calsiabigi.

— Je suis charmé de ce que nos idées se sont ainsi rencontrées. Mais oserai-je demander quel est le motif qui s'oppose à ce que ce projet soit agréé?

— On y oppose de tous côtés des objections fortes, et auxquelles on ne répond que faiblement.

— Je n'en connais qu'une, dis-je froidement, qui puisse me réduire au silence; c'est un ordre du Roi, qui défendrait à ses sujets de jouer à la loterie.

— Il ne s'agit de rien moins. Le Roi ne défendra pas de jouer. Mais le voudra-t-on?

— Quel doute peut-on avoir à cet égard, si l'on a intention de payer les lots gagnans?

— Bien. C'est-à-dire que l'on jouerait, si l'on voyait une caisse ouverte. Mais où trouver les fonds?

— Au trésor royal. Dans un décret du conseil. Il suffit que l'on croie le Roi en état de payer cent millions.

— Cent millions?

— Sans doute!

— Vous croyez donc possible que le Roi perde cent millions?

— Possible! oui; mais cette perte ne peut arriver qu'après le gain préalable de cent-cinquante millions. Si ces combinaisons d'économie politique vous sont connues, il ne faut pas perdre de vue cette circonstance.

— Je ne traite pas pour moi seul. Comment y croire, si le Roi perd beaucoup au premier tirage?

— Entre la possibilité et la réalité, il y a l'infini; mais je vous accorde tout. Le Roi perd une forte somme au premier tirage.

Dans ce cas, la fortune de la loterie est faite. C'est même un malheur désirable. Toutes les forces morales se calculent d'après la vraisemblance. Vous savez que les compagnies d'assurances sont toutes riches; je démontrerai en présence de tous les mathématiciens de la terre, qu'à moins que Dieu lui-même ne l'empêche, le Roi doit gagner un cinquième à cette loterie. C'est là le secret. Croyez-vous que la raison avoue une démonstration mathématique?

— Sans doute. Mais pourquoi l'administration ne garantirait-elle pas les profits du Roi?

— Aucune administration au monde ne pourrait cautionner un gain déterminé positivement. La loterie ne peut que maintenir préalablement l'équilibre des mises sur deux ou trois numéros qui, s'ils étaient trop chargés, produiraient, au lieu de gain, une perte immense. Dans ce cas, l'administration déclare les mises fermées sur ces numéros. Elle ne pourrait cautionner le profit que dans le cas où l'on différerait le tirage jusqu'à ce que toutes les conditions qui peu-

vent donner la certitude du gain, fussent remplies. Mais la loterie ne serait plus alors pour les joueurs qu'un marché de dupes. C'est pour se mettre à l'abri d'un reproche aussi déshonorant, que l'on fixe un tirage par mois. Car, cette fixation des époques de tirage, donne, aux yeux du public, des chances aux joueurs contre la loterie.

— Voudriez-vous parler au conseil sur ce projet?

— Avec plaisir.

— Croyez-vous pouvoir répondre à toutes les objections?

— A toutes.

— Voulez-vous m'apporter votre plan?

— Oui, après qu'on en aura décidé l'acceptation, et que l'on m'aura accordé certains avantages.

— Mais votre plan est le même que celui que je vous présente.

— J'en doute; car le mien détermine ce que gagne le Roi sur un produit donné, et rend la chose aussi claire que le jour.

— On pourrait le vendre à une compa-

gnie qui compterait au Roi une somme déterminée.

— Permettez-moi de combattre ce projet. La loterie ne peut gagner qu'à l'aide d'une prévention favorable, dont le résultat soit infaillible. Je ne pourrais donc pas me mettre aux ordres d'une compagnie qui, pour augmenter ses profits, multiplierait ses opérations, et éloignerait ainsi la foule. C'est ce qui arriverait, j'en suis persuadé. Il faut donc que ma loterie soit une Loterie Royale, ou il n'y faut pas penser (1).

— M. Calsiabigi partage votre opinion à cet égard.

— J'en suis vraiment charmé.

— Avez-vous des sujets en vue pour l'administration ?

— Il ne faut que des machines avec la plus petite dose d'intelligence. Manquerait-on en France de ce monde-là?

(1) Casanova n'avait pas prévu qu'il y aurait un jour quinze tirages par mois, et que l'affluence des joueurs n'en serait que plus grande.

— A combien évaluez-vous le profit pour l'Etat?

— De 20 à 100 pour 100 et au-dessus. Quiconque apporte au Roi un écu de 6 fr., ayant l'espoir de gagner au moins le quintuple, l'affluence peut devenir si considérable, que, si rien ne vient à la traverse, la nation fournira au Roi au moins 500 mille francs par mois. C'est ce que je me propose de démontrer au conseil, pourvu qu'on n'y recule point devant une vérité une fois établie par un calcul régulier.

Enchanté de pouvoir accomplir mes promesses, je m'éloignai un moment. En rentrant, je vis tout le monde debout et occupé de l'objet en discussion. Calsiabigi, du ton le plus honnête, me demanda si je permettrais le quaterne. Même le quine, lui répondis-je. Il me témoigna, en me serrant la main, le désir de causer seul avec moi. Je laissai mon adresse à M. Duvernay, en le quittant à l'entrée de la nuit, satisfait d'avoir donné bonne opinion de moi à ce digne vieillard.

Quatre jours après, je reçus la visite de Calsiabigi, à qui je fis mes excuses de ne

l'avoir pas prévenu. Il me déclara, sans détour, ni préambule, que mes assertions et mes explications avaient fait sur les gens de finance une impression favorable, et que si je voulais agir auprès du contrôleur général, nous pourrions réussir à faire adopter un plan de loterie, dont nous tirerions de grands avantages. Je le crois, lui dis-je, mais le profit sera bien plus grand pour l'entrepreneur; cependant je ne vois pas que l'on se presse. On ne m'a rien fait dire, et j'ai d'autres affaires en tête.

— Vous aurez des nouvelles aujourd'hui. M. de Boulogne a parlé de vous avec M. de Courteil.

— Soyez sûr que je n'ai pas fait un pas.

Calsiabigi m'ayant engagé à dîner, j'acceptai. Il m'arriva, au moment même, un billet de Bernis qui m'annonçait l'intention de me présenter le lendemain à la marquise, si je pouvais me rendre à Versailles. M. de Boulogne devait se trouver là.

Je fis voir le billet à Calsiabigi, non par vanité, mais par politique. Il me dit que j'avais maintenant tous les moyens de faire

adopter le plan de loterie, sans que personne, ni Duvernay, pussent s'y opposer. Ma fortune était faite si je n'étais pas déjà assez riche, sans cela, pour repousser cette nouvelle faveur. Depuis deux ans, ajouta-t-il, nous nous tourmentons pour faire réussir cette affaire, et chaque fois qu'il en a été question, on nous a opposé les objections que vous avez eu sitôt détruites la semaine dernière. Il faut que nous nous entendions parfaitement. Mettons nos projets en commun. Mais n'allez pas vous heurter contre des difficultés insurmontables. Ne croyez pas qu'il soit si facile de trouver à Paris des machines pourvues d'un degré suffisant d'intelligence. Mon frère est l'homme qu'il vous faut pour prendre sur lui le fardeau de l'affaire. Contentez-vous de moitié profit pour la direction, et nous sommes satisfaits.

— Ainsi votre frère est l'auteur du projet?

— Oui! il est malade; mais il entend bien l'affaire. Allons le voir.

Je le trouvai au lit et rongé de goutte : ce

qui ne l'empêchait pas de manger avec un excellent appétit, d'écrire, de causer et de montrer toute l'activité d'esprit d'un homme en santé. Seulement il n'osait guère se faire voir. J'eus bientôt reconnu en lui une sagacité rare, une connaissance approfondie des calculs, des théories de finances, et du commerce de tous les peuples, et en même tems un homme versé dans l'étude de l'histoire et des beaux-arts. Né à Livourne, il avait travaillé à Naples dans les bureaux du ministère, et était venu à Paris avec M. de l'Hôpital. Son frère, non moins adroit, lui cédait d'ailleurs sous tous les rapports.

Calsiabigi le goutteux, me montra une grosse liasse de recueils et d'écrits sur la loterie, et me dit : si vous réussissez sans moi, je vous souhaite beaucoup de bonheur. Mais ne vous faites pas illusion. Vous manquez de pratique, et si vous avez à traiter avec des gens d'affaires, ils vous arrêteront tout court avec votre théorie. Supposons le décret rendu; par où commencerez-vous? Mon avis, si vous parlez au Conseil,

est que vous leur fixiez une époque après laquelle vous leur baiserez les mains. Duvernay nous verra avec plaisir réunis.

J'étais très-disposé à me réunir avec les deux frères, mais je ne laissai rien percer de mon intention. Je me rendis auprès de la maîtresse de la maison, à qui je me fis présenter. Je trouvai là une générale Lamotte, une autre dame âgée, connue à Paris sous le nom de *la Baronne-Blanche*; une troisième, qu'on appelait la Présidente, et une quatrième, charmante personne, madame Balletti, Piémontaise, et femme d'un violon de l'Opéra. Je ne brillai pas à table, préoccupé comme je l'étais d'une affaire importante; à peine ouvris-je la bouche. Le soir, chez Sylvia, on me trouva aussi fort distrait, malgré la présence de la jeune Balletti.

Le lendemain matin je partis pour Versailles, deux heures avant le jour. Le ministre Bernis me reçut de l'air le plus enjoué: « Je gage, me dit-il, que, sans moi, vous n'auriez pas osé vous montrer grand financier. M. de Boulogne m'a dit que Du-

vernay avait reconnu en vous l'une des meilleures têtes en ce genre. Vous avez gagné toute son estime. Allez-le voir, et ne le négligez pas tant qu'il sera à Paris. La loterie aura lieu, et il dépendra tout-à-fait de vous d'en tirer avantage. Trouvez-vous dans les petits appartemens dès que le Roi sera de retour de la chasse. La Marquise vous recevra. De là vous vous rendrez au bureau des affaires étrangères, et vous vous présenterez à l'abbé de Laville. C'est le premier commis; il vous recevra bien. »

M. de Boulogne m'annonça que dès qu'il saurait, par Duvernay, que le Conseil de l'École-Militaire était d'accord à cet égard, on ferait connaître le plan de loterie, et il m'invita à lui faire part de mon projet.

A midi, madame de Pompadour se rendit avec le prince de Soubise et mon protecteur, dans les petits appartemens. Je fus présenté à cette puissance féminine. Après le préambule accoutumé, elle me dit qu'elle avait lu, avec beaucoup de plaisir, le récit de mon évasion des Plombs. Ces Messieurs de là-haut, ajouta-t-elle en riant, sont de

terribles personnages. Voyez-vous votre ambassadeur?

— Je ne puis mieux lui prouver mon respect, qu'en m'abstenant de le voir.

— J'espère maintenant que vous vous fixerez chez nous?

— Ce serait un bonheur pour moi. Il ne me faut pour cela qu'un patron. Mais la protection, en ce pays, ne s'accorde qu'au talent, et cette idée me rend timide.

— Je crois que vous pouvez tout vous promettre; car vous avez ici des amis. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile.

L'abbé de Laville me reçut aussi avec bonté, et ne me quitta qu'après m'avoir assuré qu'il penserait à moi.

J'allai dîner à l'auberge. Un abbé s'approchant, me proposa de dîner avec moi. J'acceptai par politesse. En prenant siége, il me félicita sur le bon accueil que m'avait fait l'abbé de Laville. J'étais présent, me dit-il : j'écrivais une lettre, mais je n'ai pas perdu un mot de votre conversation.

Oserais-je vous demander qui vous a procuré accès auprès du digne abbé?

— Quelle que soit votre curiosité à cet égard, Monsieur, je ne saurais la satisfaire.

— Je vous demande mille pardons.

Ayant ainsi dérouté mon homme, il ne parla plus que d'objets indifférens et agréables. Nous retournâmes ensemble à Paris; nous nous dîmes nos noms, et nous nous promîmes de nous voir. Il demeurait rue *des Bons-Enfans*, et moi, chez Sylvia, rue *du Petit-Lion*. Elle me félicita sur les nouvelles connaissances que j'avais faites à Versailles, et m'engagea à ne pas les négliger.

Je trouvai chez moi une lettre de Duvernay qui m'invitait à me rendre le lendemain matin, à onze heures, à l'École-Militaire. Vers neuf heures, je reçus la visite de Calsiabigi : il m'apportait un tableau contenant tous les calculs que j'avais à soumettre au Conseil. Il confirmait par des chiffres les certitudes que j'avais appuyées sur le raisonnement seul. Le résultat essentiel était toujours d'assurer à la loterie les

moyens de payer les lots gagnans, par le tirage de cinq numéros seulement sur la totalité. Il était évident que toutes les mises qui ne portaient pas sur ces cinq numéros, étaient un gain pour la loterie; et la nécessité de pourvoir aux frais de régie justifiait, aux yeux du public, la limitation du tirage à ce nombre de cinq.

Ainsi muni de tous mes moyens de conviction, je me rendis à l'assemblée. La conférence commença. D'Alembert, comme grand calculateur, avait aussi été invité. Il eût été difficile de l'y attirer, s'il eût, auparavant, traité seul l'affaire avec Duvernay. Mais il y avait des têtes qui, pour pouvoir rejeter avec plus de facilité le résultat d'un calcul d'économie politique, s'obstinaient à en nier l'évidence, et on voulait leur imposer. La conférence dura trois heures.

Une demi-heure m'avait suffi pour mon exposé. M. de Courteil en fit le résumé, et une grande heure fut employée à écouter des objections que je repoussai avec la plus grande facilité. Je dis entre autres choses: « La science du calcul consiste, en général,

à trouver l'expression d'un rapport dans lequel il faut toujours signaler et démontrer le résultat final d'un certain nombre de rapports partiels ». Je continuai en faisant remarquer que dans la sphère du monde moral, des combinaisons analogues offraient une direction aussi sûre que les calculs mathématiques, et je prouvai à l'assemblée que, sans cette certitude morale, jamais on n'aurait pu établir les sociétés d'assurances, toutes riches cependant, et toutes florissantes, quoiqu'elles fussent un objet de dérision pour ces têtes faibles, incapables de s'affranchir de la crainte du hasard et du malheur. Je conclus en déclarant qu'aucun homme d'honneur ne pouvait garantir que la loterie gagnerait à chaque tirage, et que, si quelqu'un offrait de s'en rendre garant, on pouvait l'éconduire sans hésiter. Car, ou il ne tiendrait pas son engagement, ou, s'il le tenait, ce ne pourrait être qu'à l'aide de quelques fraudes.

Après la discussion, chacun souscrivit un acte que présenta Duvernay, et l'on se sépara. Le lendemain matin, Calsiabigi

m'annonça que l'on attendait l'expédition du décret. Je lui promis de voir, le jour même, M. de Boulogne, et de le lui recommander pour la régie, dès que j'aurais la certitude des concessions qui me seraient faites.

On m'offrit, à ma grande satisfaction, six bureaux de recette, et, en même tems, une pension de 4,000 liv., sur la caisse même de la loterie. Cette pension représentait l'intérêt d'un capital de 100,000 liv., que j'aurais pu toucher, si j'avais refusé les six bureaux. Mais, en les acceptant, on considérait ce capital comme une caution dont on me payait l'intérêt.

Le décret parut dans la huitaine. On donna la direction à Calsabigi, avec un traitement de 3,000 liv. par tirage; de plus, comme à moi, une pension annuelle de 4,000 l., et le grand bureau dans l'hôtel de la loterie, rue Montmartre. De mes six bureaux, j'en vendis sur-le-champ cinq, à raison de 2,000 liv. chaque. Je gardai le sixième, que j'ouvris rue Saint-Denis, avec beaucoup d'ostentation. J'y plaçai pour

commis, mon valet de chambre, jeune italien très-capable, qui avait été celui du prince de la Catholica, à Naples. On fixa le jour du tirage, et l'on annonça que, huit jours après, les lots gagnans seraient payés au grand bureau. Mais, dans les vingt-quatre heures, je fis publier que les lots gagnans, pris à mon bureau, y seraient payés vingt-quatre heures après le tirage. Mon bénéfice était de 6 pour 100 sur la recette. La foule se porta à mon bureau. Tout le monde voulait y mettre. Cinquante à soixante commis des autres bureaux furent assez simples pour aller se plaindre de mon opération à Calsiabigi; il se contenta de leur répondre, que rien ne les empêchait de m'imiter, pour diminuer mes profits. Mais, pour cela, il fallait avoir les fonds nécessaires.

Ma recette, pour le premier tirage, s'éleva à plus de 40,000 liv. Dès que les numéros furent sortis, mon commis me présenta une liste de lots gagnans à mon bureau, qui s'élevait à 18,000 liv. C'étaient tous des ambes. Je lui donnai les fonds pour payer, et je lui abandonnai les gratifications qui furent

considérables. Ce tirage produisit à la loterie un bénéfice de 600,000 liv., sur la recette totale qui excéda deux millions. Paris seul fournit 400,000 liv. Dînant le lendemain avec Calsiabigi chez Duvernay, j'eus le plaisir d'entendre des plaintes sur le bénéfice excessif de la loterie. Cependant, Paris seul avait gagné environ vingt ternes. Les mises avaient été faibles; mais c'était encore un avantage pour la loterie. La régie coûtait peu, et l'opinion lui était favorable. L'engouement s'était manifesté, et le prochain tirage promettait une recette double. A table, on s'amusa à me faire, en riant, la guerre sur mon opération. Calsiabigi, entre autres, soutint que, par ce coup adroit, je m'assurais un revenu annuel de 20,000 liv., et que je ruinais les autres receveurs. Duvernay dit qu'en toute affaire, la hardiesse et l'intelligence avaient le champ libre, et que, comme les autres receveurs ne pouvaient pas suivre mon exemple, ma manœuvre ne pouvait faire aucun tort à la loterie. Le tirage suivant, mon bureau eut à payer un terne de 40,000 livres. J'avais

bien eu une recette de 60,000 liv. ; mais j'avais dû remettre ma caisse à la régie, la veille du tirage. Il me fallut donc emprunter. Mais, de ce moment, on m'offrait de l'argent partout où j'allais, en société, au théâtre, à la promenade. Tous ceux qui n'entendaient rien à la loterie, et c'était le plus grand nombre, me priaient de leur envoyer des billets. J'en remplissais mes poches ; j'en offrais le choix, et je revenais les poches pleines d'argent. Cette manœuvre ne réussissait pas aussi bien à mes confrères. Ils ne jetaient pas, comme moi, de la poudre aux yeux ; ils n'allaient pas, comme moi, en carrosse. Seul, je jouais un rôle éblouissant. Cela me mit en renom et me procura un crédit sans bornes. Paris était depuis long-tems, et est encore une ville où l'on juge tout sur l'apparence. Il n'y a pas d'endroit au monde où il soit plus facile d'en imposer.

J'étais à Paris depuis environ un mois, lorsque j'y vis arriver mon frère François, le peintre, avec qui, en 1752, j'étais parti de cette ville, pour nous rendre à Dresde.

Il avait avec lui madame Silvestre. Il y avait passé quatre ans, à copier les plus beaux tableaux de bataille, dans la célèbre galerie de l'Électeur. Nous nous revîmes avec une véritable joie. Je lui offris l'appui de tous mes puissans protecteurs. Sa réponse fut qu'il n'en avait pas besoin. Il avait achevé un tableau de bataille qu'il avait exposé au Louvre. Ce tableau eut un plein succès, et il procura à mon frère une si grande renommée, qu'il gagna près d'un million dans l'espace de vingt-six ans. Il n'en fut pas moins ruiné par les dissipations de ses deux femmes qui, toutes deux, le rendirent malheureux.

CHAPITRE II.

Exécution de Damien. — Caractère de l'abbé de La Ville. — L'abbé Galiani. — Mission secrète à Dunkerque. — Aventure à Aire, avec le Commandant. — Autre à Amiens avec les Commis de barrière, et l'Intendant. — Retour à Paris.

La loterie suivait son cours, lorsqu'un jour, à l'improviste, on m'annonça un abbé de la Coste. Je ne me rappelais pas ce nom. Toutefois j'ordonnai qu'on le fît entrer. Je le reconnus sur-le-champ pour l'abbé que j'avais vu au bureau de l'abbé de La Ville, et je m'excusai de n'être pas allé le voir. Après avoir vanté l'établissement de la loterie, il témoigna le désir de prendre pour mille écus de billets. Je le priai de choisir des numéros. Le choix m'est indifférent, me répondit-il; je tiens pour bons les premiers venus, si vous me les donnez: en le remerciant, j'insistai pour qu'il choisit. Après avoir pris

ceux qu'il voulait, l'abbé demanda une plume et de l'encre, pour m'en faire un reçu. Un reçu ne me suffit pas, lui dis-je en riant ; je ne délivre mes numéros que pour de l'argent comptant. En même tems je reprends mes billets.

— Je vous apporterai l'argent demain.

— Alors je vous remettrai les billets. Je ne puis faire autrement; car ils sont tous enregistrés.

— Donnez-m'en qui ne le soient pas.

— Cela ne se peut pas, car, si des billets non enregistrés venaient à gagner, je serais obligé de les payer de ma poche.

— Je croyais que vous pouviez en courir le hasard.

— Ce n'est pas mon avis.

Tiretta, jeune Vénitien que quelques frasques avaient forcé de quitter Venise, et qui m'avait apporté une recommandation de madame Manzoni, était témoin de mon débat avec l'abbé. Celui-ci nous proposa de nous présenter à madame Lambertini, nièce du pape Benoit XIV. Nous acceptâmes, et il nous conduisit chez elle. On nous invita à

dîner; mais je refusai, étant déjà invité chez Calsiabigi.

Après le repas, ce dernier me dit que Duvernay l'avait chargé de me faire observer qu'il ne m'était pas permis de vendre des billets pour mon compte.

— Comment! Duvernay me croit-il imbécile ou fripon? Je me plaindrai à M. de Boulogne.

— Vous auriez tort. Une observation n'est pas une insulte.

— Je prends pour insulte une observation de ce genre. Mais je vous réponds qu'on ne m'en fera pas deux fois une pareille.

Calsiabigi m'engagea à me calmer, et à m'expliquer avec Duvernay. Le bon vieillard, me voyant irrité, crut devoir se justifier. J'appris de lui que j'avais été dénoncé par un certain abbé de la Coste. Je ne revis plus cet individu. Mais je sus depuis qu'il avait fini par aller aux galères, pour avoir débité dans Paris des billets d'une loterie imaginaire.

Je continuai cependant d'aller chez madame Lambertini, chez qui je fis connais-

sance avec une madame M. et une nièce de cette dame, jeune personne fort jolie et fort aimable. J'en devins amoureux, et je voulais l'épouser. Mais elle était promise à un riche négociant de Dunkerque, qui vint à Paris réclamer ses droits, et avec qui elle se maria. Notre tendresse réciproque n'excéda point les bornes d'une vive amitié, et je restai attaché aux deux époux par une affection sincère.

Les dames de cette société voulurent voir l'exécution de Damien, et me prirent pour conducteur. Elles eurent le courage d'assister pendant quatre heures à cet horrible spectacle. Le récit en serait trop long. L'histoire de ce supplice est d'ailleurs assez connue. Damien était un fanatique qui s'imaginait avoir fait une belle action, en assassinant Louis XV. Il n'avait, pour ainsi dire, qu'effleuré la peau du monarque ; mais le crime n'en paraissait pas moins affreux. Le peuple présent à l'exécution, le nommait un monstre vomi par l'enfer pour tuer le meilleur des Rois, un Roi à qui l'on avait décerné, par honneur, le surnom de bien-

aimé. C'était ce même peuple qui, depuis, massacra la famille royale, et toute cette noblesse qui prêtait à la nation ce caractère aimable, auquel elle devait d'être généralement aimée, estimée et citée comme modèle. Voltaire a dit du peuple français, que c'était le plus détestable des peuples, un caméléon prompt à revêtir toutes les couleurs, et toujours prêt à porter à l'extrême le mal comme le bien.

Pendant l'exécution de Damien les cris épouvantables de ce malheureux à qui on arrachait les membres, me forcèrent à m'éloigner. Mais la Lambertini et les autres dames restèrent fermes à leur poste. Ce n'était point cruauté. Un pareil monstre, disaient-elles, et je parus le croire, ne pouvait leur inspirer de pitié. Tel était leur amour pour Louis XV.

Je me rendis un matin à Versailles, pour saluer le ministre. Bernis me demanda si je me sentais quelque disposition pour une mission secrète. Je lui répondis que j'étais prêt à faire tout ce qui pouvait me procurer de l'argent, sans porter atteinte à mon honneur

et à ma délicatesse. Quant à ma capacité, c'était à lui d'en juger. Le Ministre me renvoya à l'abbé de Laville.

Cet homme, alors premier commis, était d'un caractère froid, tout voué à la politique. Il était l'âme de son département; on en faisait le plus grand cas. Il avait assuré la prépondérance de la France à La Haye. Le Roi, pour le récompenser, lui donna plus tard un évêché. Mais il mourut le même jour, et la récompense vint trop tard. Toute sa fortune passa à Garnier, ancien cuisinier de D'Argenson, et qui était déjà riche: ils s'étaient fait une donation mutuelle de tous leurs biens. Garnier fut le survivant, et s'enrichit encore de toute la fortune de l'abbé.

Celui-ci me fit un discours *ex-professo*, sur la nature des missions secrètes, et sur la circonspection que devait y apporter celui qui en était chargé; il me promit ensuite de mettre ma capacité à l'épreuve, à la première occasion, et m'engagea à dîner. Il y fis connaissance avec l'abbé Galiani, secrétaire de l'ambassade de Naples, et frère du mar-

quis, dont je parlerai lorsque ma narration me rappellera dans cette ville. L'abbé était un esprit des plus distingués; il possédait à un degré rare, le talent de donner une tournure aisée et presque comique à tout ce qu'il disait, même en matière sérieuse. Quant à lui, il ne riait jamais. Il parlait le français le plus pur, sans aucun accent napolitain; aussi était-il aimé dans toutes les sociétés. De Laville lui dit que Voltaire se plaignait amèrement d'une traduction de sa Henriade en vers napolitains, qui la travestissait de telle manière, qu'on ne pouvait l'entendre sans rire. Voltaire a tort, dit Galiani; car l'idiôme napolitain en vers fait toujours rire. Nous avons, dans cet idiôme, une traduction de l'Iliade, et une de la Bible. Elles provoquent le rire toutes les deux. Je le concevais, quant à la Bible, mais non pour l'Iliade.

J'avais le cœur libre et l'âme en paix : je devins sérieusement amoureux de Manon Balletti; chaque jour me prouvait les progrès que faisait son inclination pour moi. J'étais trop franchement dévoué à ses parens

pour penser à la séduire; mais chaque jour aussi augmentait mon amour, et quel pouvait être mon but, si je ne la demandais pas en mariage?

Dans le mois de mai, l'abbé de Bernis me manda à Versailles, pour parler à l'abbé de Lavillo. En me recevant, celui-ci me demanda si je voulais aller voir, à la rade de Dunkerque, huit ou dix vaisseaux de guerre, et si je croyais pouvoir y faire assez ample connaissance avec les officiers de la marine, pour préparer un rapport sur leur situation, le nombre de leurs troupes et leur approvisionnement en vivres et en munitions. Je répondis que j'allais me mettre en route, et qu'à mon retour, je lui soumettrais mon rapport par écrit. Comme cette mission est secrète, me dit l'abbé, je ne puis pas vous donner d'autorisation. Tout ce que je puis faire, est de vous souhaiter un bon voyage, et de vous donner l'argent nécessaire.

— Je n'ai pas besoin d'argent. Quand j'aurai rempli ma mission, vous me donnerez ce que vous jugerez à propos de m'ac-

corder. Quant à l'époque du voyage, il me faut au moins trois jours pour me procurer des lettres de recommandation. — Tâchez, au moins d'être de retour à la fin du mois.

J'eus le même jour un long entretien avec mon protecteur, au palais Bourbon. Il loua mon refus de prendre de l'argent d'avance, et me remit encore, avec beaucoup de grâce, un rouleau de cent louis. Depuis cette époque, je ne fus plus obligé de puiser dans la cassette de mon patron, pas même à Rome, quatorze ans après. La mission étant secrète, me dit M. de Bernis, je ne puis, à mon grand regret, vous donner de passe-port. Mais, avec l'aide de Sylvia, vous pourrez vous en procurer un par une autre voie. Agissez prudemment, et tenez-vous en garde contre les fonctionnaires. S'il vous arrivait malheur, vous ne pourriez avoir recours à votre commettant; car on vous renierait: Il n'y a d'espions avoués que les ambassadeurs. Allez donc avec précaution, et soyez plus circonspect qu'un ambassadeur même. Si vous voulez me communiquer votre rapport, avant de le pré-

senter, j'y jeterai un coup d'œil, et peut-être vous indiquerai-je ce que vous auriez pu oublier.

Charmé de ce message tout nouveau pour moi, je témoignai à Sylvia l'intention d'accompagner quelques Anglais jusqu'à Calais, pour revenir ensuite à Paris, en lui demandant si elle ne pourrait pas me procurer un passe-port du *duc de Gèvres*. Disposée à m'obliger, elle écrivit au duc. Il fallait remettre la lettre moi-même, pour que mon signalement fût inséré au passe-port. Quoiqu'il ne fût délivré que pour l'*Isle-de-France*, on pouvait s'en servir dans tout le nord du royaume.

En trois jours je fus à Dunkerque; une heure après mon arrivée, je causai à la nouvelle mariée, madame P..., l'aimable nièce de madame M., une surprise agréable. Au moment où elle se félicitait de son union avec son mari, celui-ci entra, parut satisfait de me revoir, et m'offrit un logement, sans même s'informer si je serais long-tems à Dunkerque. Après l'avoir remercié, je le priai de me permettre de venir quelquefois

lui demander à dîner, et de me conduire chez le banquier, pour qui j'avais une lettre de crédit. A peine ce dernier en eut-il pris lecture, qu'il me compta cent louis, et me demanda ma demeure, afin de me conduire dans la soirée chez le commandant, M. du Barail. Cet officier, homme très-poli, comme le sont tous les Français dans l'exercice de leurs fonctions, après les questions d'usage, m'invita à souper en son nom, et de la part de son épouse, qu'il attendait à la fin du spectacle. Cette dame ne se montra pas moins prévenante que son mari, et comme je ne pris pas part au jeu, j'y fis connaissance avec beaucoup de monde, et particulièrement avec tous les officiers de terre et de mer. Je jouai le rôle d'un homme qui connaissait toutes les flottes de l'Europe, ayant servi sur celles de sa patrie. Par ce moyen, il ne se passa pas trois jours sans que je me fusse mis en relation avec tous les capitaines de vaisseau. Je dissertai sur la construction des navires, sur la méthode vénitienne dans les manœuvres, et je m'aperçus bientôt, qu'on m'écoutait mieux

quand je débitais des sottises, que quand je parlais sensément. Une invitation que j'acceptai de la part d'un de ces messieurs, me procura l'occasion d'avoir successivement tous les autres à dîner ou à souper. Celui qui me faisait cet honneur passait avec moi la journée. Je me montrais curieux de tout savoir ; je faisais mille questions, trouvant toujours de jeunes officiers prompts à se donner de l'importance, en m'évitant la peine de les interroger. Je recueillais ainsi tous les renseignemens dont j'avais besoin pour mon rapport, attentif à mettre par écrit le soir tout ce que j'avais appris pendant le jour sur le bon ou le mauvais état de chaque vaisseau. Ne dormant que quatre à cinq heures, je me trouvai parfaitement instruit au bout de quatorze jours.

Durant cet intervalle, je ne me laissai détourner de mon but par aucun objet étranger. Ma mission m'occupait tout entier, et dirigeait toutes mes démarches. Je ne mangeai qu'une fois chez le banquier, à qui j'avais été recommandé, une fois à la ville, chez M. P..., et une autrefois à sa campa-

gne. Son épouse ne m'inspirait plus que la plus tendre amitié. Elle était cependant plus charmante que jamais, et il n'y avait pas plus de six semaines que nous étions encore épris l'un de l'autre. Je m'étonnai moi-même de ma froideur; mais je me connaissais trop bien pour en faire honneur à ma vertu. D'où venait-elle? Un proverbe italien, que la nature interprète à merveille, l'explique avec force et précision : *Pensées sérieuses et amour ne vont point ensemble.* Ma mission finie, je dis adieu à toutes mes connaissances; je montai dans une chaise-de-poste, et pour me distraire, je m'en retournai à Paris par une autre route. A minuit, arrivé à un relais dont je ne me rappelle pas le nom, je demandai des chevaux. Le postillon me fait observer que le relais suivant est à Aire, forteresse que l'on ne peut traverser de nuit. Mais [illegible] je saurai me faire ouvrir, [illegible] l'ordre d'atteler. Nous arrivons [illegible] Le postillon fait claquer son fouet en criant : *Courrier!* Après avoir attendu une heure, je vois la porte s'ouvrir, et l'on me conduit

chez le commandant. J'arrive chez lui en pestant ; l'on m'introduit dans une alcôve, où je vois au lit un homme en bonnet de nuit élégant, à côté d'une jolie femme. — Qui vous envoie comme courrier, me dit-il ? — Personne ; mais je suis pressé. — Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, dit-il, en m'interrompant. Demain, nous nous expliquerons. Passez la nuit au corps-de-garde, et laissez-moi dormir.

On m'y conduisit en effet, et j'y passai la nuit, assis sur le plancher. A la pointe du jour, je crie, je jure, je veux partir. Personne ne me répond. Enfin, à dix heures sonnant, je dis hautement à l'officier de garde, que le commandant peut, s'il le veut, me faire fusiller, mais qu'il n'a pas le droit de m'empêcher d'écrire, et d'envoyer un courrier à Paris. A ces mots, on me demande mon nom, et j'exhibe mon passe-port. L'officier veut le porter au commandant; je le lui ôte des mains. Alors il me somme de l'accompagner chez le commandant.

Nous nous mettons en route. L'officier entre le premier; cinq minutes après je suis appelé; je présente aussitôt mon passe-port au commandant. En le lisant, il examine si ma personne est bien conforme au signalement, et il me le rend, en me disant que je suis libre. Il ordonne en même tems à l'officier, de me faire donner des chevaux de poste.

Maintenant, lui dis-je, je ne suis plus pressé! Je vais envoyer un courrier, dont j'attendrai le retour. En m'empêchant de continuer mon voyage, vous avez violé le droit des gens.

— C'est bien plutôt vous, qui vous êtes donné pour un courrier.

— Je vous ai dit au contraire que je ne l'étais pas.

— Vous vous êtes donné pour tel au postillon, et cela suffit.

— Le postillon en a menti. Tout ce que je lui ai dit, c'est qu'on m'ouvrirait la porte.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas montré votre passe-port?

—Pourquoi ne m'en avez vous pas donné le tems? Dans trois ou quatre jours on verra qui de nous deux a tort.

—Faites ce que vous voudrez.

On me conduisit à la poste, qui était aussi une auberge, et on amena aussitôt ma chaise. Mais je demandai un exprès, une chambre avec un bon lit, de quoi écrire, et d'abord un bouillon, ensuite, une heure après, un bon dîner. En même tems, je fais décharger mes effets, je me déshabille pour faire ma toilette, et je m'assieds pour écrire, sans trop savoir à qui; car au fond, j'avais tort. Mais j'avais voulu faire l'important, et je me croyais obligé de continuer mon rôle. Néanmoins, j'étais de mauvaise humeur en pensant qu'il faudrait rester à Aire jusqu'au retour de mon exprès. Mais, comme j'avais déclaré vouloir y passer la nuit, j'y aurais certainement couché. J'étais presque en chemise, prêt à avaler mon bouillon, quand je vis entrer le commandant seul. Je suis fâché, me dit-il du ton le plus amical, que vous vous croyiez fondé à vous plaindre de moi, tandis que je n'ai fait que mon devoir.

Je devais croire au mot du postillon, ne pouvant m'imaginer qu'il eût agi contre vos ordres.

— Cela se peut ; mais votre devoir vous prescrivait-il de me chasser de votre chambre?

— J'avais besoin de dormir.

— Et moi aussi maintenant ; cependant la politesse ne me permet pas de suivre votre exemple.

— Puis-je vous demander si vous avez servi?

— J'ai servi sur terre et sur mer, et j'ai quitté le service à un âge où l'on y entre d'ordinaire.

— Si vous avez servi, vous devez savoir que les portes d'une place forte ne s'ouvrent qu'aux courriers du Roi et au général en chef.

— Mais quand elles sont ouvertes, on doit être poli.

— Seriez-vous homme à vous habiller et à faire avec moi un tour de promenade?

La proposition du commandant me plut autant que m'avait vexé sa conduite de la veille. Un coup de sabre, reçu ou donné, souriait en ce moment, à mon imagination. Je

lui répondis d'un ton calme et plein d'égards, que l'honneur de me promener avec lui suffisait bien pour me faire différer toute affaire. Je le priai en même-temps de s'asseoir, pendant que je m'habillerais en toute hâte. En quelques minutes, je fus prêt. Je tirai de ma poche mes pistolets que je jetai sur le lit ; je ceignis mon épée, et nous sortîmes.

Nous avions traversé trois ou quatre rues ; nous entrâmes par une porte cochère dans une cour que je pris pour un passage. Mais mon conducteur s'arrêta devant une porte ouverte, et je vis une nombreuse société réunie. Je ne savais si je devais avancer ou reculer, quand le commandant me présenta à sa femme, en lui disant : voici M. de Casanova, qui vient dîner avec nous. C'est très-bien à vous, me dit la belle châtelaine en quittant son jeu ; sans cela, je ne vous aurais pas pardonné de nous avoir empêchés de dormir, cette nuit.

— Cependant j'ai expié ma faute assez rudement, et je me flatte, après avoir passé par le purgatoire, de mériter le paradis où vous voulez bien m'admettre.

L'aimable dame me fit asseoir en riant, auprès d'elle, et se remit au jeu : me trouvant ainsi introduit de la manière la plus gracieuse, je n'avais rien de mieux à faire qu'à me montrer de bonne humeur, ce qui m'était d'autant plus facile, que la ruse polie des deux époux me tirait d'un pénible embarras. J'avais un excellent prétexte pour continuer ma route, sans avoir besoin d'envoyer l'exprès que j'avais commandé. Le commandant profitant avec honnêteté de son avantage, parut du meilleur accord avec moi, parlant de la guerre, de la cour, des événemens du jour, et m'adressant toujours la parole avec une politesse aisée, comme s'il ne se fût rien passé entre nous. Il se flattait d'être le héros de la pièce, tandis que j'avais l'air d'un jeune homme qui a obligé un vieux militaire à lui donner satisfaction, et il était réellement impossible de l'obtenir d'une manière plus honorable pour moi.

On ne tarda pas à se mettre à table; le succès de mon rôle dépendait de la manière dont je le remplirais. Jamais je n'avais été plus gai; je ne m'occupais qu'à faire briller

la maîtresse de la maison, plus jeune que son mari, d'une trentaine d'années. On ne parlait point de l'aventure qui m'avait fait passer six heures au corps-de-garde. Enfin le commandant lui-même m'agaça, en jetant une pierre dans mon jardin. Si vous avez cru, me dit-il, la bonhomie de croire que je me battrais avec vous, vous avez été attrapé.—Je ne sais si j'ai eu réellement cette idée; mais je sais que j'étais curieux de voir la tournure que prendrait notre promenade, et je vous admire. Loin d'avoir été attrapé, je ne puis qu'être très-satisfait, et je vous prie d'agréer mes remercimens.

Le commandant ne répondit rien, et on se leva. Je fis la conversation avec son épouse; on alla ensuite promener; et je les saluai. Après avois mis au net mon rapport, je partis le lendemain matin.

Je dormais profondément dans ma chaise, lorsqu'on me réveilla à cinq heures du matin. J'étais aux portes d'Amiens, et un commis interrompait mon sommeil pour me demander si je n'avais rien de prohibé. De

mauvaise humeur, comme un homme dont on trouble le repos, je répondis en jurant : Non ! qu'on me laisse dormir. — Puisque vous êtes si brutal, me répliqua l'employé, nous allons voir.

Il ordonne aussitôt au postillon d'avancer. Je me vois obligé de descendre, de donner la clé de ma malle et d'attendre que la visite soit faite.

Je vis que j'avais fait une sottise ; mais il n'était plus tems de la réparer. Je n'avais rien à appréhender, puisque je n'avais pas d'objets prohibés : mais ma vivacité pouvait me faire perdre une heure à m'ennuyer. Je pouvais voir avec quel plaisir ces gens grossiers exerçaient le pouvoir qu'ils avaient en ce moment sur moi, et lire sur leurs visages la joie de se venger. C'était la lie du peuple qu'on employait alors en France aux portes des villes. Cependant ils se montraient, en général, civils envers les personnes d'apparence, et quelques sous pour boire les rendaient complaisans. Ils saluaient et souhaitaient bon voyage, sans retarder les voyageurs.

Je ne l'ignorais pas; mais il est des momens où l'on oublie ce que l'on sait très-bien, pour céder à son humeur.

Les rats de cave bouleversèrent ma malle, dépliant jusqu'à mes chemises pour voir si je n'y avais pas caché des aiguilles anglaises. Ils me rendirent enfin ma clé, après avoir tout examiné. Mais ils n'avaient pas fini : ils visitèrent encore ma chaise, et un coquin de commis cria victoire, à l'aspect du reste d'une livre de tabac que j'avais achetée sur la route de Dunkerque à Saint-Omer. L'inspecteur, d'un ton triomphant, donna l'ordre de mettre ma chaise en fourrière, et me déclara passible d'une amende de douze cents francs. En cet instant, la patience m'échappa. Le lecteur imagine aisément tout ce que je dis à ces grippe-sous. Je voulais qu'on me conduisit chez l'intendant. On me répondit que je pouvais y aller. Je marche à grands pas comme un furieux, dans les rues, au milieu d'une foule toujours croissante. J'entre dans la première boutique ouverte. Je raconte au maître ce qui m'arrive, et je le prie de me conduire chez l'intendant. Un

homme de bonne apparence qui se trouve là, m'offre d'être mon guide, en me disant toutefois que j'aurai difficilement accès auprès du magistrat, sans doute déjà prévenu. Vous ne vous tirerez de cette affaire, ajouta-t-il, qu'en payant l'amende, ou en donnant caution. Je lui renouvelle la prière de me conduire, en me laissant le soin du reste. D'après son avis, je donne un louis d'or à la populace qui m'entourait, et mon homme parvient à la dissiper. Celui qui m'accompagnait était un procureur.

Arrivés à l'intendance, le portier nous dit que son maître est sorti, qu'il ne rentrera que le soir, et qu'il ne sait où il doit dîner.

— Cette journée sera donc perdue, dit le procureur.

— Il faut chercher l'intendant où l'on peut croire qu'il se trouve. Il a des amis, un ordre dans l'emploi de son tems. Je vous donne un louis pour cette journée.

— En ce cas, je suis à vos ordres.

— Nous passâmes quatre heures à chercher inutilement l'intendant, dans dix ou

douze maisons : il fallait raconter partout mon histoire. On m'écoutait, on me plaignait, et toute la consolation qu'on me donnait, c'est que, l'intendant devant revenir coucher chez lui, je finirais par l'y trouver et en avoir audience.

Enfin, vers les huit heures et demie, le procureur me mena chez une dame âgée, très-considérée dans la ville. Nous la trouvâmes à table. Après m'avoir écouté attentivement, elle me dit, du plus grand sang-froid, qu'elle ne croyait pas commettre d'indiscrétion en indiquant à un étranger où il pouvait rencontrer un homme qui, à raison de sa place, devait toujours être accessible. Ce n'est donc pas un secret que je vais vous révéler. Ma fille m'a dit hier au soir qu'elle était invitée chez madame ***, et que l'intendant devait y dîner. Allez-y donc : vous y trouverez toute la bonne société d'Amiens à table. Mais, ajouta-t-elle, en riant, je vous conseille d'entrer, sans vous faire annoncer. Les domestiques qui vont de la cuisine à la salle à manger, vous montreront le chemin, sans que vous ayez

besoin de le demander. Là, vous pourrez parler à l'intendant sans le connaître, et même quand il ne le voudrait pas. Il écoutera le récit des événemens fâcheux qui excitent à bon droit votre courroux. Mon seul regret est de ne pouvoir pas être témoin de ce beau coup de théâtre.

Je fis en grande hâte mes remercîmens à la bonne dame, et je courus avec mon procureur, déjà rendu de fatigue, à la maison qu'elle nous avait indiquée. Nous parvînmes sans obstacle, mon guide et moi, à la salle à manger, où nous trouvâmes à table environ vingt personnes qui paraissaient très-gaies.

— Pardonnez, Messieurs et Mesdames, leur dis-je, si l'état d'irritation dans lequel vous me voyez, m'a forcé de troubler la paix et la gaîté de votre repas.

A ces mots prononcés d'une voix de tonnerre, toute la société se lève à la fois. J'avais les cheveux épars; j'étais inondé de sueur; je ressemblais à un échappé de l'enfer. On peut se faire une idée de la consternation d'une société composée de dames élé-

gantes et d'hommes qui se disposaient à leur faire la cour. — Depuis sept heures, je cours dans toutes les maisons de la ville pour chercher M. l'Intendant, que je rencontre enfin ici. Car, je sais qu'il y est, et que, s'il a des oreilles, il entend ce que je dis en ce moment. Je viens pour le prier de donner ordre à ses drabans qui ont mis ma chaise en fourrière, de me laisser librement continuer ma route. S'il y a des lois qui décident que, pour quatre onces de tabac à mon usage, je dois payer une amende de 1,200 fr.; je maudis ces lois, et je déclare que je ne paierai pas un sou. Je suis déterminé, dans ce cas, à rester ici, et à envoyer un exprès à l'ambassadeur de mon pays, qui se plaindra au Roi de l'atteinte portée au droit des gens, en ma personne, dans l'île de France. J'obtiendrai satisfaction. Louis XV a l'âme trop noble pour tolérer un vol de grand chemin effectué de cette manière. Si l'on me refuse satisfaction, ce que j'éprouve ici nuira, en tout cas, aux relations entre les deux États; car ma république usera de représailles; elle n'attaquera pas sur les che-

mins les Français qui vivent sur son territoire; mais elle leur ordonnera à tous de quitter le pays! Voyez qui je suis.

Écumant de colère, je jetai mon passe-port au milieu de la table. Une personne de la compagnie le prend à l'instant, et le lit. Je jugeai que ce devait être l'intendant. Tandis qu'on se passe la feuille de main en main, au milieu de l'effroi général, l'intendant, conservant son sang-froid, dit qu'il ne peut, dans Amiens, que maintenir l'exécution des ordres supérieurs; que je puis continuer ma route, mais après avoir payé ou donné caution.

— Puisque vous êtes ici pour maintenir l'exécution des ordres supérieurs, vous devez maintenir celle de mon passe-port : c'est aussi un ordre supérieur, Vous êtes gentilhomme. Eh bien! comme tel, je vous demande votre caution.

— Un gentilhomme doit-il se porter caution pour des contrebandiers?

— La noblesse de mon pays ne s'abaisse pas à des emplois déshonorans.

— Aucun emploi n'est déshonorant, quand on sert le Roi.

— Autant en peut dire le bourreau.

— Mesurez vos paroles!

— Mesurez votre conduite, et songez que je suis un homme libre, sensible et irrité, mais qui ne craint rien. Faites-moi jeter par la fenêtre; je vous en défie.

— Monsieur, me dit une dame dont le ton annonçait la maîtresse de la maison; chez moi, l'on ne jette personne par la fenêtre.

— La colère, Madame, emporte souvent au-delà des bornes. Je me jette à vos pieds, et vous demande pardon. Daignez considérer que, pour la première fois en ma vie, je me vois maltraité par des fripons d'employés, dans un royaume où je croyais n'avoir à me tenir en garde que contre les voleurs de grand chemin. J'oppose à ceux-ci des pistolets, aux autres mon passe-port. Mais j'éprouve que mon passe-port ne me sert à rien. Pour sept onces de tabac que j'ai acheté à Saint-Omer, il y a trois semaines, M. le Receveur me pille et s'oppose à mon voyage, pendant que le Roi me

garantit que personne n'y doit mettre obstacle. On veut me forcer à payer cinquante louis, et on me laisse en proie à la fureur d'une populace déchaînée, à laquelle mon brave guide n'a pu me soustraire qu'en me faisant donner une pièce d'or. Ainsi l'on me traite comme un malfaiteur, et celui qui doit me protéger, se dérobe à mes sollicitations, se cache même. Ses archers, à la porte de la ville, ont mis sens dessus dessous mes habits et mon linge par vengeance, et pour me punir de ne leur avoir pas donné une pièce de vingt-quatre sols. Mais les diplomates de Paris et de Versailles parleront demain de ce qui m'est arrivé; dans quelques jours il en sera question dans les gazettes. Je ne paîrai pas un sou : ainsi, M. l'Intendant, dites-moi s'il faut que j'envoie un courrier à M. le duc de Gèvres?

— Payez, et; si vous ne voulez pas payer, faites ce qui vous plaira.

— Je vous salue donc, Messieurs et Mesdames.

Au moment où j'allais sortir tout furieux, j'entends une voix qui me dit en italien, d'at-

tendre un moment. Alors un homme d'âge s'adressant à l'intendant. Donnez, lui dit-il, l'ordre de laisser Monsieur continuer sa route. Je suis sa caution : m'entendez-vous, M. l'Intendant? vous ne connaissez pas la chaleur italienne : j'ai passé tout le tems de la dernière guerre en Italie, et j'ai été plus d'une fois dans le cas de savoir ce que c'est que le tempérament du midi. Je trouve d'ailleurs que Monsieur a raison.

— A la bonne heure, dit l'intendant; puis s'adressant à moi : payez au moins trente ou quarante francs au bureau. Car on a déjà dressé procès-verbal.

— Je vous répète que je ne paîrai rien. Mais quel est le brave homme, qui, sans me connaître, veut bien me servir de caution?

— Je suis commissaire des guerres : mon nom est Labretonière ; je demeure à Paris, *Hôtel de Saxe, rue du Colombier*. Je serai chez moi après demain. Ayez la bonté de venir me voir, nous irons ensemble chez M. Britard; mon rapport lui suffira pour m'affranchir du cautionnement que je donne pour vous avec un vrai plaisir.

Je témoignai ma reconnaissance à ce galant homme, en lui promettant de me rendre chez lui, aussitôt mon arrivée. Je renouvellai ensuite mes excuses à toute la compagnie, et j'allai dîner à l'auberge avec mon brave procureur, qui ne m'avait pas quitté, et que le procédé de l'intendant avait indigné. En nous séparant, je lui donnai deux louis. Car, sans lui et le bon commissaire des guerres, j'eusse été dans un grand embarras, tout pourvu d'argent que j'étais, jamais je ne me serais décidé à payer la somme exigée.

Ma chaise était devant la porte de l'auberge: au moment d'y monter, j'aperçus le commis qui l'avait visitée. Vous trouverez, me dit-il, tout ce que vous avez laissé!

— Cela m'étonne lui répondis-je; y trouverai-je aussi mon tabac?

— Il est confisqué, mon prince.

— J'en suis fâché. Je vous aurais donné un louis.

— Vous allez l'avoir dans un moment.

— Je ne peux pas attendre. Postillon! marchons!

J'arrivai à Paris le lendemain. Quatre

jours après, je me rendis chez Labretonnière : il me mena chez le fermier-général Britard. Cet aimable jeune homme, honteux du tour que l'on m'avait joué, donna sur-le-champ main-levée de la caution.

Je m'étais hâté de porter mon rapport au ministre. Il eut la bonté de consacrer deux heures à l'examen de cette pièce, en m'indiquant les corrections à faire. Je le remis au net dans la nuit, et le lendemain, j'allai à Versailles présenter mon travail à l'abbé de Laville. Après l'avoir lu avec réflexion, il me dit que j'en apprendrais le résultat en tems et lieu. Un mois après, on me compta cinq cent louis, et j'eus la satisfaction d'apprendre que M. de Cremille, ministre de la marine, avait trouvé mon rapport exact et instructif. Mon protecteur m'avait témoigné l'intention de me faire faire connaissance avec ce ministre : des contre-tems de toute espèce empêchèrent l'exécution de ce projet.

Je racontai à M. de Bernis mes deux aventures d'Aire et d'Amiens. Il en rit beaucoup ; mais il me fit remarquer que la bravoure d'un homme chargé de missions secrètes,

consistait à ne jamais s'attirer d'affaires. Car, eût-il le talent de s'en tirer par sa force d'esprit, il n'en donnait pas moins matière à jaser, ce qu'en pareil cas il faut surtout éviter.

Cette mission avait coûté douze mille livres au département de la marine. Le ministre eût pu s'instruire de tout ce que contenait mon rapport, sans débourser un sou. Tout jeune officier, un peu instruit et intelligent, eût pu lui fournir les informations nécessaires. C'est ainsi qu'on opérait dans toutes les branches du ministère, sous la monarchie absolue, en France. Il semblait que l'argent ne coûtât rien. On le prodiguait aux créatures, aux favoris des ministres; leur despotisme opprimait le peuple; leurs prodigalités endettaient l'État, et le désordre des finances toujours croissant ne pouvait manquer de précipiter le royaume dans l'abîme d'une banqueroute. Sous ce rapport une révolution était un besoin. Quel dommage que cet événement ait produit ces *représentans* qu'on a vus se donner pour les ministres dévoués d'un peuple qui se prétendait maître

de la République! Peuple malheureux et stupide! il t'a fallu souffrir la faim et la misère; tes troupes ont été traînées dans toute l'Europe, donnant ou recevant partout la mort, pour enrichir ceux qui te dirigeaient derrière le rideau!

Sylvia trouva ma double aventure d'Aire et d'Amiens très-amusante. Sa fille me plaignant beaucoup d'avoir passé une nuit détestable au corps-de-garde, je lui dis que j'aurais été au désespoir si, étant marié, ma femme eût été avec moi: elle me répondit qu'en ce cas, une femme attachée à son mari, devait le suivre en prison: non, ma chère amie, dit Sylvia: en pareil cas, le devoir d'une femme est de porter remède au mal, et de solliciter l'autorité pour faire rendre la liberté à son époux.

CHAPITRE III.

Camille. — Le Comte de la Tour-d'Auvergne. — Duel avec lui. — Notre amitié et sa guérison miraculeuse. — La Marquise d'Urfé. — Ses travaux et ses illusions alchimiques. — Madame Duchâtelet. — Le Comte de Saint-Germain l'aventurier.

Mon inclination croissante pour la fille de Sylvia ne m'empêchait pas de chercher des distractions amusantes auprès de ces femmes, qu'on regardait alors comme le patrimoine du public, danseuses, cantatrices, comédiennes. C'était dans les foyers que je cherchais mes odalisques. L'or était l'aimant qui les attirait; et quoique je n'en fusse pas avare pour mes plaisirs, je n'avais pas besoin de le prodiguer.

Sept ans auparavant, me trouvant à Fontainebleau, j'y avais connu et aimé Camille, danseuse et comédienne au Théâtre Fran-

çais. J'allais souvent la voir à sa petite maison de *la Barrière-Blanche*. J'y étais attiré par l'agréable société qu'elle y réunissait. Elle y vivait avec son amant, le comte d'Esgreville : il m'y voyait avec plaisir. Frère du marquis de Gamache et de la comtesse du Rumain, il réunissait à une fortune assez considérable le double avantage d'une belle figure et d'un caractère doux. Il était charmé de trouver chez Camille une nombreuse société. Quoiqu'elle n'aimât que le comte, elle avait assez d'esprit et d'adresse pour ne désespérer aucun de ses adorateurs. Comme elle n'était ni prodigue ni trop avare de ses faveurs, elle recevait de nombreux hommages, et elle n'éprouvait ni indiscrétions, ni négligences mortifiantes.

Après son bien-aimé, l'homme que distinguait le plus Camille, était le comte de la Tour-d'Auvergne, de l'une des anciennes familles du royaume. Il l'idolâtrait. Mais n'étant pas assez riche pour s'en assurer la possession exclusive, il se contentait de la part d'affection qu'elle lui accordait. Je me liai avec lui. Me rencontrant un jour au

foyer de la comédie italienne, avec cet aimable homme, il me pria de lui prêter cent louis pour huit jours.

— Je n'ai pas cette somme sur moi, lui dis-je; mais j'ai douze louis en bourse à votre service.

— Il m'en faut cent; car je les ai perdus hier sur ma parole, chez la princesse d'Anhalt. (C'était la mère de l'impératrice Catherine II).

— Mais je ne les ai pas.

— Un receveur de la loterie doit toujours avoir au moins un millier de louis à sa disposition.

— Oui; mais sa caisse est un dépôt sacré. Il faut d'ailleurs que je livre ma recette sous huitaine.

— Eh bien, rien ne vous en empêchera, puisque je vous rendrai la somme d'ici à cette époque. Prenez cent louis dans votre caisse, et mettez-y à la place ma parole d'honneur. Ne la tenez-vous pas bonne pour cent louis?

— A ces mots je le prie de m'attendre. Je cours à mon bureau prendre les cent louis

et je les lui apporte. C'était un lundi. Le samedi arrive ; point d'argent. Le dimanche matin, je mets en gage un diamant que je portais au doigt ; je rétablis les cent louis dans ma caisse, et le lundi j'en livre le montant complet. Quatre jours après, enfin, la Tour-d'Auvergne m'aborde à l'amphithéâtre des Français, et me fait ses excuses. Je lui montre mon doigt sans bague, et lui raconte ce que j'ai dû faire pour mettre mon honneur à couvert. Il me répond d'un air chagrin qu'on lui a manqué de parole, mais que le samedi suivant j'aurai l'argent, et il m'en donne sa parole d'honneur.

—Comme votre parole d'honneur est déjà au fond de ma caisse, permettez-moi de n'y plus compter, et remboursez-moi à votre commodité, si cela vous est possible.

A ces mots, ce galant homme devient pâle comme un mort. — Ma parole d'honneur, mon cher Casanova, m'est plus précieuse que la vie. Demain matin, vers neuf heures, je vous rendrai vos cent louis au café du bout des *Champs-Élysées*. Nous nous verrons tête-à-tête. J'espère que vous y viendrez

avec votre épée : j'y serai avec la mienne.

— Je suis peiné, M. le Comte, de vous voir disposé à me faire payer aussi cher une plaisanterie. Je suis sensible à l'honneur que vous voulez me faire; mais je préfère vous demander excuse, si cela peut vous contenter.

— Non, j'ai tort, plus de tort que vous, et le sang de l'un de nous deux peut seul laver l'injure. Viendrez-vous?

— Certainement.

Le soir, au souper, chez Sylvia, j'avais l'air fort abattu. J'aimais cet excellent homme, et je n'avais pas moins d'affection pour moi-même. Je sentais aussi le tort que j'avais eu de m'exprimer d'une manière piquante ; cependant, je ne voulais pas reculer.

Mon adversaire venait à peine d'arriver au café, lorsque j'y entrai. Nous déjeunâmes : il paya, et nous nous rendîmes sur le pré. Quand nous fûmes certains de n'être pas vus, le Comte, de l'air le plus noble, me remit mes cent louis en rouleau, et me dit qu'une passe devait suffire pour nous

satisfaire. Ensuite, ayant fait quatre pas en arrière, il dégaina. Sans lui répondre, j'en fis autant, et dès que nous nous trouvâmes à la distance convenable, je l'attaquai du côté droit. Persuadé que je l'avais blessé, je fis un saut en arrière, en lui rappelant sa parole. Avec la douceur d'un agneau, le Comte baissa son épée, porta la main à sa poitrine, et, me montrant ses doigts ensanglantés, me dit qu'il était satisfait. Je dis à ce galant homme tout ce que je devais et pouvais lui dire d'honorable pour lui, pendant qu'il couvrait sa blessure avec son mouchoir. Je vis avec une véritable joie qu'il n'y avait pas une ligne de la pointe de mon épée teinte de sang. Le Comte, sans vouloir que je l'accompagnasse chez lui, me recommanda le silence et me demanda mon amitié. Je ne pus retenir mes larmes en l'embrassant, et je m'en retournai chez moi très-chagrin, mais avec plus d'expérience du monde qu'auparavant. Jamais on n'a rien su de cette affaire. Au bout de huit jours nous soupâmes ensemble chez Camille.

Ce fut alors que je reçus 12,000 francs

pour ma mission à Dunkerque, et que, quelques jours après, Camille m'apprit que la Tour-d'Auvergne était retenu au lit par une tumeur à la jambe. Le lendemain, nous allâmes lui demander à déjeuner. Je dis au comte que ce qu'il regardait comme un gonflement était, à mon avis, la suite d'une transpiration arrêtée, et que, s'il voulait me permettre de le traiter à ma manière, je lui répondais de le guérir. Cela disparaîtra, ajoutai-je, à l'aide du talisman de Salomon, et de cinq mots que je prononcerai. Le comte me dit, en riant, de faire ce que je voudrais. Il faut, lui dis-je, que je me procure un pinceau. Après m'en être pourvu, ainsi que de salpêtre, de fleur de soufre et de mercure, il fallut, tout en riant aux éclats, ainsi que Camille, qu'il me procurât de son urine. Mon amalgame étant prêt, je dis à Camille de lui frotter la jambe, tandis que je ferais ma conjuration, en leur recommandant de ne pas rire, sans quoi, rien ne réussirait. Après s'en être donné à leur aise pendant un quart d'heure, ils prirent enfin leur sérieux à mon exem-

ple. La Tour tendit sa jambe à Camille, qui se mit à opérer comme si elle eût joué un rôle, tandis que j'articulais à demi-voix des mots inintelligibles pour moi-même. Je fus sur le point de troubler l'opération, en jetant un coup d'œil sur Camille dont les efforts visibles pour s'empêcher de rire, pensèrent me faire éclater. Rien de plus drôle que les mines qu'elle faisait. Enfin je lui dis qu'elle avait assez frotté; je trempai mon pinceau dans l'amalgame, et je traçai sur la partie malade, en imitation du signe de Salomon, une étoile à cinq pointes rayonnantes, comme ceci : ★. j'enveloppai ensuite sa jambe de trois linges, et je dis au Comte que s'il pouvait garder le lit vingt-quatre heures, je lui répondais de sa guérison. Je vis avec plaisir qu'on ne riait plus, et qu'on me regardait avec un air étonné.

Après cette farce dont l'idée m'était venue tout à coup, nous nous retirâmes, Camille et moi. Je lui contai en route quantité d'histoires de magie, qu'elle écoutait avec une grande attention, et elle me quitta toute stupéfaite.

J'avais déjà oublié l'aventure, lorsqu'un matin j'entends le bruit d'une voiture qui s'arrête à ma porte, et un moment après, je vois entrer La Tour.

—Vous étiez donc, me dit-il en m'embrassant, si sûr de votre fait, que vous ne vous êtes pas donné la peine de venir voir comment je me trouvais de votre opération merveilleuse?

— J'étais sans doute sûr de mon fait; mais si je ne suis pas allé vous voir, c'est que je ne l'ai pas pu.

—Dites-moi donc, pourrais-je prendre un bain?

—Quand vous serez sûr de votre parfaite guérison.

— Je vous obéirai : tout le monde est étonné; car je n'ai pu m'empêcher de conter partout votre cure miraculeuse : quelques esprits forts se moquent de moi; mais je les laisse dire.

— Je vous prie de n'en plus parler. Vous connaissez Paris; on me prendra pour un charlatan.

— Personne ne le croit. Faites-moi un plaisir.

— Je suis à vos ordres.

— J'ai une tante versée dans toutes les connaissances abstraites : elle sait la chimie ; elle est riche et maîtresse absolue de sa fortune. Sa connaissance ne peut que vous être utile : elle meurt d'envie de vous voir. Elle soutient que vous n'êtes pas ce que l'on vous croit à Paris, et elle m'a conjuré de vous mener dîner chez elle. Venez-y sans cérémonie : ma tante est la marquise d'Urfé.

Je ne la connaissais pas ; mais le nom de d'Urfé me frappa. Je savais l'histoire du célèbre d'Urfé qui avait fleuri à la fin du seizième siècle. Cette dame était veuve de son arrière-petit-fils, et son entrée dans la famille de cet homme renommé lui avait sans doute ouvert l'accès de connaissances sublimes qui avaient pour moi beaucoup d'attraits, quoique je les regardasse comme chimériques. Je convins avec le Comte qu'il me conduirait chez sa tante le jour qui lui conviendrait ; mais je ne voulais y rester à dîner qu'entre nous trois.

— La table de ma tante, me répondit-il, est toujours de douze couverts, et vous y trouverez ce qu'il y a de plus remarquable à Paris.

— C'est précisément pour moi une raison de n'y pas dîner en société ; car je ne haïrais rien tant que de passer pour un thaumaturge, comme vous m'avez donné la réputation de l'être.

— Mais non ! vous êtes connu et estimé depuis long-tems. On m'a dit qu'il y a quatre ou cinq ans vous fréquentiez le Palais-Royal, et que vous passiez des jours entiers avec la Duchesse d'Orléans. Madame de Boufflers, Mesdames Deblot et Melfort m'ont parlé de vous. Vous avez tort de tenir rigueur à vos anciennes connaissances. Une brillante fortune s'offre à vous, si vous voulez suivre la carrière dans laquelle vous avez débuté avec moi. Je connais dans Paris cent personnes des plus hautes sociétés, affligées de maladies, et qui vous donneraient la moitié de leurs biens si vous vouliez les guérir.

La Tour raisonnait conséquemment ; mais, l'essai qui m'avait réussi avec lui n'était

qu'un jeu, et je n'osais pas le lui avouer. Je ne voulais donc pas me donner pour ce que je n'étais pas, et je priai le Comte de dire à la Marquise que j'aurais l'honneur de la voir, pourvu qu'elle me permît de me tenir sur la réserve. Il devait prendre son jour et son heure.

Le même jour, rentrant chez moi vers minuit, je trouvai un billet du Comte. Il m'invitait à me trouver le lendemain aux Tuileries sur la terrasse des Feuillans, où il me prendrait pour me mener chez la Marquise. La porte de cette dame ne devait s'ouvrir que pour nous.

Je fus ponctuel : nous nous rendîmes chez elle, sur le quai des Théâtins (aujourd'hui quai Voltaire), près de l'hôtel de Bouillon. Madame d'Urfé, quoique âgée, me parut encore belle ; ses manières nobles et polies rappelaient tout-à-fait le tems de la vieille cour. Une heure et demie se passa à causer de choses indifférentes ; nous n'étions occupés tous deux qu'à nous étudier l'un l'autre, cherchant mutuellement à nous faire parler. Jouer l'ignorant ne m'était pas diffi-

cile, puisque je l'étais. Madame d'Urfé jouait la curieuse. Mais je voyais combien elle désirait montrer ce qu'elle savait. On nous servit le repas qui avait été destiné pour douze personnes. Après le dîner, le Comte nous quitta pour aller voir le prince de Turenne, attaqué d'une fièvre violente. Sa tante commença alors à me parler de chimie, d'alchimie, de magie, et de tous les objets de ses illusions. Quand nous en vînmes au grand œuvre, je lui demandai, d'un air de bonhomie, si elle y était aussi initiée. Sa politesse ne lui permettait pas de me rire au nez; mais un rire fin précéda l'assurance qu'elle me donna de posséder, depuis longtems, la pierre philosophale, et d'avoir exécuté toutes les grandes opérations. Elle me conduisit dans sa bibliothèque dont la majeure partie avait appartenu au grand d'Urfé, et à Régine de Savoie, son épouse. Madame d'Urfé l'avait augmentée de manuscrits qui lui avaient coûté plus de cent mille livres. Son auteur favori était Paracelse. Elle soutenait qu'il n'avait appartenu à aucun des deux sexes; et qu'il avait péri malheureu-

sement en prenant une trop forte dose de sa panacée, devenue ainsi pour lui un poison. Elle me montra un petit écrit contenant, en français, un exposé très-clair du grand procédé. Si elle n'avait pas caché sous cent clés cet écrit, c'est qu'il était en chiffres dont elle avait seule le secret. Je lui demandai si elle ne croyait pas à la stéganographie ? Elle me répondit négativement, et m'offrit une copie du manuscrit, que j'acceptai. De la bibliothèque, nous passâmes à son laboratoire où je fus réellement étonné. Elle me montra une matière qu'elle tenait sur le feu déjà depuis quinze ans, et qu'il fallait y maintenir au moins quinze ans encore ; c'était une poudre de transmutation qui, en une minute, devait changer tous les métaux en or. Elle me fit voir un conduit artistement fabriqué, par lequel le charbon se précipitait de manière à maintenir long-tems le feu du poêle au même degré de chaleur, le charbon s'affaissant d'une manière égale par son propre poids, sans qu'il fût besoin d'aller au laboratoire vérifier le degré de chaleur, ni que le feu s'éteignit. Un petit conducteur

pratiqué au-dessous du poêle, le dégageait des cendres. Calciner le mercure était pour la Marquise un jeu d'enfant ; elle m'en donna la preuve en m'expliquant le procédé. Elle me fit aussi voir l'arbre de Diane, du célèbre Telliamed, dont elle se disait l'élève. Ce Telliamed, comme on le sait, n'était autre que le savant de Maillet. A entendre la Marquise, il n'était point mort à Marseille, comme l'avait écrit l'abbé Lemascrier ; il vivait encore, et elle me confia, en riant, qu'il lui écrivait souvent.

Le Régent vivrait encore, me disait-elle, s'il eût écouté Telliamed. Elle le nommait le premier de ses amis ; c'était par lui qu'elle avait obtenu le breuvage d'Égérie, qu'elle s'était mariée au marquis d'Urfé. Elle avait encore un commentaire composé par Raymond Lulle, qui donnait la clé de tout ce qu'avait écrit Arnauld de Villeneuve depuis Roger Bacon et Heber, qu'elle croyait encore vivans. Elle conservait ce manuscrit précieux dans une petite cassette d'ivoire dont elle emportait soigneusement la clé, même quand le laboratoire était fermé. Elle

me fit remarquer un livret rempli de platine *del Pinto*, qu'elle m'assura pouvoir changer en or à son gré. Wood lui en avait fait présent en 1743. Elle me fit voir de ce même platine dans quatre réservoirs, avec autant d'alliages, de l'acide vitriolique, du nitre et du soufre; mais le platine n'avait pu résister au quatrième, dans lequel on avait employé l'eau régale. Elle liquéfiait ce métal au moyen d'un miroir ardent, seul moyen, disait-elle, d'y parvenir, et par cette raison elle préférait le platine à l'or. Elle m'en montra aussi qui avait été précipité, seulement par l'ammoniac qui n'avait pas la même prise sur l'or.

La Marquise possédait une fournaise qu'elle entretenait depuis quinze ans. Les charbons encore noirs dont je la vis entourée, me prouvèrent qu'il n'y avait pas plus de deux jours qu'elle l'avait visitée. Revenus auprès de l'arbre de Diane, je lui dis que c'était un jeu inventé pour l'amusement des enfans, et qu'elle devait en convenir. Elle me répondit d'un air à demi sérieux, qu'au fait c'était pour son amusement qu'elle avait

formé cet arbre par l'emploi combiné de l'argent, du mercure et du salpêtre qu'elle avait fait cristalliser. Elle voyait dans son arbre une végétation métallique, image en petit des opérations de la nature en grand ; mais elle m'assura être en état de former un arbre de Diane, véritable tournesol, produisant des fruits d'or que l'on pourrait cueillir, et en reproduisant de nouveaux jusqu'à l'épuisement d'un ingrédient dont elle mêlait à la masse une certaine quantité. Je lui dis d'un air modeste que cela ne me paraissait possible qu'au moyen d'une poudre de précipité ; elle ne me répondit que par un rire gracieux.

La Marquise me présenta ensuite un vase de porcelaine rempli de nitre, de mercure et de soufre, avec de l'extrait de sel sur une assiette. Je crois, me dit-elle, que ces ingrédiens vous sont connus.

— Je le crois aussi, si ce sel est extrait de l'urine.

— Vous avez rencontré juste.

— La profondeur de votre science m'étonne. Vous avez analysé le mélange dont je

me suis servi pour tracer l'étoile à cinq rayons sur la jambe de M. votre neveu ; mais toutes les forces de l'enfer ne pourraient effectuer ce que l'on accomplit par la vertu de certains mots.

— Il n'est pas besoin d'avoir recours au démon ; il suffit du manuscrit d'un adepte dont je suis en possession : vous y trouverez les mots dont vous parlez.

Je ne répondis rien, et nous sortîmes du laboratoire.

En rentrant au salon, la Marquise tira d'un coffret un livre relié en noir, le posa sur sa table et sortit. Je feuilletai le livre, que je trouvai rempli de signes talismaniques dans la forme du mien, et, par bonheur, je tombai sur celui dont j'avais orné la jambe du Comte. Autour de ce signe était rangée la tribu des esprits planétaires, Mars et Saturne exceptés. Je refermai promptement le livre. Ces génies étaient les esprits élémentaires d'Agrippa, qui m'étaient bien connus. De l'air le plus calme, je m'avançai vers la Marquise qui rentrait.

Elle s'assit sur son canapé et me fit pren-

dre place auprès d'elle. Elle me demanda si je connaissais les Talismans du comte de Trèves.

— Je n'en ai jamais entendu parler ; mais je connais ceux de Polyphile.

— Ce sont sans doute les mêmes.

— J'en doute.

— Nous allons voir. Écrivez seulement les mots que vous avez prononcés en traçant votre constellation sur la jambe de mon neveu. Mon livre doit être le même que le vôtre, si nous retrouvons le même talisman entouré des mêmes mots.

— La preuve serait concluante. Je vais écrire.

J'écrivis les noms des esprits planétaires, et la Marquise, après avoir cherché le talisman, lut tout haut les noms qui l'entouraient. Jouant l'étonné, je lui tendis ma note sur laquelle elle reconnut les mêmes noms avec la plus vive satisfaction. Vous voyez, me dit-elle, que Polyphile et le comte de Trèves étaient aussi savans l'un que l'autre.

— J'en conviens, puisque votre livre

contient ces mots mystérieux. La théorie des heures planétaires vous est-elle connue?

— Je crois la connaître ; mais elle n'était pas nécessaire pour votre opération.

— Je vous demande pardon. Lorsque j'inscrivis sur la jambe de M. votre neveu le *pentaculum Salomonis*, c'était l'heure de Vénus, et l'opération était manquée si je n'avais pas commencé par Anaël, nom de l'esprit planétaire.

— J'ignorais cela. Mais quelle est la série après Anaël?

— On passe à Mercure, de Mercure à la Lune, de la Lune à Jupiter, et de Jupiter au Soleil. Vous voyez que c'est le cercle magique dans le système de Zoroastre, où l'on saute par-dessus Saturne et Mars, qui, d'après la doctrine secrète, sont exclus de l'opération.

— Mais si vous eussiez opéré à l'heure de la Lune?

— Alors je serais allé de Jupiter au Soleil, ensuite à Anaël, c'est-à-dire à Vénus, et j'aurais fini par Mercure.

— Je vois que vous vous retrouvez avec

une merveilleuse facilité, dans le système des heures planétaires.

— Quand on n'est pas familier avec ce système, on ne peut accomplir aucune œuvre magique; car on n'a pas le tems de calculer pendant l'opération. Mais l'exercice en donne promptement la facilité. Un mois suffit à cette étude. Les opérations très-compliquées sont plus difficiles. Mais cela s'apprend aussi. Je ne sors jamais le matin, sans avoir vérifié l'heure à la minute; car une seule minute décide.

— Serez-vous assez bon pour m'enseigner cela?

— Vous trouverez ces règles dans Artésius, et plus clairement encore dans Santi-Vogius.

— J'ai ces deux ouvrages, mais ils sont en latin.

— Je m'offre de vous les traduire.

— Me ferez-vous réellement ce plaisir?

— Vous avez eu la bonté de me faire voir tant de merveilles, que je m'y crois obligé; demain probablement, si vous voulez.

— Et pourquoi pas aujourd'hui?

— Parce qu'il faut auparavant que je sache le nom de votre génie?

— Ainsi, vous savez que j'ai un génie.

— Si vous possédez la poudre de transmutation, vous ne pouvez manquer d'en avoir un.

— Certainement, je la possède.

— Eh bien! donnez-moi le mot d'ordre.

— Je ne le puis, et vous savez pourquoi.

— Dès demain je pourrai peut-être lever tous vos doutes.

J'entendais le mot des rose-croix, que l'on n'échange jamais sans se connaître parfaitement.

Madame d'Urfé craignait, et devait craindre de violer le secret. Je devais, de mon côté, feindre la même inquiétude. D'ailleurs, je voulais gagner du tems, quoique je connusse bien les circonstances de ce serment. Les hommes peuvent se le prêter sans inconvenance. Mais une dame comme la marquise, devait éprouver quelque honte à l'idée de faire ce serment à un homme qu'elle voyait pour la première fois. Aussi

dit-elle, que ce serment, tel que nous le trouvons dans l'Ecriture, était mystérieux. Il jura, est-il dit dans la Bible, en posant la main sur sa cuisse. Mais ce n'est pas le vrai sens. Aussi les hommes ne le communiquent-ils jamais aux femmes de cette manière; car on ne leur communique jamais les mots sacramentaux.

Le soir, vers neuf heures, le comte revenant saluer sa tante, fut tout étonné de me trouver encore auprès d'elle. Il lui apprit que son oncle, le prince de Turenne, avait la petite vérole, et que l'éruption avait eu lieu. La Tour prit en même tems congé de madame d'Urfé pour un mois, qu'il se proposait de passer auprès du malade. Elle fit l'éloge de son zèle, et remit au comte une amulette, à condition de la lui rendre après la guérison du prince. Ce talisman, attaché autour du col du malade, devait rendre l'éruption bénigne et hâter sa guérison. Le comte promit de l'employer, et se retira.

Je fis observer à la marquise que si l'amulette devait être employée suivant les règles de la magie, il ne servirait à rien,

faute d'instructions sur l'heure à laquelle on l'emploirait ; mais lorsqu'elle m'eut dit que c'était de l'ambre jaune, je la priai de m'excuser.

Tout en applaudissant à ma circonspection, madame d'Urfé m'engagea à faire connaissance avec les personnes de sa société, que je trouverais intéressantes. En conséquence, elle m'invita successivement avec ses divers convives. Je commençai le lendemain par dîner chez elle, avec un M. Guérin et sa nièce. Ils me déplurent tous deux. Le surlendemain je ne m'ennuyai pas moins avec un M. Maccarthy, Irlandais, et médecin de la vieille école. Une autre fois, je me trouvai avec un moine qui parla littérature, et vomit mille injures contre Montesquieu et Voltaire dont je faisais alors très-grand cas. Il ne voulait pas que le célèbre auteur de l'*Esprit des Lois* eût fait son ouvrage : c'était la tête d'un pauvre moine qui avait enfanté ce chef-d'œuvre. Je dînai aussi avec le chevalier d'Artigny. Ce vieillard octogénaire était connu de tous les petits-maîtres, sous le nom du Doyen. Ayant

vécu à la cour de Louis XIV, il avait encore toutes les manières et la noblesse de cette cour, et savait quantité d'anecdotes de cette époque, qu'il racontait fort bien. Il me plaisait beaucoup. Il se parfumait : son costume était celui du tems passé. Il se donnait pour l'ami le plus tendre d'une dame qui faisait pour lui les frais d'une petite maison où il soupait tous les jours avec elle et ses amies. Quoique toutes jeunes et aimables, ces dames, à ce qu'il prétendait, se dérobaient à toute autre société pour jouir de la sienne. Rien n'aurait pu le rendre infidèle à sa bien-aimée, à qui il consacrait toutes ses soirées. La douceur de caractère de cet aimable homme donnait à sa société un attrait irrésistible, malgré sa caducité et son tremblement. Tout ce qu'il disait était pour moi mot d'Évangile. Il était d'une propreté sans égale. Il portait à la première boutonnière de son habit un gros bouquet de tubéreuses et de jonquilles ; la pommade qui fixait sur son chef ses faux cheveux, ses sourcils et jusqu'à ses dents, exhalaient l'ambre. Ce mélange d'odeurs fortes ne déplaisait pas à

la Marquise; mais je le craignais, et ce désagrément m'écartait souvent du chevalier dont j'eusse préféré, sans cela, la conversation à toute autre. M. d'Artigny était épicurien par système et avec une tranquillité d'âme incroyable. Il disait qu'il aurait consenti à recevoir tous les matins vingt coups de bâton, s'il eût pu s'assurer par là les vingt-quatre heures suivantes; il aurait même, en veillissant, souffert qu'on augmentât la dose.

Une autre fois, je dînai avec M. Charton, conseiller de la première chambre du parlement, et juge de la Marquise dans un procès contre Madame Duchâtelet, sa fille, avec qui elle s'était brouillée. Il y avait quarante ans que ce vieux conseiller avait été l'amant favorisé de Madame d'Urfé, et, de ce chef, il se croyait obligé de soutenir ses droits. C'était l'usage parmi les magistrats de la France, d'aider ainsi leurs amis, et ils s'y croyaient autorisés, ayant acheté leurs charges. Au reste, ce personnage me paraissait fort ennuyeux.

Mais au dîner suivant je fus dédommagé

par l'agréable société d'un jeune neveu de la Marquise, appelé M. de Viormes, aussi conseiller au parlement. Son épouse, qui était aussi du dîner, ne me parut pas moins aimable. Ce jeune magistrat était doué d'une capacité rare, et dont il a fait preuve aux yeux de tous ceux qui ont lu les belles remontrances du parlement au Roi, qu'il avait rédigées. Je lui entendis dire que le premier devoir d'un conseiller était l'opposition à tout ce qui émanait du Gouvernement, bon ou mauvais. J'épargnerai au lecteur les raisons sur lesquelles il appuyait cette maxime, puisque ce sont celles que font valoir les minorités dans tous les corps délibérans.

Mais, de toute la société de madame d'Urfé, les personnes que je voyais avec le plus de plaisir, étaient madame Gergi et son conducteur, le célèbre aventurier connu sous le nom de comte de Saint-Germain. Cet homme, au lieu de manger, ne cessait de causer, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin. Je l'écoutais avec la plus grande attention; car il était impossible de parler avec plus d'agrément. Il cherchait en

tout point l'extraordinaire. Il voulait étonner, et il y réussissait. Son ton était décisif et tranchant, toutefois sans être désagréable. Rempli de connaissances, il parlait également bien presque toutes les langues. Il faisait de la musique et de la chimie. Son extérieur plaisait, et il exerçait une domination réelle sur toutes les femmes. Il leur donnait un fard qui embellissait la peau, Sans les flatter de les rendre plus jeunes, ce qu'il déclarait impossible, il leur garantissait la durée de leurs avantages présens, au moyen d'une eau qu'il disait fabriquer à grands frais, et dont il leur faisait cadeau.

Cet homme, tout-à-fait extraordinaire, né pour être le plus audacieux des charlatans, disait impunément, et comme les choses les plus simples, qu'il était âgé de trois cents ans, qu'il possédait la médecine universelle, disposant à son gré de la nature entière, qu'il savait fondre le diamant, et que de dix ou douze petits diamans, il en faisait un gros, ayant à peu près la même quantité d'eau, mais sans rien perdre du poids total. Tout cela n'était pour lui qu'un jeu, et il

malgré ses rodomontades, ses contradictions, ses mensonges palpables, il me fut impossible de voir en lui une seule fois de l'insolence; mais jamais non plus il ne me fit illusion, au point de surprendre mon estime. Je ne pouvais que le trouver étonnant, quoique j'en eusse; car il m'étonnait réellement. Je retrouverai l'occasion de parler encore de lui.

Quand madame d'Urfé m'eut fait voir toutes les personnes de sa connaissance, je lui déclarai que, toutes les fois qu'elle voudrait bien m'inviter, je désirais ne me trouver à dîner qu'avec elle, ou ses parens et le comte de Saint-Germain. Car l'éloquence et les fanfaronades de ce dernier, m'amusaient beaucoup. On le rencontrait à dîner dans les meilleures maisons de Paris; mais jamais on ne l'y voyait manger: il prétendait qu'il lui fallait un régime particulier. On le laissait faire, parce que ses contes faisaient le charme du repas.

J'appris à connaître parfaitement madame d'Urfé. Elle me prenait pour un adepte, sous le masque d'un homme insignifiant. Il

y avait environ cinq semaines qu'elle s'était fortifiée dans cette opinion, lorsqu'elle me demanda si j'avais déchiffré le manuscrit qui contenait l'explication du procédé pour le grand œuvre. Sans doute, lui répondis-je, je l'ai déchiffré et je l'ai lu. Je lui présentai en même tems le manuscrit, en lui donnant ma parole d'honneur que je n'en avais pas pris d'extrait, n'y ayant presque rien découvert de nouveau.

— Permettez-moi de vous dire, me répondit la Marquise, que cela est impossible, car vous n'en avez pas la clé.

— Voulez-vous que je vous l'indique?

— Ayez cette bonté.

— Je prononçai alors le mot qui n'appartient à aucune langue, et je vis son étonnement. C'en est trop, dit-elle. Car elle se croyait seule en possession de ce mot qu'elle ne conservait que dans sa mémoire, et qu'elle n'avait jamais écrit de sa vie.

J'aurais pu lui dire la vérité, et lui avouer qu'au moyen des calculs et des combinaisons que j'avais faits pour parvenir à déchiffrer le manuscrit, j'avais dû, à la fin, deviner le

mot. Mais un caprice me porta à lui dire qu'un génie m'avait découvert le mystère. Cette fausse confidence attacha complètement la marquise à ma chaîne. De ce moment, je devins son oracle, et j'ai abusé malheureusement de mon ascendant. Chaque fois que j'y pense, j'éprouve le chagrin et la honte. C'est le désir d'expier ma faute, qui m'impose l'obligation de faire cet aveu, et de dire la vérité, en écrivant ces mémoires où je ne dissimule point mes torts.

L'illusion la plus chère à la Marquise, était de croire à la possibilité de parvenir à entretenir des relations avec ce qu'on appelle les esprits élémentaires. Elle eût sacrifié toute sa fortune pour y réussir, et déjà elle avait été dupée par plusieurs charlatans qui lui avaient fait accroire qu'ils la mettraient sur la voie. A la fin, la preuve indubitable que je venais de lui donner de mes connaissances, la persuada qu'elle avait atteint son but avec moi.

— J'ignorais, me dit-elle, que votre génie possédât le pouvoir de contraindre le mien à lui révéler ses secrets.

— Il n'a pas eu besoin d'exercer cette contrainte ; car, par sa propre nature, il sait tout.

— Sait-il donc aussi les secrets que je renferme dans mon âme?

— Certainement : et il est obligé de me les découvrir si je l'exige.

— Pouvez-vous l'interroger à votre gré?

— Oui, à chaque moment, pourvu que j'aie papier, plume et encre. Vous pourrez, vous-même, l'interroger. Il me suffira de vous dire son nom : il s'appelle Paralis. Adressez-lui, par écrit, une question, comme vous le feriez à un autre mortel. Demandez-lui comment j'ai pu déchiffrer votre manuscrit : vous verrez comment je l'oblige à me répondre.

La marquise, toute tremblante de joie, prononça la question. Je la mis en chiffres, je formai la pyramide, je lui fis extraire la question, et la lui fis traduire en lettres. Nous n'eûmes d'abord que les consonnes. Une seconde opération nous donna les voyelles. La marquise combina les deux voix, et, à son grand étonnement, elle finit

par lire une réponse très-claire : elle lut de ses propres yeux le mot nécessaire pour déchiffrer son manuscrit. En la quittant, j'emportai avec moi son âme, son cœur, son esprit, et jusqu'aux dernières étincelles de sa raison.

CHAPITRE IV.

Voyage en Hollande pour une mission de finance. — Séjour dans ce pays. — Le banquier D. O. et sa fille Esther. — Thérèse Imer, cantatrice sous le nom de madame Trenti. — Ma fille Sophie. — Rencontre d'un parent. — M. Casanova et sa fille.

Le prince de Turenne avait recouvré la santé, et son ami, le comte de la Tour-d'Auvergne, n'avait plus besoin de rester près de lui. Celui-ci, au fait de la prédilection de sa tante pour les sciences mystérieuses, ne s'étonnait nullement de me retrouver en intimité parfaite avec la Marquise. C'était pour moi un vrai plaisir de dîner chez elle avec lui. J'étais enchanté des procédés aimables de tous ses parens. La fille seule de madame d'Urfé, la marquise du Châtelet,

ne se montrait jamais ; on ne prononçait même pas son nom, à cause de leur procès. Le Comte devait bientôt rejoindre son régiment en Bretagne : nous commençâmes donc à dîner souvent tête à tête, la Marquise et moi. Tous ses domestiques me regardèrent bientôt comme son époux : notre isolement continuel et nos longs entretiens semblaient prouver cette union.

La Marquise me croyant riche, ne voyait dans mon emploi à la loterie, qu'un masque dont je me couvrais. Elle me croyait non-seulement en possession de la pierre philosophale, mais encore en relation intime avec tous les esprits élémentaires. Elle m'attribuait le pouvoir de bouleverser la marche de la nature, et la terre même, me jugeant en état de faire, à mon gré, le bonheur ou le malheur de la France. Elle concluait de tout cela que j'étais obligé de m'envelopper d'un voile pour ne pas courir le risque de la hache ou d'une prison perpétuelle, l'un des deux ne pouvant manquer de m'arriver si le ministère venait à connaître mes facultés magiques. Toutes ces extravagances

étaient le produit des révélations que la Marquise croyait obtenir de son génie pendant son sommeil, rêves que, dans l'exaltation de son imagination, elle prenait pour autant de vérités. Elle me racontait toutes ces visions de la meilleure foi du monde. Elle se persuada une fois, d'après les prétendus avis de son génie, que j'étais du sexe féminin, et que c'était là l'obstacle qui m'empêchait de la mettre en rapport avec les esprits élémentaires. Mais, suivant elle, j'avais un moyen de lever cet obstacle, en faisant passer son âme dans le corps d'un enfant mâle, né de l'union philosophique d'un immortel avec une mortelle, ou d'un mortel avec un être féminin de nature divine. Je m'étais persuadé que la Marquise ne serait pas dupe de ma condescendance pour ses extravagantes rêveries; mais, dans la disposition où je la voyais, il m'eût été impossible de la désabuser: Si, en homme droit et sincère, j'eusse traité toutes ses idées d'absurdités et de folies, elle ne m'aurait pas cru; je la laissai donc aller. Il me fallut passer pour le premier des rose-croix, et pour le

20460

plus puissant des hommes, dans l'esprit d'une dame liée avec les premiers personnages de France, très-riche en porte-feuille, et possédant en outre 80,000 livres de rente en biens fonds et en maisons à Paris! Je voyais clairement qu'elle ne pourrait rien me refuser, et, quoique je n'eusse formé aucun projet sur tout ou partie de ses richesses, il me manquait la force d'âme nécessaire pour renoncer à mon ascendant sur elle.

Madame d'Urfé était avare. A peine dépensait-elle 30,000 livres par an, et elle employait à la Bourse toutes ses économies, dont elle augmentait, et même souvent doublait ainsi la valeur. Un courtier achetait pour elle des effets sur l'État quand le cours en était très-bas, et les revendait quand il y avait hausse. C'était par ce moyen qu'elle grossissait énormément son porte-feuille. Elle m'assurait souvent qu'elle donnerait toute sa fortune pour devenir homme, et savait, ajoutait-elle, que je pouvais opérer cette métamorphose. Je lui dis un jour que j'en avais effectivement le moyen, mais que je ne pourrais jamais me résoudre à l'em-

ployer, puisqu'il faudrait commencer par la faire mourir : Je le sais, me répondit-elle, et je sais aussi à quel genre de mort je dois me soumettre ; mais je suis prête à le faire.

— Et quel est ce genre de mort?

— Je dois mourir du même poison qui a fait périr Paracelse.

— Et croyez-vous que Paracelse soit parvenu à l'hypostase (1)?

— Non ; mais je sais pourquoi il n'a pas réussi : c'est qu'il n'était ni homme ni femme, et que, pour réussir, il faut être décidément de l'un ou de l'autre sexe.

— Vous avez raison. Mais connaissez-vous aussi la préparation de ce poison, et savez-vous qu'on ne peut pas le préparer sans le concours d'une salamandre?

— Cela se peut ; mais je l'ignorais. Demandez à votre oracle si quelqu'un, à Paris, possède ce poison.

Je crus d'abord qu'elle s'imaginait avoir à sa disposition ces ingrédiens mortels, et

(1) Changement de nature.

ne balançant pas à le lui donner à connaître par ma réponse, je jouai l'étonné. Mais elle paraissait triompher de ma surprise. Vous voyez, me dit-elle, qu'il ne nous manque qu'un enfant qui porte en lui cette voix mâle refusée aux êtres immortels. Je sais que vous pouvez le trouver, et il ne faut pas qu'une fausse pitié pour une vieille dormeuse comme moi vous en ôte le courage.

A ces mots, je me levai, et je m'approchai de la fenêtre d'où on voyait sur le quai; j'y passai un demi-quart d'heure à réfléchir sur ces folies. Quand je revins vers la table auprès de laquelle madame d'Urfé était assise, elle me regarda attentivement, et s'écria tout étonnée : est-il possible, mon cher ami? Oui! je le vois, vous avez pleuré. Je le lui laissai croire : je pris mon épée en soupirant, et je me retirai. Son équipage attendait à la porte : il était toujours à mes ordres.

A cette époque, un tableau de bataille dont tous les connaisseurs s'accordaient à faire l'éloge, avait fait nommer mon frère, par acclamation, membre de l'Académie de peinture. L'Académie elle-même voulut

avoir ce tableau, et le paya cinq cents louis qu'il en demandait. Mon frère s'était épris de Coraline, et l'aurait épousée; mais une infidélité qu'elle lui fit l'exaspéra au point que, pour rendre une réconciliation impossible, il prit pour femme, en moins de huit jours, une figurante dans les ballets de la Comédie italienne. L'entremetteur de ce mariage fut un certain de Sanci. Il aimait cette jeune fille, et, par reconnaissance pour mon frère, il obligea tous ses amis à lui commander des tableaux. Il lui fraya ainsi la route de la célébrité et de la richesse.

Lors du repas de noce, le banquier Kornemann causa long-temps avec moi sur la rareté toujours croissante du numéraire. Il me pressa de voir le Contrôleur-général pour l'engager à prendre des mesures. Il pensait qu'en cédant, à un prix raisonnable, des effets royaux à une compagnie de négocians à Amsterdam, on trouverait à échanger ce papier contre du papier moins décrié d'une autre puissance, qu'il serait ensuite facile de réaliser. Je le priai de ne rien dire de ce

projet dont je lui déclarai que j'allais m'occuper.

Dès le lendemain matin, je soumis la proposition à mon protecteur, l'abbé de Bernis. La spéculation lui parut bonne; il me conseilla de me rendre à La Haye, muni d'une lettre du duc de Choiseul à l'ambassadeur, M. d'Affri, pour y faire, d'après mes vues, l'échange de quelques millions d'effets qu'on lui enverrait. Je devais, avant tout, proposer l'affaire à M. de Boulogne, et marcher ensuite en toute assurance. M. de Bernis était persuadé que, pourvu que je ne demandasse point d'avances, on me donnerait autant de lettres de recommandation que j'en voudrais.

Je me pris d'un zèle enthousiaste pour cette affaire. Dès le même jour, je parlai au Contrôleur-général; il approuva mon idée, et, comme le duc de Choiseul devait visiter le lendemain les Invalides, il me conseilla de ne pas perdre de tems, et de lui remettre le plus promptement possible, un billet qu'il allait lui écrire. Il promit d'envoyer sans délai à l'ambassadeur pour vingt mil-

lions d'effets qui, en tout cas, reviendraient en France. Je soutins que cette chance n'était pas à craindre, pourvu qu'on ne fût pas trop exigeant. Mais M. de Boulogne répliqua que la paix étant sur le tapis, les effets royaux ne devaient être cédés qu'avec une perte peu considérable, et que je ne devrais rien faire sans l'aveu de l'ambassadeur qui avait, à cet égard, tous les renseignemens nécessaires.

J'étais tellement flatté de cette mission, que je n'en dormais pas. Le duc de Choiseul était renommé pour la promptitude de ses décisions. A peine eut-il lu la lettre de M. de Boulogne, et m'eut-il écouté cinq minutes, qu'il fit rédiger une lettre de recommandation pour M. d'Affri. Il la signa sans me la lire, me la remit cachetée, et me souhaita un bon voyage. Le même jour, je reçus un passe-port de M. de Berkenrode, et je pris congé de Manon Balletti et de tous mes amis, excepté la Marquise, auprès de qui je devais passer encore une matinée. Je donnai ma signature, pour la loterie, à mon fidèle commis.

J'allai voir, le lendemain matin, madame d'Urfé. Dès qu'elle sut que ma mission avait pour objet l'intérêt du royaume, et que je serais de retour au mois de février, elle me pria de lui vendre ses actions de la compagnie des Indes, de Gothembourg. Elle en avait pour 60,000 fr., et la rareté du numéraire à Paris l'empêchait de les y placer. On ne voulait pas, d'ailleurs, lui tenir compte des arrérages de la rente, qui étaient considérables, puisque, depuis trois ans, elle n'avait pas touché de dividende. Quand je lui eus promis de lui rendre ce service, il fallut qu'elle me passât un contract de vente, ce qui fut fait le même jour. Je voulais lui donner une contre-lettre, mais elle la refusa, et, en lui faisant mes adieux, j'eus la satisfaction de ne pas remarquer en elle la moindre trace de défiance.

Muni d'une lettre de change du banquier Kornemann, pour plus de 3,000 florins sur le juif Boaz, banquier de la cour à La Haye, je me mis en route, et en deux jours, je me trouvai à Anvers. Le lendemain matin un yacht me conduisit à Rotterdam, où je

me reposai. Le jour suivant, j'étais à La Haye, j'y logeai chez Jaquet, au Parlement d'Angleterre. La fête de Noël ne m'empêcha pas de me présenter le jour même chez M. d'Affri. J'arrivai au moment où il lisait une lettre du duc de Choiseul, concernant ma mission. Je dînai chez lui avec M. de Kauderbach, résident de l'Électeur de Saxe, Roi de Pologne. M. d'Affri m'encouragea, mais il n'était pas lui-même très-persuadé du succès de ma mission, parce qu'on savait en Hollande à quoi s'en tenir sur les conjectures pour une paix prochaine.

En quittant l'ambassadeur, je me fis conduire chez le banquier Boaz. Je le trouvai à table avec toute sa famille, très-nombreuse, mais laide. Après avoir jeté les yeux sur ma lettre de change, il me dit que je lui étais déjà vivement recommandé par une lettre de Kornemann. Il me demanda pourquoi je ne célébrais pas la fête. Je lui répondis que j'avais voulu célébrer avec lui celle des Machabées. Lui, ainsi que toute sa famille, parurent enchantés de ma réponse, et l'on m'offrit sur-le-champ

une chambre dans la maison. J'acceptai et je fis aussitôt apporter mes effets chez le banquier. Après le dîner, avant de me retirer, je priai Boaz de me procurer quelque bonne affaire qui, dans le court espace de tems que j'avais à passer en Hollande, me fît gagner 18 à 20,000 florins; il me promit d'y songer.

Dès le lendemain matin, quand j'eus déjeuné avec lui et sa famille, il m'annonça que mon argent était prêt, et il me conduisit dans son cabinet, où il me compta 3,000 florins, partie en argent, partie en papier. Maintenant, me dit-il, il dépend de vous de gagner 20,000 florins dans la huitaine. Ma demande n'avait été qu'un badinage. Surpris de la facilité avec laquelle l'argent se gagnait dans ce pays, je le remerciai, en lui prêtant une oreille attentive.

— Il m'est parvenu avant hier, me dit-il, une nouvelle de la Monnaie. On m'a dit que l'on venait de frapper 400,000 ducats qu'on livrerait au prix courant de l'or, dont, par bonheur, le cours n'est pas élevé. Le change de Francfort-sur-Mein l'établit à

5 florins 2 stuvres 3 cinquièmes. Achetez les 400,000 ducats, et prenez pour Francfort des traites de pareille somme sur la banque d'Amsterdam : le compte est clair. Vous gagnerez un stuvre et un neuvième par ducat, ce qui fait 22,222 florins de Hollande. En achetant aujourd'hui les ducats, votre affaire est faite en huit jours. N'est-ce pas ce que vous m'avez demandé?

— Mais l'administration de la Monnaie ne me confiera pas une somme de 4 millions de francs.

— Certainement non; si vous ne payez pas les ducats en lingots ou en bon papier.

— Mon cher M. Boaz, je n'ai ni l'argent ni le crédit nécessaire.

— En ce cas, vous ne gagnerez jamais 20,000 florins en huit jours. Sur votre demande d'hier, je vous ai cru millionnaire. Je ferai l'affaire moi-même aujourd'hui pour un de mes enfans.

Après que Boaz m'eût donné cette leçon, il se retira dans son comptoir, et j'allai m'habiller. M. d'Affri étant venu pour me

voir, et ne m'ayant pas trouvé, m'avait prié, par un billet, de passer chez lui. J'y allai dîner. Une lettre de M. de Boulogne qu'il me communiqua, lui prescrivait de ne pas mettre à ma disposition plus de 20 millions, à 8 pour 100 de perte, attendu que la paix allait être conclue. Nous ne pûmes tous deux nous empêcher de rire. L'ambassadeur me mit en garde contre les juifs, dont le plus honnête, à son avis, était le moins fripon. Il me donna, pour Pelz à Amsterdam, un mot de recommandation que j'acceptai avec reconnaissance. Il me présenta au ministre de Suède, dont la protection devait m'être utile pour la vente de mes actions de Gothembourg, et ce ministre me recommanda à M. D.... O....

Le lendemain de la fête, je me mis en route pour assister à une réunion de zélés franc-maçons des Pays-Bas. J'y étais invité par le comte de Tott, frère du baron, qui manqua sa fortune à Constantinople. Je fus présenté par M. d'Affri, à la mère du prince héréditaire d'Orange, qui, pour l'âge de douze ans qu'il avait alors, me reçut avec

beaucoup de gravité. Ce jeune prince, qui était presque constamment dans un état de somnolence, mourut bientôt après. Son cerveau fut trouvé plein d'eau. Je fis aussi connaissance avec le baron de Sinzendorf. Il négociait un emprunt de 12 millions pour l'Impératrice, et il se les procura sans peine à 5 pour 100. Je me liai au spectable avec l'envoyé de la Porte-Ottomane; c'était un ami du comte de Bonneval. Je vis ce turc près de mourir de rire, à l'occasion que je vais citer.

On représentait la tragédie d'Iphigénie. La statue de Diane s'élevait au milieu du théâtre. A la fin d'un acte, Iphigénie s'avançait avec son cortège de Prêtresses, qui, à mesure qu'elles passaient devant la statue, s'inclinaient avec respect. Vint ensuite l'allumeur de lampions, bon Hollandais, qui s'inclina aussi devant la statue. Ce fut un éclat de rire général. Quand j'eus expliqué la chose à mon Turc, il fut pris d'un tel accès de rire, qu'il fallut l'emporter à son auberge. Cette hilarité n'était, sans doute, une preuve de stupidité : mais il fallait

être Turc pour la pousser à cet excès. On raconte cependant qu'un grand philosophe mourut à force de rire, pour avoir vu une vieille édentée manger des figues. Au fait, les grands rieurs sont plus heureux que ceux qui rient rarement. Car la gaieté désopile la rate et facilite la circulation du sang.

Je voyageais dans une chaise de poste à deux roues, mon domestique derrière moi, lorsqu'à deux milles d'Amsterdam, je rencontrai une calèche dans laquelle j'aperçus le maître avec un domestique. Le cocher de la calèche dit au mien de lui faire place. Le mien répond qu'en se retirant sur le côté, il me jettera dans le fossé. L'autre persiste. Je me tourne alors vers le voyageur, jeune homme de bonne mine, en le priant d'ordonner à son cocher de faire place. Vous voyez, lui dis-je, que je voyage en poste; d'ailleurs, je suis étranger.

— En Hollande, Monsieur, nous ne reconnaissons pas de privilége à la poste, et votre qualité d'étranger ne peut vous donner plus de droits qu'à moi; car je suis ici sur mes propriétés.

A ces mots, je m'élance de la voiture, ayant de la neige à mi-jambe, et l'épée à la main ; je somme le Hollandais de descendre, ou de faire place. Il me répond en riant, qu'il n'a ni épée, ni envie de se battre pour une querelle aussi ridicule, et que je puis remonter dans ma chaise. C'est ce que je fis, et sa voiture me fit place. J'arrivai la nuit à Amsterdam, et je descendis à l'*Étoile-du-Matin*.

Je me rendis de bonne heure à la Bourse, où je trouvai M. Pelz. Il promit de s'occuper de mon importante mission. Un quart d'heure après, je rencontrai M. D.... O.... ; il me conduisit auprès d'un négociant de Gothembourg, qui m'offrit de me prendre sur-le-champ mes actions, et de me compter 12 pour 100 pour les arrérages. Mais Pelz me conseilla d'attendre, espérant m'en procurer 15 pour 100. Il m'engagea à dîner ; comme je ne tarissais pas en éloges sur son vin du Cap, il me dit en riant qu'il le faisait lui-même, en mêlant du Bordeaux avec du Malaga. Le lendemain, je dînai chez D.... O.... : c'était un homme de quarante

ans. Il était veuf. Sa fille unique, Esther, avait quatorze ans. C'était une beauté parfaite, aux dents près, qu'elle n'avait pas belles. Elle était seule héritière de la grande fortune de son père. Cet aimable homme adorait sa fille. Elle portait sans poudre ses cheveux d'un beau noir, contrastant avec l'extrême blancheur de sa peau. Ses beaux yeux noirs, bien fendus et pleins d'expression, firent sur moi, au premier coup d'œil qu'elle me lança, l'impression la plus vive. Elle parlait très-bien le français, touchait le clavecin à merveille, et aimait beaucoup la lecture. Après le dîner, D.... O.... me fit voir sa maison. Il n'en habitait qu'une partie depuis la mort de sa femme. C'était un appartement au rez-de-chaussée, où il se trouvait fort bien. Il me montra une enfilade de chambres remplies de belles porcelaines. Les murs et les embrasures des fenêtres étaient revêtus de marbres de couleurs différentes, dans chaque chambre. Les planchers, aussi de marbre, étaient couverts de magnifiques tapis de Turquie, chacun fait exprès pour la pièce qu'il décorait. La grande salle à man-

ger était toute en albâtre; la table, les buffets étaient en bois de cédre; le marbre ornait jusqu'aux murs extérieurs. Je vis un vendredi, quatre ou cinq servantes montées sur des échelles, pour laver ces murs resplendissans. Après avoir parcouru la maison, nous redescendimes, et D.... O.... me laissa seul avec sa fille, dans la chambre de devant, où il travaillait habituellement avec ses commis. Comme c'était le premier jour de l'an, il n'y avait personne que nous.

Mademoiselle O...., après avoir joué une sonate, me demanda si j'allais au concert? Je lui répondis qu'auprès d'elle, si elle me permettait d'y rester, je ne trouvais au dehors rien qui pût m'intéresser. Mais peut-être, lui dis-je, allez-vous vous-même au concert?

— Ce serait un grand plaisir pour moi, mais je ne puis y aller seule.

— Je serais heureux de pouvoir vous y conduire; mais je n'ose me flatter d'en obtenir la permission.

— Ce serait une grande complaisance de

votre part, et mon père ne s'y refuserait pas.

— Le croyez-vous?

— Certainement. Un refus serait une impolitesse, puisqu'il vous connaît. Je suis surprise de vous voir en douter. Mon père est incapable d'un procédé incivil. Mais je m'aperçois que vous ne connaissez pas encore nos mœurs Hollandaises. Nous autres jeunes filles, nous jouissons ici d'une honnête liberté. Nous ne la perdons qu'en nous mariant. Allons! allons! parlez à mon père.

J'entrai dans la chambre du papa. Il écrivait. Je lui demandai s'il voulait m'accorder l'honneur de mener sa fille au concert.

— Avez-vous une voiture?

— A son service.

— Ainsi, je n'ai pas besoin de faire atteler. Esther!

— Mon papa?

— Habille-toi: M. Casanova a la bonté de te mener au concert.

— Mille remercîmens, mon cher père!

Après l'avoir embrassé, Esther va s'habiller, et reparaît, une heure après, avec un

air joyeux. J'aurais voulu qu'elle eût mis un peu de poudre ; mais elle était trop curieuse de ses cheveux noirs qui relevaient encore la blancheur de sa peau.

Nous gagnons la voiture, et je lui offre la main pour l'aider à monter ; je m'arrête un moment, croyant qu'une femme-de-chambre ou quelque compagne allait venir avec nous ; mais, n'apercevant personne, je monte ; le laquais ferme la portière et grimpe derrière. Je n'en revenais pas. Me trouver seul avec une si aimable personne ! je restais muet, ne sachant comment accorder ma situation avec mes penchans et avec la décence. Esther, vive et gaie avec innocence, me dit que nous allions entendre une Italienne qui avait un gosier de rossignol ; et, remarquant mon air embarrassé, elle me demanda ce que j'avais : je lui répondis, sans hésiter, que je voyais en elle un trésor dont je ne méritais pas d'être le gardien. Je sais, dit-elle, que, dans le reste de l'Europe, on ne laisse pas aller une jeune fille seule avec un homme ; mais, ici, nous sommes habituées, de bonne heure, à

une liberté honnête, et nous sommes en garde contre les accidens.

— J'envie le sort de votre futur époux, ou plutôt, peut-être, de celui dont votre cœur a fait choix.

— Oh ! le choix ne m'appartient pas, il appartient à mon père.

— Mais, si vous n'aimez pas celui que votre père choisira.

— Une jeune fille ne doit aimer que celui qui est destiné à l'épouser?

— Ainsi, vous n'aimez personne.

— Personne : et, il y a plus, je n'ai pas encore eu l'idée qu'on pût aimer quelqu'un.

Je lui pris la main pour la baiser; elle la retira en me disant : pourquoi la main? et elle me tendit ses lèvres sur lesquelles j'imprimai les miennes avec ardeur; mais je restai stupéfait, en l'entendant me dire qu'elle ferait la même chose en présence de son père, si j'en témoignais le désir.

Esther rencontra, dans la salle du concert, plusieurs de ses amies : c'étaient des filles de riches négocians; jolies ou laides,

toutes s'empressaient de lui demander qui j'étais; elle ne pouvait que leur dire mon nom. Tout à coup je la vis toute joyeuse à l'aspect d'une belle blonde qu'elle aperçut à quelque distance de nous. En me la montrant, Esther me demanda si je la trouvais aimable : je lui répondis franchement que je n'aimais pas les blondes. Je vais cependant vous présenter à elle, car elle est peut-être votre parente; elle porte le même nom que vous, et voilà son père. M. Casanova, dit-elle en s'adressant à lui, je vous présente M. Casanova, un ami de mon père.

— Est-il possible? me dit-il; accordez-moi aussi votre amitié; peut-être sommes-nous parens : ma famille est originaire de Naples.

— Nous sommes donc parens, mais éloignés. Mon père était né à Parme. Avez-vous votre arbre généalogique?

— Oui, je crois l'avoir? mais je ne m'en occupe guère dans ce pays : on n'y fait aucun cas de toutes ces vanités.

— C'est égal; nous pourrons nous en occuper un quart-d'heure et en rire, au

lieu de nous en faire accroire. J'aurai l'honneur de vous aller voir demain avec le fils de mes aïeux. Serez-vous fâché si vous y trouvez aussi vos ancêtres?

— J'en serai charmé; mais c'est moi qui veux aller vous rendre ma visite. Oserai-je vous demander si vous voyagez pour une maison de commerce?

— Non, je suis ici pour des affaires de finance, et employé par le ministère français. Je suis recommandé à M. Pelz.

M. Casanova faisant signe à sa fille, elle s'approcha, et il me la présenta; elle paraissait être l'intime amie d'Esther. Je pris place entre les deux demoiselles, et le concert commença. Une belle symphonie fut suivie d'un duo de violon et de hautbois. Enfin, parut la célèbre Italienne qui s'appelait la signora Trenti; elle se plaça derrière le pianiste. Je ne fus pas peu étonné de reconnaître, dans la soi-disant madame Trenti, Thérèse Imer, femme du danseur Pompéati, que le lecteur se rappellera peut-être. Il y avait dix-huit ans que le sénateur Malpieri m'avait payé, avec le

bâton, les caresses enfantines au milieu desquelles il nous avait surpris, Thérèse et moi. Je l'avais revue à Venise en 1753; et, à cette époque, nous nous étions donné des preuves, non plus d'une tendresse d'enfant, mais d'un amour sérieux. De là, elle avait suivi à Bayreuth le margrave qui était devenu amoureux d'elle, et je n'avais pas tenu la promesse que je lui avais faite d'aller l'y voir, C. C. et M. M. ne m'en ayant pas laissé le loisir. J'avais ensuite été mis sous les Plombs, et depuis je n'avais plus entendu parler de Thérèse; je devais donc être fort étonné de la retrouver dans un concert à Amsterdam. Je restai muet, et je l'entendis chanter avec une voix angélique, un air dont le récitatif commençait par ces mots :

Eccoti giunta al fin donna infelice!

Les applaudissemens ne finissaient pas. Esther me dit qu'on ne savait pas réellement qui était cette femme. On faisait cent histoires sur son compte; ses finances étaient

en très-mauvais état; elle ne vivait que du produit des concerts publics où elle chantait dans les différentes villes de Hollande qu'elle parcourait. Elle se contentait de ce que l'on déposait sur un plat qu'elle présentait à ses auditeurs, en traversant les rangs de l'assemblée.

— Et le plat se remplit-il bien?

— Rarement. Les auditeurs ont déjà payé leurs billets; c'est beaucoup si la récolte s'élève à 30 ou 40 florins. Elle doit, en partant d'ici, aller chanter à Leyde, de là à La Haye, et ensuite à Rotterdam, d'où elle reviendra ici. Elle mène cette vie depuis six mois, et chaque fois qu'on l'entend, on en est ravi.

— N'a-t-elle pas quelque amant?

— Partout elle est entourée de jeunes gens, mais qui coûtent plus qu'ils ne rapportent; car ils ne sont pas riches. Madame Trenti est toujours en noir; elle est veuve, et se plaint d'avoir éprouvé un grand chagrin. Avant une demi-heure, vous la verrez dans notre rang.

Je tirai une douzaine de ducats que j'en-

veloppai dans un papier et que je tins dans mon manchon. J'attendais Thérèse avec un battement de cœur dont je ris moi-même ensuite, puisque rien, au fait, ne motivait une telle émotion. Lorsqu'elle parvint près de moi, je remarquai son étonnement à mon aspect; mais je détournai les yeux et je causai avec Esther. Quand elle se trouva vis-à-vis de moi, je déposai sur le plat mon petit rouleau, sans lever les yeux; elle passa sans que j'aperçusse à son côté, une petite fille d'environ cinq ans, qui, lorsqu'elles furent arrivées au bout de la file, revint sur ses pas pour me baiser la main. Quelle fut ma surprise de trouver dans cette enfant mon portrait vivant! J'aurais pu feindre de n'avoir rien remarqué, si la petite ne fût pas restée devant moi en me regardant fixement.

— Voulez-vous des bonbons, ma jolie enfant? lui dis-je; tenez, prenez toute la boîte, et je la lui donnai : elle n'était que d'écaille; mais eût-elle été d'or, l'enfant ne l'en eût pas moins gardée. Elle s'en alla, et Esther me dit, en riant, que c'était tout mon portrait. Le son de voix est le même,

ajouta mademoiselle Casanova; le hasard seul, répondis-je, produit beaucoup de ces ressemblances.

Après le concert, je reconduisis mademoiselle Esther auprès de son père, et je retournai à mon auberge.

J'avais commandé des huîtres, et j'étais sur le point de souper, quand je vis entrer dans ma chambre, Thérèse avec sa petite. Je me levai aussitôt pour les embrasser; mais Thérèse, soit par affectation, soit par l'effet d'un sentiment vrai, tomba en faiblesse sur un siége. Comme son émotion pouvait être réelle, j'y pris vivement part: je fis apporter de l'eau fraîche, je lui en fis respirer. Elle reprit peu à peu ses sens, et me regarda en silence. Je la priai de rester à souper avec moi: elle accepta. Je fis mettre deux couverts de plus, et nous restâmes ensemble jusqu'à sept heures du matin, uniquement occupés à nous raconter nos souffrances et les événemens de notre vie, depuis notre séparation. Thérèse connaissait, en très-grande partie, mes derniers malheurs; pour moi, j'ignorais les

siens. Elle en eut pour près de six heures à me conter, pendant que sa petite Sophie (c'était le nom de sa fille) dormait profondément dans mon lit. J'appris que cette enfant était ma fille; son extrait baptistaire, que sa mère me fit voir, en était la preuve. Je lui déclarai que pouvant lui donner une bonne éducation, je la prendrais avec moi; mais Thérèse me dit que sa fille était son bijou, et que la lui ravir serait lui arracher la vie. Au lieu de cette enfant, elle m'offrit son fils âgé de douze ans; et qu'elle n'avait pas le moyen de faire élever convenablement.

— Où est-il, lui demandai-je?

— Il est à Rotterdam, où on le nourrit sans l'instruire, et je ne puis le retirer sans payer ce qui est dû pour son entretien.

— Et combien vous faut-il?

— Quatre-vingts florins; vous m'en avez donné soixante-deux, ajoutez encore quatre ducats, mon fils est à vous, et je me regarderai comme la plus heureuse des femmes. Vous m'avez dit que vous deviez retourner

à La Haye; j'irai y remettre mon fils entre vos mains, la semaine prochaine.

— Très-bien, chère Thérèse; au lieu de quatre ducats, en voici vingt. Nous nous reverrons à La Haye.

A ces mots, Thérèse me prodigua les témoignages de sa reconnaissance et de sa joie, mais ils ne purent réveiller mon ancienne tendresse, ou plutôt l'effervescence des sens qu'elle avait autrefois excitée en moi; car je ne l'avais jamais aimée avec passion. Je lui rendis ses caresses, mais sans lui faire retrouver cette tendresse à laquelle Sophie avait dû la vie. La pauvre Thérèse fondit en larmes, poussa quelques soupirs, prit sa fille par la main, et me quitta en répétant : « Nous nous reverrons à La Haye.

Thérèse avait deux ans de plus que moi. C'était une jolie blonde pleine d'esprit et de talent; mais ses charmes avaient diminué et n'exerçaient plus sur moi leur premier empire. Voici, en abrégé, l'histoire des six dernières années qu'elle avait passées de-

puis notre réunion à Venise. Le margrave se croyant trahi par elle pour un sieur Monperrin, la renvoya. Elle se sépara de Pompeati, son mari, et suivit un amant à Bruxelles, où, en quelques jours, elle fit la conquête du prince Charles de Lorraine. Ce prince lui fit obtenir le privilége de la direction des spectacles dans les Pays-Bas. Thérèse s'était livrée à ces entreprises avec tant d'imprévoyance, qu'en moins de trois ans, ses diamans, ses dentelles, sa garde-robe, tout avait été mis en gage, et qu'elle s'était vue obligée de fuir en Hollande, pour échapper aux poursuites de ses créanciers. Son mari s'était tué à Vienne, dans un accès de fureur causé par des douleurs d'entrailles insupportables.

La visite que j'attendais, et mes affaires m'empêchèrent de me coucher; M. Casanova ne tarda pas à venir me demander à déjeûner, en m'invitant à dîner. Nous allâmes ensemble à la Bourse. Celle d'Amsterdam ne peut manquer de fixer l'attention de tous les voyageurs; les millionnaires qui y font la loi, sont en très-grand

nombre. Un homme qui n'a que cent mille florins, passe là pour si pauvre, qu'il n'ose pas faire d'affaires sous son propre nom.

Après que mon homonyme eut pris connaissance de ma généalogie qui m'avait été si utile à Naples, il la compara à son arbre généalogique, et tous les deux se trouvèrent d'accord; mais, très-indifférent sur ce point, il ne fit qu'en rire; bien différent, en cela, de don Antonio Casanova, de Naples, pour qui c'était un objet de haute importance, et qui me donna d'excellens témoignages de son opinion à cet égard. Mon nouveau parent ne m'en offrit pas moins ses conseils et son assistance pour toutes mes affaires, dès qu'ils pourraient m'être utiles. Sa fille me plaisait, sans que ses charmes fissent impression sur mon cœur; j'étais uniquement occupé d'Esther; [illegible] parlais si souvent à table, qu'à la fin Mademoiselle Casanova ne put s'empêcher de me dire qu'Esther n'était point jolie. Une jeune personne qui sait qu'elle est belle, jouit de son triomphe, toutes les fois qu'elle peut fermer la bouche à un homme qui

fait l'éloge d'une autre jeune personne qu'elle connait, en lui faisant craindre de signaler en elle des imperfections trop évidentes; et, pourtant, la jeune Casanova était la plus intime amie d'Esther.

CHAPITRE V.

Suite du séjour en Hollande. — Souper avec Thérèse Imer (madame Trenti), son fils et ma fille. — Heureux événement. — Retour à Paris avec le jeune Pompéati.

—

Après le repas, D.... C.... me dit qu'il prendrait lui-même mes actions, si je voulais les vendre à 115; j'épargnais ainsi les frais de courtage et de notaire. Je conclus, et en remettant mes papiers, j'obtins un effet sur Tourton et Baur, payable à moi-même. L'écu banco de Suède était compté à 8 livres 10 sous, et l'on me donna, d'après le cours du change de Hambourg, un effet à vue de 72,000 fr., tandis qu'avec les 15 pour 100 de supplément, sans égard à ce cours, je n'en aurais obtenu que 69,900 : c'était donc 6 pour 100 de gagnés, ce qui me mit en grand crédit auprès de madame d'Urfé qui, jusqu'à ce mo-

ment, n'avait peut-être pas compté à ce point sur ma fidélité.

Le soir, j'accompagnai M. Pelz à Sarepta. Nous montâmes une barque placée sur un traîneau pourvu d'une voile. Je trouvai ce moyen de transport très-agréable. Nous avions un vent à faire quinze milles anglais par heure. Aucune voiture n'est plus commode et plus sûre. Qui ne ferait pas volontiers le tour du monde sur une mer de glace, dans un pareil char, par un vent favorable? Mais ce vent favorable est de toute nécessité, puisque le gouvernail est tout-à-fait inutile. Ce qui excita surtout mon admiration, ce fut l'adresse avec laquelle deux matelots baissèrent la voile, lorsqu'il fallut arrêter la barque à l'approche de l'île. Ce moment est le plus à craindre; car la barque poursuit sa course encore cent pas après que la voile est tombée, et, si l'on tardait d'une seconde, elle irait se briser contre le rivage.

Nous nous fîmes servir de la merluche; mais la violence de la tempête ne nous permit pas de nous promener. Je ne dirai rien

de cet endroit connu de tout le monde comme la pépinière de ces riches négocians qui, en peu de tems, deviennent des millionnaires à Amsterdam. Nous revînmes dans le traîneau de M. Pelz, attelé de deux chevaux. Il me retint à souper; nous ne nous séparâmes qu'à minuit. En nous quittant, il me dit, de l'air le plus loyal, qu'étant devenu son ami et celui de M. D.... O...., ce n'était pas aux juifs, mais à eux-mêmes qu'il fallait m'adresser pour ma grande affaire.

Le lendemain, la neige tombait à gros flocons; lorsque je me rendis chez M. D.... O...., sa fille était très-gaie : elle me plaisanta, devant son père, sur la nuit que j'avais passée à l'auberge avec madame Trenti. M. D.... O.... m'épargna la peine de me justifier, en disant qu'il était permis d'aimer le talent; cependant, il témoigna le désir d'en savoir davantage sur le compte de cette virtuose. Je lui dis qu'elle était vénitienne, que son mari s'était tué depuis peu, et que nous ne nous étions pas vus depuis six ans. Vous avez dû être bien sur-

pris à la vue de votre fille, dit Esther. Je lui répondis que la petite fille ne pouvait pas m'appartenir, puisqu'il y avait déjà long-tems que sa mère était mariée avant la naissance de cette enfant. Mais Esther continua de raisonner sur la ressemblance de cette enfant avec moi, et de badiner sur ce que j'étais tout endormi à table chez M. Pelz. J'envie, dit-elle d'un air fin, ceux qui peuvent se procurer à volonté les douceurs du sommeil; car il y a déjà quelque tems que je suis obligée de l'invoquer en vain plus d'une fois, avant qu'il exauce mes vœux; et quand je m'éveille, au lieu d'avoir l'esprit libre, je me sens accablée, nonchalante et lourde, comme on l'est après une grande fatigue.

— Tâchez de vous faire raconter, pendant une nuit, l'histoire de la vie d'une personne qui vous intéresse, de vous la faire raconter par elle-même, et vous pourrez compter, la nuit d'après, sur un sommeil agréable.

— Je ne puis guère avoir recours à ce moyen. Je crois qu'il me faut des livres, et quelqu'un d'assez instruit pour pouvoir

m'indiquer des ouvrages intéressans. J'aime les livres d'histoire, les voyages; mais il faut que je sois bien persuadée que ce ne sont pas des fictions que je lis. Le moindre doute, à cet égard, me ferait tomber le livre des mains.

Je lui promis de lui apporter des livres avant mon départ pour La Haye; elle me prit au mot, en me souhaitant un bonheur qui ne pouvait me manquer, puisque je devais revoir madame Trenti à La Haye.

Le badinage franc et ingénu de cette jeune personne m'enchantait, et son père riait de tout son cœur, des querelles qu'elle me faisait. Vers huit heures, nous montâmes dans un traîneau, et nous nous dirigeâmes vers une petite maison où Esther me dit que nous trouverions mademoiselle Casanova avec son fiancé. Je lui répondis que rien n'avait pour moi autant d'attrait qu'elle-même. L'expression de sa figure m'annonça sa satisfaction.

Le jeune couple vint au-devant de nous. Ils étaient couverts de neige. Nous descendîmes et nous entrâmes dans une salle où

nous quittâmes nos fourrures. Je remarquai que le jeune homme, après m'avoir regardé un moment, parlait bas à sa bien-aimée. Elle dit, en riant, quelques mots à Esther, celle-ci à son père, et celui-ci se mit à rire encore mieux. On me regardait, et je ne pouvais douter qu'il ne fût question de moi. Tout en jouant l'indifférent, je me rapprochai d'eux par politesse. On peut se tromper, dit M. D.... O...., il faut donc éclaircir le fait.

Puis s'adressant à moi : ne vous est-il rien arrivé de particulier dans votre voyage de La Haye à Amsterdam ?

A ces mots, je regarde le fiancé avec plus d'attention, et je vois de quoi il s'agit. Il ne m'est rien arrivé autre chose, répondis-je à M. D.... O...., sinon que j'ai rencontré un aimable jeune homme qui paraissait avoir envie de me faire faire une culbute avec ma voiture, et je crois le reconnaître ici.

Alors les rires redoublèrent, et nous nous embrassâmes. Mais après que le jeune homme eût conté lui-même l'histoire dans

tous ses détails, la jeune Casanova prétendit, et cela en s'exprimant avec une certaine vivacité, que son bien-aimé eût dû se battre. Esther soutint le contraire. Elle dit qu'il y avait souvent bien plus de courage à rester fidèle à la raison, en faisant ce que l'on doit, qu'à se battre sans nécessité. Son père se déclara pour la même opinion dans les termes les plus forts. Mais la belliqueuse demoiselle, après avoir étalé ses idées romanesques, commença à bouder son fiancé. Je lui en fis la guerre, et cette querelle amusa beaucoup Esther.

— Vite, vite, s'écria la charmante fille dans un accès de gaîté ; des patins, des patins! je crains que la neige ne fonde. Je ne voulus pas reculer, et D.... O.... nous quitta. Le fiancé de mademoiselle Casanova me prêta des patins. Les jeunes demoiselles avaient mis des bas noirs et des robes très-courtes. Nous descendîmes sur l'Amstel. Jamais je n'avais patiné. On peut juger de mon embarras. Je tombai plus de vingt fois sur la glace, craignant que la fin du jeu ne fût de me casser les reins ; mais j'avais honte

de quitter la partie, et je tins bon jusqu'au dîner. En me levant de table, j'éprouvais des douleurs dans tous les membres. Esther me donna une boîte remplie de pommade, me promettant une parfaite guérison pour le lendemain, si j'avais soin de m'en bien frotter, avant de me coucher; je les laissai rire à leur aise, voyant bien qu'on avait fait la partie pour s'égayer à mes dépens. Je voulais gagner les bonnes grâces d'Esther, et, pour y réussir, il fallait me montrer complaisant et soumis. Je passai l'après-dînée avec M. D.... O...., laissant les jeunes gens s'amuser sur l'Amstel.

Nous parlâmes de mes vingt millions à placer. Je ne pouvais, à son avis, céder mes effets qu'à une société de négocians et de capitalistes qui m'en délivreraient d'autres en échange, de la main à la main; mais, pour cette opération, il fallait me résigner à une perte assez considérable. Je lui dis que je traiterais volontiers de cette affaire avec la compagnie des Indes de Gothembourg; D.... O.... me promit d'en parler à

un courtier, ajoutant que Pelz pourrait aussi m'être utile.

Le lendemain, en me réveillant, je crus que je ne pourrais pas me lever. Il me semblait avoir l'épine du dos, l'*os sacrum*, brisée ; j'avais cependant employé à mes frictions presque toute la pommade d'Esther. Me rappelant son envie d'avoir des livres, je ne m'en fis pas moins conduire dans une librairie, où j'achetai tous ceux que je crus pouvoir lui être agréables. Je les lui fis porter, en la priant de me renvoyer tous ceux qu'elle aurait déjà lus. Ce fut ce qu'elle fit, en m'assurant de toute sa gratitude ; elle m'invitait en même tems à aller l'embrasser encore une fois, avant mon départ d'Amsterdam, si je voulais recevoir un cadeau.

Je courus près d'elle aussitôt, en faisant attendre ma chaise de poste à la porte de la maison : elle était encore au lit. Sa gouvernante me conduisit près d'elle. Les roses et les lis brillaient sur son teint. Vous ne seriez pas venu, me dit-elle, si je ne m'étais pas servi du mot *embrasser*, et elle me

tendit son visage, Comme elle était légèrement couverte, et que mes caresses devenaient un peu vives, elle cessa de rire, et se défendit sérieusement. Elle recommença ensuite à applaudir à mon projet d'aller me divertir avec madame Trenti, entre les mains de qui j'avais laissé un si précieux gage de ma tendresse : je lui jurai que le seul but de mon voyage à La Haye était de m'entretenir d'affaires avec l'Ambassadeur de France, que sous cinq ou six jours je serais de retour, et que je ne portais pas d'autres chaînes que les siennes. Sa réponse fut qu'elle voulait m'en croire, et elle m'embrassa avec une tendresse qui m'assurait de son attachement. Je la quittai ravi ; je me mis en route, et j'arrivai chez Boaz, à l'heure du souper.

Parmi les lettres qui m'arrivèrent, j'en trouvai une du Contrôleur-général qui m'annonçait l'envoi de vingt millions d'effets à M. d'Affri, mais sous la condition de ne pas les céder à plus de 8 pour 100 de perte. Mon protecteur, l'abbé de Bernis, m'écrivait de son côté, que je pouvais con-

clure l'affaire aux meilleures conditions possibles. Il n'y avait pas à douter de l'approbation du gouvernement sur le rapport du Ministre, pourvu qu'on n'eût pas traité à des conditions pires qu'à la Bourse de Paris.

Boaz, émerveillé de mon bonheur dans la négociation de mes actions de Gotthembourg, s'offrit à me faire faire l'échange de mes vingt millions d'effets contre du papier de la compagnie des Indes suédoise, si je pouvais obtenir de l'ambassadeur une promesse de vendre les effets français à 10 pour 100 de perte, moyennant quoi les effets suédois seraient livrés avec l'agio de 15 pour 100, taux auquel j'avais vendu les miens. Mais il demandait un terme de trois mois, et faisait dépendre l'affaire de la conclusion de la paix, ce qui m'empêcha d'accepter son offre. Je vis qu'il fallait retourner à Amsterdam, et ma parole donnée à madame Trenti de l'attendre, m'empêcha seule de repartir sur-le-champ. Arrivée le lendemain à Rotterdam, elle m'écrivit qu'elle m'attendait à souper. Je reçus sur

billet au spectacle. Le porteur avait ordre d'attendre la fin de la pièce, pour me conduire auprès d'elle. J'envoyai mon domestique prévenir Boaz, et je me mis en route. Je trouvai cette femme singulière au quatrième étage d'une maison mesquine, entre son fils et sa fille. Deux chandelles placées sur un tapis noir couvrant une table au milieu de la chambre, éclairaient le local. Thérèse, vêtue également en noir, ainsi que ses deux enfans, avait l'air de jouer le rôle de Médée. Ces deux créatures étaient charmantes. Je serrai contre mon cœur le jeune garçon, en l'appelant mon fils. Sa mère lui ordonna de me considérer dès ce moment comme son père. Il me reconnut pour la personne qu'il avait vue au mois de mars 1753, chez la Manzoni à Venise. Ce souvenir me fit plaisir. Il avait treize ans, et il n'était pas grand pour son âge : mais il avait de jolis traits; il était très-bien proportionné, et sa physionomie pétillait d'esprit.

Sa sœur attendait son tour sans se presser. Je la pris sur moi et l'accablai de ca-

resses, ne pouvant me rassassier du plaisir de penser que j'avais donné le jour à une aussi charmante enfant. Elle se livrait en silence à la joie de me voir lui marquer plus d'affection qu'à son frère.

N'est-ce pas? maman, dit-elle, monsieur est la personne que nous avons vue à Amsterdam, et qu'on a prise pour mon papa, parce qu'il me ressemble? mais cela ne se peut pas, puisque mon papa est mort.

Sans doute, lui dis-je; mais je puis être ton bon ami. Le veux-tu?

— Oui! tu seras mon bon ami! embrasse-moi!

Nous nous mîmes à table en riant. Le vin et le repas étaient exquis. Le margrave de Bayreuth, me dit Thérèse, n'était pas mieux traité, lorsque nous soupions *tête à tête*.

Pour apprendre à connaître à fond le caractère de son fils que je devais prendre avec moi, je ne causai presque qu'avec lui; mais je le trouvai faux, plein de dissimulation et d'hypocrisie, toujours sur ses gardes, ne se hasardant à répondre qu'après avoir réfléchi et avec circonspection.

conséquemment, ne disant jamais rien de ce que j'aurais pu attendre, s'il se fût livré à l'impulsion de son cœur. Tout cela était recouvert d'un vernis d'obséquiosité et de [illegible]on qu'il croyait fait pour me plaire. Mais je lui dis, en termes mesurés, que cette réserve pouvait être quelquefois à sa place; qu'il y avait cependant des momens où l'on était heureux de secouer toutes ces chaînes, et que c'était précisément dans ces instans qu'un caractère vraiment aimable se déployait avec toute son amabilité. A ces mots, sa mère, voulant faire son éloge, dit qu'elle l'avait habitué à la retenue; que la discrétion était en lui une qualité éminente, et qu'il n'était pas moins réservé avec elle qu'avec les autres. Je déclarai alors nettement que j'avais la dissimulation en horreur, et que je ne comprendrais jamais comment un père pourrait aimer un fils dont le cœur lui resterait toujours fermé.

—Dis-moi, mon enfant, dis-je en m'adressant au jeune homme, peux-tu me promettre de me montrer une confiance sans bornes; de

n'avoir avec moi aucun secret, aucune arrière-pensée?

Je vous promets, me dit-il, que je mourrais plutôt que de vous faire un mensonge. Tel est son caractère, reprit sa mère, [illegible] ai inspiré l'horreur du mensonge. C'est bien, répliquai-je; mais il y a un autre moyen de mettre un enfant sur la bonne voie. Ce n'est pas l'odieux du mensonge, c'est l'excellence de la véracité qu'il faut lui rendre sensible; c'est par-là qu'on se fait aimer, et il faut être aimé pour être heureux.

Avec un sourire qui me déplut, mais dont sa mère parut charmée, le jeune homme répliqua : ne pas mentir et dire la vérité, c'est, je crois, la même chose.

Point du tout, répondis-je : pour ne pas mentir, on n'a besoin que de se taire. Mais il faut de plus que ton cœur se déploie; que tu m'exprimes ce que tu sens, les impressions que tu éprouves; que tu ne me caches même pas ce qui pourrait te faire honte. La rougeur te monte au visage,

maintenant, mon cher fils; j'en suis la cause; mais bientôt cela ne t'arrivera plus avec moi. Dès que nous nous connaîtrons un peu mieux, nous verrons bientôt si nous nous convenons; car je ne pourrai voir en toi un fils qu'autant que j'éprouverai pour toi une tendresse vraiment paternelle, et je ne voudrais pas que tu me regardasses comme ton père, si tu ne m'aimais pas comme ton meilleur ami. Quant à savoir si tu ressens pour moi cette affection, c'est mon affaire. Tu ne gagnerais rien à me déguiser ta moindre pensée; car, dès qu'une fois j'aurais deviné, malgré toi, tes sentimens, tu perdrais à jamais mon amitié. Je pars demain pour Amsterdam; dès que j'y aurai terminé mes affaires, tu viendras avec moi à Paris, et j'espère que, d'ici à mon retour, ta mère t'aura tracé une autre règle de conduite.

Pendant ce colloque, j'étais étonné en jetant les yeux sur ma fille: elle avait écouté, les siens constamment fixés sur moi, tout ce que j'avais dit à son frère, et elle faisait de vains efforts pour retenir ses larmes. Pour-

quoi pleures-tu? lui dit sa mère; c'est ridicule. Aussitôt, l'enfant éclata de rire et se jeta au col de sa mère en l'embrassant; mais j'étais bien sûr que ce rire était forcé et que les larmes de l'enfant étaient l'expression vraie de ce qu'elle avait éprouvé. Veux-tu venir aussi avec moi à Paris, lui dis-je? Oui, mon bon ami, répondit la petite; mais maman viendra avec nous; car sans moi elle mourrait.

— Mais si je te commande d'aller à Paris? lui dit sa mère.

—Je t'obéirai. Cependant comment pourrai-je vivre loin de toi?

La petite fit alors comme si elle allait fondre en larmes. Il était évident que ce n'était qu'une simagrée : Thérèse n'en pouvait douter. Je la pris à part, et je lui dis : si tu as voulu faire de tes enfans des comédiens, tu y as réussi; mais, pour la société, des enfans ainsi élevés sont de petits monstres en germe. La voyant pleurer, je cessai mes reproches. Elle me pria de passer encore un jour à La Haye. Je lui déclarai que cela m'était impossible et je sortis un

ment. J'fus fort étonné, en rentrant, d'entendre Sophie me dire que si je voulais qu'elle me crût son ami, il fallait lui donner une preuve de mon amitié.

— Quelle preuve, mon petit cœur?

— Il faut que tu viennes encore, demain soir, souper avec nous.

— Cela ne se peut pas. J'ai refusé ta maman, et elle se fâcherait si je t'accordais ta demande.

— Oh! que non : car c'est maman qui m'a dit de t'en prier.

Nous nous mîmes à rire. Sa maman gronda la petite, et son frère dit qu'il se serait bien gardé d'aller si vîte. Sophie paraissait très-affligée. Je me hâtai de la consoler, de l'encourager, et sans m'inquiéter de déplaire à sa mère, je lui inculquai les idées d'une tout autre morale, qu'elle écoutait comme toute hors d'elle-même. Je finis par lui promettre que je viendrais le lendemain souper avec elle, mais sous la condition qu'il n'y aurait qu'une bouteille de Bourgogne et trois plats; car tu n'es pas riche, lui dis-je.

Je le sais bien, répondit la petite; mais, maman dit que tu paieras tout.

A ces mots, j'éclatai de rire à m'en tenir les côtés, et Thérèse, quelque peine que dût lui faire la réponse de l'enfant, n'a pu s'empêcher d'en faire autant. La pauvre femme, quoiqu'elle eût dû se former à l'école du monde, prenait la franchise de Sophie pour défaut d'esprit. Je voyais, au contraire, dans cette enfant une rare intelligence, un diamant de la plus belle eau, et qui n'avait besoin que d'être poli. Sa mère me dit que le vin ne lui coûtait rien. C'était un cadeau que lui avait envoyé un jeune homme nommé D.... N...., fils du bourgmestre de Rotterdam, et qui devait souper le lendemain avec nous. N'ayant rien à objecter, je lui dis en riant que je le verrais volontiers. Je m'en allai après avoir mangé ma fille de caresses. Je l'aurais, de grand cœur, prise avec moi, si la mère eût voulu y consentir; mais il eût été inutile de le lui demander: elle voyait dans sa fille un appui! C'est ainsi que pensent toutes les femmes qui vivent à l'aventure,

et Thérèse était de ce nombre. Je lui donnai vingt ducats pour son fils qu'elle me cédait, et pour faire habiller Sophie. La petite me sauta au cou de joie; et Joseph voulut me baiser la main; mais je lui dis que quand il voudrait me témoigner sa reconnaissance, il n'aurait qu'à m'embrasser. Avant que je les quittasse, Thérèse me fit voir la chambre où couchaient les enfans. Son motif n'était pas difficile à deviner; mais, tout entier à Esther, je ne pouvais penser qu'à elle.

Le lendemain, je trouvai le jeune D.... N.... chez Thérèse. C'était un jeune homme de vingt ans, d'un extérieur agréable, mis simplement, ni attrayant, ni repoussant, ni poli, ni incivil, paraissant au reste tout-à-fait dépourvu de l'usage du monde. Il lui était bien permis d'aimer Thérèse; mais, en ma présence, il n'osait pas se livrer. Ayant remarqué qu'il voulait faire l'avantageux, et que cela me déplaisait, elle le traita lestement. Il se mit à se moquer de la mesquinerie du repas, ne louant que le vin qu'il avait fourni. Il nous quitta au dessert. Je me retirai vers onze heures, promettant

à Thérèse de la revoir avant mon départ. Je devais dîner le lendemain chez la princesse Galitzin, née Cantimir, qui m'avait invité.

Le lendemain matin, je reçus un [illegible] de madame d'Urfé. Elle m'envoyait une lettre-de-change de 12,000 fr. sur Boaz, ajoutant généreusement que ses actions ne lui ayant coûté que 60,000 fr., elle ne voulait rien gagner sur la vente de ces effets. Ce présent de 500 louis me faisait plaisir. Le reste de sa lettre était rempli de folies: elle me marquait qu'elle avait été informée, par son génie, que je devais retourner à Paris avec un adolescent né d'une union philosophique, et qu'elle espérait que j'aurais pitié d'elle. Singulier hasard! je riais d'avance de l'impression que produirait sur elle la vue du fils de Thérèse. Boaz me remercia de ce que j'acceptais le paiement de ma lettre-de-change en ducats. En Hollande, l'argent est objet de commerce: on paye en papier ou en numéraire, et personne alors ne voulait de ducats, parce que l'agio était monté à 5 stuvers.

En sortant de dîner chez la princesse Galitzin, je passai une redingote et j'allai au café, lire les gazettes; j'y rencontrai le jeune D.... N.... se disposant à faire une partie de billard. Il m'engagea à parier pour lui. Ce témoignage d'amitié me fit plaisir; mais lui ayant vu perdre trois parties, je pariai pour son adversaire, sans qu'il y fît attention. En trois heures, il perdit encore trente parties, quitta le jeu, et, s'imaginant que j'avais toujours parié pour lui, il m'exprima son regret; il fut bien étonné quand je lui fis voir une quarantaine de ducats que j'avais gagnés en pariant contre lui. Comme je le plaisantais un peu sur sa confiance dans son adresse, il sortit en colère, et je me rendis chez Thérèse, ainsi que je le lui avais promis, voulant retourner le lendemain à Amsterdam. Elle attendait D.... N....; mais lorsque je lui eus conté comment et pourquoi il avait quitté le billard tout furieux, elle ne s'attendit plus à le voir. Je tins longtems dans mes bras ma petite Sophie, et en me retirant, je promis à Thérèse de la revoir sous trois ou quatre semaines. En m'en

retournant seul à pied chez Boaz, j'avais mon épée sous le bras. Tout à coup, le plus beau clair de lune me fit reconnaître D.... N.... qui s'avançait vers moi; il voulait voir, me dit-il, si mon épée était aussi bien affilée que ma langue. Je fis de vains efforts pour le calmer et le rappeler à la raison. Il avait dégainé depuis long-tems. Mon arme restait toujours dans le fourreau, et je tâchais de lui faire sentir combien il était ridicule de prendre si fort à cœur une plaisanterie. J'allai jusqu'à lui offrir de retarder mon voyage et de me rendre avec lui au café pour lui faire des excuses; tout fut inutile: il en voulait à ma vie. Enfin, pour me forcer à me battre, il m'appliqua un coup du plat de son arme, le seul de cette espèce que j'aie jamais reçu. Il fallut bien dégainer; mais espérant encore faire revenir à lui-même mon adversaire, je me contentai d'abord de parer en reculant. L'étourdi prenant ma réserve pour de la crainte, se précipita sur moi en me portant un coup qui me fit dresser les cheveux sur la tête. Son arme transperça ma cravate, du côté gau-

che; quatre lignes plus près, il me perçait la gorge. Effrayé, je fis un saut de côté, et déterminé à ne plus ménager mon ennemi, je le blessai à la poitrine. Certain de mon avantage, je l'engageai à continuer son chemin. Je ne suis pas encore mort, répondit-il, continuant de m'attaquer avec furie. Je lui fis quatre blessures. Au dernier coup, il fit un saut en arrière, me disant qu'il en avait assez, et me priant de m'éloigner.

Ce qui me tranquillisa, fut de voir, en essuyant mon épée, que la pointe était très-peu rougie. Quand j'arrivai chez Boaz, il n'était pas encore couché. Je lui contai toute l'affaire. Quoique je lui eusse assuré que les blessures de D.... N.... n'étaient pas mortelles, il me conseilla de partir au plus vite. Ma voiture se trouvant chez le sellier, il me prêta une calèche, et je partis, après avoir ordonné à mon domestique de m'amener le lendemain ma voiture et mes effets à Amsterdam. J'allai sur le soir à sa rencontre: il n'avait rien de nouveau à m'apprendre. Il se passa huit jours avant que l'on sût à Amsterdam l'histoire de ma querelle. J'en

fus fort content. Tout insignifiante qu'elle était, elle aurait pu me nuire; car, auprès des négocians avec qui l'on espère faire de bonnes affaires, rien ne peut porter plus de préjudice que la réputation de ferrailleur.

Ma première visite fut pour M. D... O..., ou plutôt pour Esther. Les circonstances de notre séparation n'avaient fait que m'enflammer davantage. Son père était sorti. Elle était assise devant une table à écrire, occupée d'un calcul. Pour l'amuser, je lui dessinai deux carrés magiques. Mon bon génie me suggéra de lui montrer mon procédé cabalistique. Je l'engageai à écrire une question dont elle serait curieuse d'avoir la réponse, lui promettant de la lui faire obtenir au moyen d'un calcul qui m'était connu. Elle écrivit en riant. Elle demandait ce qui m'avait fait revenir si vite à Amsterdam? Je lui fis traduire tous les mots en chiffres, et construire la pyramide par les procédés que je lui indiquai. Puis, je lui fis extraire à elle-même la réponse en chiffres, qu'elle interpréta ensuite en carac-

tères de l'alphabet français. Elle lut alors avec surprise que l'amour seul m'avait rappelé aussi promptement. Toute hors d'elle-même, elle s'écria que quand même la réponse mentirait, cet oracle n'en serait pas moins étonnant. Elle voulait savoir de qui l'on pouvait apprendre une arithmétique aussi surprenante. Je lui répondis que ceux qui la savaient ne pouvaient pas en communiquer le secret.

— Comment avez-vous pu vous en instruire?

— Par moi-même, à l'aide d'un manuscrit que mon père m'avait laissé.

— Cédez-le moi.

— Je l'ai brûlé, et je ne puis faire part de ce qu'il m'a appris à personne, avant d'avoir atteint l'âge de cinquante ans. Si je le fais, je cours le risque de perdre ma science. L'esprit élémentaire attaché à l'oracle, s'en séparera. C'est ce que j'ai appris dans le manuscrit.

— Pourriez-vous donc découvrir, par ce moyen, les secrets les plus cachés?

— Oui! pourvu que les réponses ne tour-

nent pas trop court, ce qui arrive souvent. — Puisqu'il faut si peu de tems, aurez-vous encore la bonté de me procurer la réponse à une nouvelle question?

Elle voulut connaître sa destinée. L'oracle répondit qu'elle n'avait pas encore fait le premier pas pour en amener la fixation. Esther, dans le plus grand étonnement, appela sa gouvernante, et lui montra les deux réponses de l'oracle. Mais la bonne Suissesse n'y trouvait rien d'extraordinaire. Esther me demanda en grâce encore une réponse à une autre question. J'y consentis: Elle demanda quelle était, à Amsterdam, la personne dont elle était le plus aimée? l'oracle répondit : l'auteur de ses jours. La pauvre enfant, d'ailleurs remplie d'esprit, me dit du plus grand sérieux, que je l'avais rendue malheureuse; car elle mourrait de chagrin de ne pouvoir jamais être initiée à ce calcul.

Je gardai le silence, d'un air triste. Elle écrivit encore une question, couvrant son papier d'une main; je me levai pour ne pas la gêner; mais pendant qu'elle formait

la pyramide, je jetai, en me promenant, un coup d'œil rapide sur le papier, et je lus la question. Esther continuait l'opération. Quand elle fut terminée, elle me pria d'extraire la réponse, sans lire sa demande. J'y consentis, à condition qu'elle ne l'exigerait pas une seconde fois, ce qu'elle promit. Je savais qu'elle demandait la permission de communiquer à son père ce qui s'était passé. L'oracle le lui permit, en lui souhaitant le bonheur de n'avoir jamais rien de plus important à cacher à son père. Esther fit un cri de joie. Elle ne pouvait pas trouver d'expressions assez fortes pour me remercier. Je la quittai pour aller à la Bourse, où je m'entretins long-tems avec Pelz de l'affaire importante qui m'occupait.

Le lendemain matin, un beau jeune homme entra dans ma chambre. Il me remit, d'un air très-poli, une lettre de Thérèse. Elle me le recommandait en me marquant qu'il pourrait m'être utile dans mes affaires. Il s'appelait Rigerboos. J'appris que les cinq blessures de D.... N.... étaient très-peu inquiétantes. On me donnait la certi-

tude que personne ne s'occupait de mon duel, et que rien ne m'empêchait de retourner à La Haye. Rigerboos me dit ensuite que Sophie ne cessait de parler de moi, du matin au soir, et que je trouverais mon fils adoptif très-changé à son avantage. Je demandai à ce jeune homme son adresse, et lui témoignai combien son honnêteté me disposait en sa faveur.

Il venait de sortir, quand je reçus un billet d'Esther. Elle m'invitait, au nom de son père, à passer la journée avec eux, si j'étais libre. Je lui répondis, qu'après l'affaire qui était connue de M. O.... O...., je n'avais rien à cœur que la conquête du sien, et que je m'empresserais de me rendre à son invitation.

J'allai chez eux à l'heure du dîner. Je les trouvai occupés à examiner les réponses de l'oracle.

Le papa, en m'embrassant, me dit qu'il s'estimait heureux d'avoir une fille que je jugeais digne de mon attention. Je lui répondis que je la jugeais digne de tous mes hommages, sur quoi il me dit de l'embras-

ser, et Esther se jeta dans mes bras avec un cri de joie.

Après le dîner, D.... O.... me dit que mon oracle était un trésor qui devait faire ma fortune. Il ajouta qu'il était parti des Indes-Orientales un vaisseau richement chargé. On en ignorait la destinée, et le propriétaire voulait en abandonner la cargaison à 10 pour 100. Un capitaine de vaisseau anglais avait mandé que ce navire s'était perdu. Ayant consulté mon oracle, au désir de D.... O...., la réponse fut que le bâtiment était sauf, et que sous huit jours, on en aurait des nouvelles. Je n'avais pas prévu le projet de D.... O.... Il m'annonça l'intention d'acheter la cargaison 300 mille florins. Alarmé des suites probables de cette idée, je cherchai à l'en détourner, en lui disant que je ne garantissais point la vérité des réponses de mon oracle, dont le sens était quelquefois obscur et ambigu. Nous nous en occupâmes toute l'après-dînée, au grand plaisir de D.... O...., qui m'invita à dîner pour le lendemain à sa campagne près de l'Amstel.

CHAPITRE VI.

Continuation du séjour en Hollande.—Triste rencontre. Événement heureux. — Départ.

En m'en retournant, je passai devant une maison dans laquelle on dansait. Je voyais du monde de toute espèce aller et venir. La curiosité me poussa, et je me trouvai dans une tabagie, théâtre de sales orgies, cloaque du vice et d'une dégoûtante débauche. Rien que le son de deux ou trois instrumens qui formaient l'orchestre, suffisait pour plonger l'âme dans une sombre mélancolie. Une salle infectée par l'odeur de l'ail et d'un mauvais tabac, les danseurs, les buveurs assis, ayant un pot de bière à leur droite, et à leur gauche un objet rebutant, tout offrait à mes yeux et à ma pensée le triste tableau de toutes les misères de la vie, et

de l'abîme de dépravation où la brutalité se plonge pour y chercher ses viles jouissances. Ceux qui affluaient dans ce lieu, étaient tous des matelots, ou des gens de même acabit, cherchant, dans le délire de la débauche, l'oubli de leurs longues fatigues et d'une vie misérable. Aucune des malheureuses créatures vouées à leurs plaisirs, n'était digne de la moindre attention. Un homme d'un aspect repoussant s'approcha de moi, et, du ton du plus grossier paysan, me demanda, en mauvais italien, si je voulais danser. Comme je déclinais son invitation, il me montra une femme assise à quelque distance, me dit qu'elle était vénitienne, et que si je voulais boire avec elle, je pouvais la conduire dans une chambre.

Je m'approchai de cette femme, dont la figure me parut ne m'être pas inconnue; mais l'obscurité de la salle, mal éclairée par quatre chandelles qu'on laissait brûler sans y toucher, ne me permettait pas de distinguer ses traits. Cédant à ma curiosité, je pris place auprès d'elle, et lui demandai si elle était réellement de Venise, et s'il y

avait long-tems qu'elle avait quitté son pays. Elle me répondit qu'elle en était sortie depuis environ dix-huit ans. On m'apporta une bouteille. Je lui offris à boire, et en acceptant, elle m'engagea à la suivre dans une chambre à part. Prétextant que j'étais trop pressé, je tirai un ducat pour payer, et donnai le reste à la pauvre créature, en esquivant l'embrassement par lequel elle voulait me témoigner sa reconnaissance.

— Qui vous plaît le mieux, lui dis-je, de Venise ou d'Amsterdam?

— Dans mon pays, je ne faisais pas cet infâme métier. Je n'avais que quatorze ans quand je le quittai. J'y vivais auprès de mes parens.

— Qui est-ce qui vous a séduite?

— Un coureur.

— Quel quartier de Venise habitiez-vous?

— Je ne demeurais pas à Venise. J'habitais dans le voisinage, un village du Frioul.

Un village du Frioul, quatorze ans, un coureur! Toutes ces circonstances me frappant à la fois, me rendirent muet. Regar-

dant cette femme avec plus d'attention, je reconnus enfin Lucie de Paséano (1). Mais je me gardai bien de changer de ton. La débauche, bien plus que l'âge, avait changé son visage et sa tournure. Était-ce bien là cette charmante, cette naïve et tendre Lucie, que j'avais tant aimée, dont mon amour m'avait fait respecter l'innocence? Était-ce bien elle que je retrouvais réduite à cet état misérable, laide, repoussante même, habitant une infâme tabagie d'Amsterdam? Elle vidait le flacon de bière, sans me regarder, sans se soucier de savoir qui j'étais. Je n'avais nulle envie de lui faire raconter son histoire, j'en savais assez. Elle m'offrit ses services; sans lui répondre, je lui donnai deux ducats, et je me hâtai de sortir.

Accablé d'une profonde tristesse, je me mis au lit. La journée que je venais de passer me semblait une journée de malheur. Je me représentais D.... O...., à qui mes illusions cabalistiques allaient peut-être

(1) *Voyez* le premier volume, pag. 134 et 169.

coûter trois cent mille florins. En y pensant, je me prenais moi-même en haine. Toute la tendresse que m'inspirait Esther, me semblait prête à s'évanouir. Je les voyais déjà, elle et son père, devenus mes ennemis irréconciliables. Or, on ne peut aimer qu'avec l'espoir du retour. La vue de Lucie, dans un lieu destiné aux orgies des matelots, avait fait sur moi une impression qui me plongeait dans les réflexions les plus tristes. Je me considérais comme la cause première de son malheur : elle avait atteint l'âge de trente deux ans, et il était facile de prévoir toute l'horreur de sa destinée future.

Après avoir passé la nuit à me tourmenter, sans avoir pu goûter un moment de repos, je me levai ; je demandai une voiture, et je m'habillai très-élégamment, dans l'intention de rendre ma visite à la princesse Galitzin. Elle était allée à l'amirauté. Je l'y rejoignis. Elle était avec M. de Reissak et le comte de Tot. J'avais fait connaissance avec ce dernier chez mon ami Pesselier, que j'avais laissé très-malade à mon départ de Paris. Il m'en donna des nouvelles. J'avais

renvoyé ma voiture et mon domestique, en lui donnant l'ordre d'être à onze heures, devant la maison de M. D.... O.... sur l'Amstel. Il fallut donc m'y rendre à pied, en sortant de l'amirauté. La populace hollandaise me voyant cheminer si bien vêtu, commença à se moquer de moi. Esther m'avait aperçu de sa fenêtre. A l'instant, un cordon tiré au premier étage, m'ouvrit la porte. J'entre, je la referme et je monte l'escalier. A la quatrième ou cinquième marche, mon pied touche un objet qui fléchit. Je regarde, et apercevant un portefeuille vert, je me baisse pour le ramasser. Malheureusement je le heurte du pied, et il tombe sous l'escalier, par une ouverture pratiquée à la marche supérieure, apparemment pour donner du jour sous les degrés. Je continue de monter, sans m'en inquiéter davantage. Reçu par Esther, comme de coutume, je lui dis la raison de mon beau costume. Elle rit de me voir si magnifique, et cependant je lui trouve l'air triste. Sa gouvernante entre et lui parle en hollandais. Je la vois alors combler son père de

caresses. Je crois, leur dis-je, qu'il s'est passé quelque chose de fâcheux. Permettez-moi de me retirer, si ma présence vous gêne. Mais D.... O.... répond que l'affaire n'est pas de si grande conséquence, qu'il a déjà pris son parti, et que sa fortune est assez considérable pour qu'il puisse supporter une perte. Il s'agit, ajoute-t-il, d'un portefeuille que j'ai perdu et que, par réflexion, j'aurais dû laisser à la maison ; car je n'en avais besoin que demain. Je ne peux l'avoir perdu que dans la rue, et je ne sais pas comment cela a pu m'arriver. Il s'y trouve des lettres-de-change pour une somme considérable. Je puis en empêcher le paiement; mais il y a aussi des billets de banque d'Angleterre, et ceux-là appartiennent au porteur. Nous devons, ma chère Esther, remercier le ciel pour ce qui nous reste, en le priant de nous conserver la santé, et de nous préserver d'un plus grand malheur. J'ai essuyé dans ma vie, des revers plus rudes. Ainsi, ne parlons plus de cet accident. Je croirai avoir éprouvé une petite banqueroute.

Mon silence pouvait à peine cacher la joie de mon cœur. Point de doute que le portefeuille perdu ne fût celui que mon pied avait poussé. Il n'était donc pas perdu. Il me vint aussitôt à l'esprit de le faire retrouver par le moyen de mon oracle. L'occasion était trop favorable pour ne pas m'acquérir des droits à la gratitude de ces deux estimables personnes. Cette idée me mit en bonne humeur. Je fis rire Esther par mes plaisanteries. Je m'épuisai en contes pour tourner en dérision les Français qu'en général elle n'aimait pas.

Nous mangeâmes de bon appétit, et nous bûmes encore mieux. Après le dîner, je leur proposai de jouer, si cela les amusait. Mais Esther dit qu'on était inexcusable de perdre ainsi son tems, et qu'elle ne pouvait s'occuper que de mes pyramides. Puis-je demander, ajouta-t-elle, qui a trouvé le portefeuille de mon père? — Pourquoi pas? répliquai-je; la question est courte et simple.

Elle la rédigea, en effet, de la manière la plus brève. La réponse tout aussi brève

fut que personne n'avait trouvé le portefeuille. Elle embrassa aussitôt son père; car il y avait espoir qu'il le recouvrerait. Mais elle fut fort étonnée, et se mit à rire de tout son cœur, quand elle m'entendit dire qu'elle se flattait en vain de me faire encore travailler avec elle, si elle ne me faisait pas auparavant les mêmes caresses qu'elle venait de faire à son père. Elle m'accabla d'embrassades, et nous fîmes sortir de la pyramide la question : « Où le portefeuille se » trouve-t-il? » La réponse fut : « Le porte- » feuille est tombé par l'ouverture de la » cinquième marche de l'escalier. »

Enchantés, D.... O.... et sa fille se levèrent, et je les y suivis. D.... O.... me montra l'ouverture par laquelle le portefeuille devait être tombé. On alluma une chandelle, et nous descendîmes à la cave. D.... O.... descendit encore quelques degrés, et retira le portefeuille tombé par l'ouverture de l'escalier supérieur, dans l'eau qui s'agglomérait là. Remontés dans l'appartement, nous nous épuisâmes en graves réflexions sur le pouvoir divin d'un oracle

qui ne pouvait manquer de rendre heureux celui qui en était maître. D.... O...., plein de joie, ouvrit le portefeuille et nous montra quarante billets de banque, chacun de 1,000 liv. sterl. Il en donna deux à sa fille, et à moi deux. En les prenant d'une main, je les passai de l'autre à la belle Esther; elle ne voulait pas les recevoir. Mais elle s'y décida, quand je l'eus menacée de ne plus travailler avec elle à notre opération cabalistique. Je dis à M. D.... O.... que tout ce que je désirais de lui, c'était son amitié. Il me dit en m'embrassant, qu'elle durerait autant que sa vie.

En mettant aux pieds d'Esther 22,000 flor., j'espérais me concilier ses bonnes grâces. Il y avait dans le regard de cette jeune personne un charme qui m'enivrait. Je dis à son père que ce que j'avais le plus à cœur, c'était de faire l'échange des 20 millions, avec la moindre perte possible. Il me répondit qu'il espérait réussir à me satisfaire à cet égard, mais que, comme nous aurions besoin d'être très-fréquemment ensemble, il fallait que je m'établisse chez lui. Esther

appuya cette proposition dans les termes les plus pressans. J'acceptai, en faisant tous mes efforts pour cacher mon extrême joie, tout en leur exprimant ma reconnaissance pour tant de bontés.

D.... O.... ne tarda pas à se retirer pour s'occuper de ses affaires. A peine me vis-je seul avec Esther, que je lui exprimai vivement mon désir de faire pour elle tout ce qui serait en mon pouvoir, si elle était disposée à m'accorder son cœur. Elle me répondit que dès que je demeurerais avec eux, l'occasion ne tarderait pas à se présenter de faire cette demande à son père. Je lui annonçai que je m'installerais le lendemain.

En revenant auprès de nous, D.... O.... nous dit que, le même jour, nous aurions une grande nouvelle. Il était décidé à acheter, pour 300,000 florins, le bâtiment que l'on croyait perdu, et à laisser crier tous ceux qui l'accuseraient de folie. Je serais bien fou, au contraire, ajouta-t-il, si, après tout ce que j'ai éprouvé de l'oracle, je me laissais encore arrêter par la crainte.

Esther, non moins enhardie par la découverte du portefeuille, pria son père de terminer promptement cette affaire. Je ne pouvais rien objecter; mais le père et la fille me voyant l'air chagrin, le père m'assura qu'il n'en resterait pas moins mon ami quand même l'oracle l'induirait cette fois en erreur. Je le prini de trouver bon que je le consultasse encore, s'il était décidé à s'exposer à une pareille perte. Tous deux me parurent charmés de me voir de jour en jour prendre une part plus vive à la prospérité de leur maison.

J'ai maintenant à raconter un fait qui paraîtrait, sans doute, incroyable au lecteur, s'il ne me connaissait pas déjà pour un homme inconsidéré et aventureux; j'avais moi-même posé la question, arrangé la pyramide, et tout préparé de manière à écarter le concours d'Esther. Je voulais prévenir un malheur, et je me félicitais d'avance du succès. Le double sens que j'avais été le maître de donner à l'oracle, devait leur ôter le courage de poursuivre, et ayant pris ma résolution, il ne me restait plus qu'à exprimer

ma pensée en chiffres. Esther, en possession de l'alphabet, traduisit rapidement les chiffres en lettres. Quel fut mon étonnement en lisant ma réponse! Esther prononça ce qui suit : « *Dans une affaire comme celle* » *qui se présente, on n'a rien à craindre...* » *Le repentir serait trop amer.* » Qu'avait-on de plus à désirer? Le père et la fille me sautèrent au col, et D.... O.... me dit qu'à l'arrivée du vaisseau, il me reviendrait le dixième de son bénéfice. Ma surprise était trop grande pour que je pusse lui répondre et lui exprimer ma reconnaissance. Je me croyais certain d'avoir écrit *croire* et non pas *craindre*. Mais je n'avais plus de ressource.

Je m'installai chez D.... O.... le lendemain; ma chambre était charmante. Le même jour, je menai Esther au concert; elle me fit la guerre de ce qu'on ne voyait plus madame Trenti. L'aimable fille possédait mon cœur tout entier, et plus elle se refusait à mes trop vives caresses, plus ma passion augmentait d'ardeur.

Au bout de cinq jours, D.... O.... me fit

part du résultat d'une conférence qu'il avait eue avec Pelz et les directeurs de six autres comptoirs, sur le placement de mes 20 millions; on m'offrait 10 millions en argent, de plus, 7 millions en papier représentant un rabais de 5 à 6 pour 100, le tout avec déduction de 1 pour 100 de droit de courtage. On retenait, en outre, 1,200,000 flor. que la Compagnie des Indes de France devait à la Compagnie hollandaise. Je rendis compte de ce résultat à MM. de Boulogne et d'Affri, en les priant de ne pas différer leur réponse. Huit jours après, M. de Courteil, par l'ordre de M. de Boulogne, me manda qu'un pareil arrangement ne pouvait être agréé, et que si l'on n'offrait pas de meilleures conditions, je pouvais retourner à Paris. On m'annonçait la prochaine conclusion de la paix.

Quelques jours avant que cette lettre me parvînt, les espérances de M. D.... O...., relativement à la cargaison qu'il avait achetée, s'étaient singulièrement accrues. La nouvelle s'était répandue à la Bourse, de l'arrivée du navire à Madère. M. D.... O....

avait acheté la cargaison et le bâtiment quatre jours auparavant, pour trois cent mille florins. On s'imagine quelle fut notre joie, lorsque nous le vîmes entrer en nous confirmant cette nouvelle d'une voix triomphante. Il nous dit qu'il avait déjà fait assurer à très-peu de frais le voyage du vaisseau, de Madère au Texel, et que le dixième de son bénéfice était à ma disposition. Mais ce qui me frappa le plus, fut la conclusion de son discours.

— Vous êtes assez riche maintenant, me dit-il, pour vous établir parmi nous, et vous pouvez compter que l'emploi de votre mystérieux oracle vous rendra incomparablement plus riche encore. Je veux être votre agent. Nous élèverons en commun une maison de commerce, et si vous aimez ma fille, je vous la donne, pourvu qu'Esther y consente.

Les yeux de la jeune demoiselle brillaient de joie. Les miens exprimaient cet excès d'admiration qui ôte la parole, et donne presque l'air stupide. Après un long silence, je repris assez de force pour me livrer à

l'expression des sentimens qui remplissaient mon âme; je finis toutefois par déclarer que, malgré tout l'amour que j'éprouvais pour Esther, mon devoir m'obligeait de retourner d'abord à Paris, persuadé qu'à mon retour je serais libre de fixer mon avenir. On se montra satisfait de ma réponse, et nous passâmes très-gaîment le reste de la soirée. D.... O.... donna le lendemain à ses amis, un très-beau dîner; tous s'accordèrent en riant à soutenir qu'il avait été informé, avant tout le monde, de l'arrivée du vaisseau à Madère. Mais on ne pouvait comprendre comment il avait pu en être instruit.

Huit jours après, on me communiqua une proposition définitive pour mes vingt millions. On les achetait à 9 pour 100 de perte pour la France, mais sous la condition qu'on n'exigerait aucun droit de courtage. J'envoyai, par un exprès, un extrait authentique de ces propositions à M. d'Affri, en le priant d'en expédier un à mes frais à M. de Boulogne. Je lui représentai, dans ma lettre, que l'affaire manquerait si l'on tardait un seul jour à envoyer à

M. d'Affri, les pouvoirs nécessaires pour conclure. Je ne fus pas moins pressant auprès de M. de Courteil et du duc de Chc[8] seul. Je leur disais que je n'avais rien à attendre pour moi-même dans cette affaire, ce qui ne m'empêchait pas de vouloir la terminer, dans l'assurance qu'on me rembourserait mes frais et que j'obtiendrais de Versailles mon droit de courtage.

On était dans le carnaval. D.... O.... voulut donner un bal. Les personnes les plus distinguées de la ville furent invitées. Rien n'y manqua; non plus qu'au souper, pour l'abondance et la magnificence. Esther était tout éclatante de diamans, provenant du riche écrin de sa mère. Elle dansa avec moi toutes les contre-danses avec une grâce infinie.

Ce jour de fête fut pour nous à la fois un jour de plaisir et de tourmens; car notre amour nous rendait pénible la retenue que nous nous imposions. Je déjeunai le lendemain avec Esther. Elle ne se défendit pas trop de quelques doux larcins. Mais ell.. était prodigue que de tendres embrasse-

mens qui m'enflammaient, loin de me calmer. Elle me disait, comme toutes les jeunes personnes sages, que je ne penserais plus à elle, si elle l'était moins. Elle ne me croyait pas marié; je lui avais trop formellement assuré que je ne l'étais pas; mais elle me soupçonnait un tendre attachement à Paris. Je le lui avouai, en lui promettant de m'en affranchir, pour contracter avec elle la plus belle et la plus constante union. Hélas! je la trompais. Car Esther était inséparable de son père encore jeune, et il m'était impossible de penser à me fixer pour la vie dans un pays comme le sien.

Huit jours après l'envoi de l'*ultimatum*, la réponse de M. de Boulogne nous parvint. L'ambassadeur avait reçu en même tems les instructions nécessaires pour la conclusion de l'affaire; il m'en prévint, en m'engageant à prendre mes précautions; il se proposait de me délivrer les effets royaux, qu'après qu'il aurait reçu 18 millions 200,000 fr. en espèces courantes.

Le jour d'une triste séparation pour Esther et pour moi était arrivé. Nous donnâ-

mes un libre cours à nos larmes. Esther me remit les 2,000 livres sterling; que j'avais déposées entre ses mains, à l'époque de la découverte du portefeuille. Son père, à ma demande, me délivra 100,000 florins en effets sur Tourton, Baur et Monmartel à Paris, avec un acquit pour 200,000 florins que je devais toucher de lui jusqu'au paiement total de la somme. Au moment de mon départ, sa fille me fit encore présent de cinquante chemises de la toile la plus fine, et d'autant de mouchoirs de Mazulipatan.

Faut-il l'avouer? ce n'était pas mon amour pour Manon Balletti ; c'était une sotte vanité; c'était le désir de briller à Paris, qui me poussaient hors de la Hollande. Quinze mois passés sous les plombs, n'avaient pas suffi pour guérir les maladies de mon âme. La destinée est un mot vide de sens. C'est nous qui faisons notre destin, malgré le mot des stoïciens : *volentem ducit, nolentem trahit.* Je me flatte peut-être avec trop d'indulgence, lorsque je m'applique ce mot.

Je fis à Esther le serment de la revoir avant la fin de l'année, et je partis avec l'agent de la société qui avait acheté les effets royaux. Lorsque Boaz reçut ma première visite à mon retour à La Haye, il me témoigna à la fois sa surprise et son admiration. J'avais opéré un miracle, et je devais avoir hâte de retourner à Paris pour y respirer l'encens qu'on ne pouvait manquer de m'y offrir pour célébrer mon arrivée ; mais à son avis, je n'avais pu si bien réussir auprès de la compagnie avec laquelle j'avais traité, qu'en lui communiquant la nouvelle très-croyable d'une paix prochaine. Il m'offrit 50 mille florins en diamans, si je pouvais lui donner, par un écrit de l'ambassadeur, la certitude évidente de la paix. Je lui répondis que la certitude de l'ambassadeur, à cet égard, ne pouvait pas être mieux fondée que la mienne, qui cependant n'était qu'une certitude morale.

Le lendemain, tout fut conclu avec l'ambassadeur, et l'agent de la compagnie retourna à Amsterdam.

Je passai la soirée avec Thérèse. Je trou-

vai son fils très-proprement vêtu. Nous convînmes ensemble qu'elle se rendrait à Rotterdam, pour me le remettre entre les mains. Je voulais éviter tout ce qui pouvait me faire remarquer à La Haye.

J'achetai d'un fils de Boaz pour 25 mille florins de boucles et autres objets de parure en diamans. Il me fit promettre de le revoir lorsque je reviendrais à La Haye. Mais je ne lui tins pas parole.

A Rotterdam, Thérèse me dit qu'elle savait, à n'en pas douter, que j'avais gagné environ un demi-million. Je pouvais la rendre heureuse, en la mettant en état de quitter la Hollande, et de s'établir à Londres. Sophie, d'après ses suggestions, me dit que c'était à ses prières que je devais ma fortune. Je ne fis que rire de tous ces propos : je donnai à Thérèse 100 ducats, et je promis de lui en envoyer autant, aussitôt qu'elle m'aurait écrit de Londres. Je vis bien qu'elle trouvait le présent mince. Mais je n'en donnai pas davantage. Au moment où je montais en voiture, elle me demanda encore 100 ducats. Je lui dis à l'oreille qu'elle en

aurait mille sur-le-champ, si elle voulait me céder Sophie. Après un moment de réflexion, un *non* bien articulé fut toute sa réponse. Après avoir passé encore une heure accordée à ma fille, je me mis en route. Le 10 février, j'arrivai à Paris; j'y pris un bel appartement dans la rue *Comtesse-d'Artois*, auprès de la rue *Montorgueil*.

CHAPITRE VII.

Famille anglaise. — Comte de Saint-Germain. — Miss XCV.

La rapidité de mon voyage à Paris, ne m'empêcha pas de remarquer que mon fils adoptif n'était pas aussi aimable par son caractère que par son extérieur ; l'éducation qu'il avait reçue de sa mère, avait fait de la discrétion sa qualité éminente ; mais il ignorait l'art de donner à cette vertu tout son prix. L'inexpérience de son âge, en l'exagérant, n'en faisait plus que de la dissimulation, de la méfiance, qu'une retenue mal déguisée sous l'apparence de l'abandon. Non-content de cacher ce qu'il savait, il voulait se donner l'air de savoir ce qu'il ignorait. Il s'attachait en conséquence à se rendre impénétrable. On eût dit qu'il avait mis son cœur sous le scellé. Tout ce qu'il disait était arrangé

d'avance. Tromper, était à ses yeux une haute habileté. Incapable d'affection, il ne pouvait s'en rendre digne.

Ma première visite à Paris fut pour mon protecteur. Il était entouré d'une société nombreuse, dont l'ambassadeur de Venise faisait partie. Il eut l'air d'ignorer qui j'étais.

Depuis quand êtes-vous à Paris? me dit le ministre en me tendant la main.

— Depuis un moment: je descends de ma chaise de poste.

— Allez vite à Versailles, vous y trouverez le duc de Choiseul et le Contrôleur-général. Vous avez fait des merveilles. Des témoignages honorables de satisfaction vous sont dus. Allez les recevoir; vous reviendrez ensuite. Dites au duc que j'ai fait préparer pour Voltaire le diplôme qui le nomme gentilhomme de la chambre.

J'allai d'abord voir madame d'Urfé. Kornemann lui avait dit la veille, que j'avais fait l'impossible. Les fonds publics avaient haussé, et 100 millions au moins, allaient être rendus à la circulation dans le courant

de la semaine. Elle me fit beaucoup de questions sur mon jeune compagnon de voyage. Elle voulait le faire élever avec ses neveux.

Je visitai mon bureau, que je trouvai en très-bon ordre. Je courus ensuite à la comédie Italienne où Sylvia jouait. J'allai les trouver, elle et sa fille. On parla des excellentes affaires que j'avais faites en Hollande. Je répondis que j'avais travaillé pour cette dernière. Elle rougit, et Sylvia parut étonnée. Après leur avoir promis d'aller souper chez elles, j'allai m'asseoir à l'amphithéâtre. Je ne fus pas peu surpris de voir aux premières loges, madame XCV, veuve d'un anglais, avec toute sa famille. En 1753, à Padoue, je m'étais épris des charmes de sa fille aînée, et cette dame avait fini par m'interdire sa maison. La demoiselle m'ayant reconnu, me montra à sa mère, qui me fit signe, avec son éventail, d'aller dans sa loge. Je m'empressai de m'y rendre, et je fus accueilli, comme si rien ne se fût passé entre nous. Je trouvai mon ancienne amante encore embellie, et mes feux se

rallumèrent. Sur l'invitation de sa mère, je promis d'aller les voir à l'*hôtel de Bretagne, rue Saint-André-des-Arcs*, où elles demeuraient pendant leur séjour à Paris.

Pendant que je causais avec ces dames, la Popelinière entra. J'avais fait connaissance avec ce Fermier-général, cinq ans auparavant. Après m'avoir salué, il me dit que si je pouvais procurer à la Compagnie des Indes 20 millions avec autant de bonheur que j'avais déjà négocié un emprunt de même somme en Hollande, je serais bientôt son confrère. Il me conseilla de me faire naturaliser français, avant que l'on sût que j'étais possesseur au moins d'un demi-million ; car je ne pouvais pas avoir moins gagné.

Je lui répondis que mes affaires en Hollande me réduiraient à la mendicité, si l'on ne m'accordait pas mon droit de courtage.

Vous faites bien de le dire, répliqua-t-il. Tout le monde ici désire vous connaître. La France vous a de grandes obligations. Vous avez fait hausser les fonds publics.

Au souper, chez Sylvia, j'étais dans l'enchantement. On me choyait comme l'en-

fant de la maison, et je n'épargnais rien pour témoigner tout mon désir d'être considéré comme tel. Je ne laissai point de repos à la mère, au père, à la fille, aux deux fils, qu'ils n'eussent accepté les présens que je leur avais destinés. J'avais encore dans ma poche le plus précieux : je le donnai à Sylvia, qui le transmit à sa fille. C'étaient des boucles d'oreille qui m'avaient coûté 6,000 florins. Trois jours après j'offris à la dernière un petit coffre, où elle trouva deux pièces des plus riches étoffes peintes des Indes, deux pièces de toile très-fine et des aiguilles anglaises. Mario aimait à fumer, je lui donnai une pipe dorée, et à mon ami, une tabatière de prix. Le plus jeune des fils, que j'aimais à la folie, reçut une montre. Je parlerai plus tard de cet enfant, que ses rares talens élevèrent fort au-dessus de son état. On me demandera si j'étais assez riche pour faire de pareils présens. — Non, sans doute, et je ne l'ignorais pas. Je les faisais, parce que je craignais de ne jamais devenir riche. Si j'avais eu une certitude à cet égard, j'aurais hésité.

A la pointe du jour, je partis pour Versailles. Le duc de Choiseul me reçut comme la première fois, en écrivant tandis qu'on le frisait; mais cette fois il quitta la plume. Après un léger salut, il me dit que si je me sentais en état de faire réussir un emprunt de 100 millions, à 4 pour 100, il me donnerait un titre honorable. Je lui répondis que cela demandait réflexion, et que j'y penserais dès que j'aurais vu comment on voulait m'encourager à de nouvelles entreprises, par la récompense qu'on m'accorderait, pour celle que j'avais heureusement terminée.

— Tout le monde dit que vous avez gagné 200 mille florins.

— Un bruit ne prouve rien. Je réclame mon droit de courtage.

— Sans doute. Parlez-en au Contrôleur-général.

M. de Boulogne suspendit son travail, pour me faire un compliment gracieux; mais, lorsque je lui eus parlé des 100 mille florins qu'on me devait, il me répondit en

riant, qu'il n'ignorait pas que je les avais en effets à mon ordre.

— Oui. Mais cela m'appartient et n'a rien de commun avec l'affaire que j'ai fait réussir. Il n'y a aucun doute sur ce point : je m'en rapporte à M. d'Affri. J'ai un plan infaillible pour augmenter le revenu du Roi de vingt millions par an, sans que ceux qui payeront songent à se plaindre.

— Mettez votre plan à exécution, et le Roi, en vous assurant une pension annuelle de cent mille livres, vous donnera des titres de noblesse, si vous voulez vous faire naturaliser Français.

Je me rendis ensuite dans les petits appartemens, où je trouvai la Marquise (de Pompadour) répétant un pas de ballet. Elle me salua dès qu'elle m'aperçut, et me dit que j'étais un bon négociateur, que ces Messieurs de *là-bas* m'avaient méconnu. Elle n'avait pas oublié notre colloque à Fontainebleau, quoiqu'il datât déjà de huit ans (1).

(1) *Voyez* le volume 5, pag. 60 et 61.

Je lui répondis que tout le bonheur venait *d'en-haut*, et qu'avec son appui, j'espérais réussir dans cette région.

De retour à Paris, je courus à l'hôtel Bourbon saluer mon patron, et lui rendre compte du résultat de mon voyage. Il me conseilla de patienter, et de continuer à faire de bonnes affaires. Lui ayant dit que j'avais rencontré madame XCV au spectacle, il m'apprit que la Popelinière voulait épouser sa fille aînée.

J'allai voir cette dame. Elle et sa famille m'accueillirent à merveille. Je dînais fréquemment chez eux. La première fois, j'y rencontrai un noble vénitien, nommé Farsetti, commandeur de l'ordre de Malte. Il m'avait très-bien connu à Venise. A peine me regarda-t-il. La plus jeune Miss ayant fait l'éloge de mon courage, il se mit à rire. Elle ajouta que j'avais forcé tous les Vénitiens à m'estimer, et que les Français désiraient m'avoir pour compatriote. Farsetti demanda si la place de receveur de la loterie rapportait beaucoup. — Assez, lui

répondis-je, pour rendre heureux mon commis.

Je dinai le lendemain chez madame d'Urfé avec Saint-Germain. Elle savait combien cet adepte était amusant pour moi. Il se mit à table avec nous, pour causer, sans rien prendre, suivant sa coutume. Il nous fit effrontément les contes les plus extravagans, auxquels il se donnait l'air de croire, puisqu'il parlait comme témoin oculaire, ou comme acteur principal. Mais je ne pus m'empêcher d'éclater, en lui entendant raconter une anecdote où il avait joué un rôle, à table avec les Pères du concile de Trente.

La Marquise portait au cou un gros aimant. Elle prétendit qu'avec cet aimant, elle pouvait attirer le tonnerre et rasséréner le ciel. Cela ne peut pas manquer, dit Saint-Germain; cependant je suis le seul homme au monde en état de donner à l'aimant une force bien plus grande que celle que lui donneraient tous les physiciens. Du plus grand sang froid, il offrit de parier qu'il ferait plus que doubler celle de l'aimant de la

Marquise. Elle ne voulut pas me laisser soutenir la gageure; et, après le dîner, elle me prit à part pour me dire que si j'eusse parié, j'aurais perdu, Saint-Germain étant magicien. Je convins avec elle qu'elle avait raison.

Le soi-disant magicien quitta Paris quelques jours après, pour se rendre au château royal de Chambord, où le Roi lui avait donné un appartement, avec cent mille livres, pour s'y occuper, sans distraction, de préparer les couleurs à l'aide desquelles il devait donner une nouvelle impulsion à la fabrication du drap en France. Il s'était concilié la faveur de ce prince, qui avait le malheur de s'ennuyer partout, hors à la chasse, en lui préparant, à Trianon, un laboratoire qui l'amusait beaucoup. La Marquise de Pompadour lui avait procuré accès auprès du Monarque, à qui il enseignait la chimie. Car elle était toute dévouée à Saint-Germain, depuis qu'il lui avait donné de l'eau de Jouvence. Cette eau merveilleuse, prise à la dose convenable, ne rajeunissait pas, à la vérité : tout homme loyal devant reconnaître l'impossi-

bilité d'un pareil moyen ; mais elle empêchait de vieillir, et pouvait maintenir un être humain *in statu quo* pendant des siècles. La Marquise assurait au Roi qu'elle remarquait, en effet, qu'il ne vieillissait pas.

Louis XV montra au duc de Deux-Ponts un diamant de la plus belle eau et du poids de douze carats, qu'il portait au doigt. Trompé par l'imposteur, il le croyait son propre ouvrage. Il prétendait l'avoir produit par la fonte de plusieurs diamans plus petits, pesant ensemble vingt-quatre carats. Ces diamans en avaient formé un seul beaucoup plus brillant, mais dont le poids était réduit de moitié. Persuadé depuis lors de la science de notre adepte, le Monarque lui avait fait préparer, à Chambord, la même demeure qu'il avait donnée au célèbre maréchal de Saxe. J'appris tous ces détails du duc de Deux-Ponts lui-même, lorsque j'eus l'honneur de dîner avec lui et le comte suédois de Lœvenhaupt, à l'hôtel du Roi d'Angleterre, à Metz.

Le jeune Pompéati, né à Baireuth, et dont la mère n'avait jamais eu de rapport avec

aucun Espagnol de marque, n'en fut pas moins gratifié, par madame d'Urfé, du titre de comte d'Aranda, et elle le mit en pension avec ses neveux. Ce titre, qu'elle avait jugé à propos de lui octroyer, sans ma participation, ne laissait pas de me faire appréhender quelques désagrémens.

Décidé à louer une maison de campagne, après en avoir vu plusieurs, je me décidai pour la *Petite-Pologne*. Le local était très-élégamment meublé, à cent pas de l'enclos de la Madelaine, sur une éminence, auprès du Parc-Royal, derrière le jardin du duc de Grammont. Le propriétaire avait donné à sa demeure le nom de *Varsovie en bel air*. Deux jardins tenaient à la maison; l'un des deux, de niveau avec le premier étage. J'avais pour moi un appartement composé de trois chambres, une écurie pour vingt chevaux, une salle de bain, une bonne cave, et une grande cuisine, parfaitement pourvue de son ameublement et de ses ustensiles. Le maître de la maison était connu sous le nom du *Roi-de-Beurre*, et il signait ainsi : c'était Louis XV qui lui avait donné ce nom, un

jour qu'il s'était arrêté chez lui et avait trouvé son beurre excellent. Je louai à raison de cent louis par an, et j'eus une très-bonne cuisinière, nommée *La Perle*, à qui rien ne manquait pour un dîner de six personnes.

En huit jours, je me pourvus d'un bon cocher, avec deux voitures, cinq chevaux, un palefrenier et deux laquais. Madame d'Urfé que j'invitai la première à dîner, était enchantée de ma *petite maison*. Elle la regardait comme préparée pour elle, et je le lui laissai croire. Ne pouvant la lui ôter, je lui laissai aussi l'illusion de sa transfusion future dans le corps du jeune comte d'Aranda (Pompéati), qui, pour lui faire place, devait, d'après les prétendues révélations nocturnes de son *génie*, mourir, sans toutefois cesser de vivre.

Étant allé au bal de l'Opéra avec Camille sans être masqué, j'y fus harcelé par un masque féminin en domino; les contes qu'il me faisait sous ce déguisement, piquèrent ma curiosité. Je réussis à le conduire dans une loge où l'on se démasqua; et, à mon

grand étonnement, je reconnus la jeune miss XCV : elle était venue au bal avec sa famille et Farsetti qu'elle avait quittés ; elle me témoigna l'intention de me donner toute sa confiance et le désir de trouver en moi un véritable ami ; elle me confirma le projet qu'avait formé la Popelinière de l'épouser ; il offrait de lui assurer un million, si elle devenait veuve. Mais cet homme lui déplaisait ; elle haïssait encore plus Farsetti que sa mère eût volontiers favorisé au défaut de la Popelinière, et qui était disposé à laisser là pour elle sa croix de Malte ; mais c'était un être disgracieux, méchant et jaloux. Enfin, elle avait un amant à Venise, et sa mère le savait ; mais elle prétendait qu'une union entre eux était impossible.

Je priai cette intéressante personne de compter entièrement sur moi ; je lui offris 50,000 écus, si elle en avait besoin, ajoutant que, pour mériter son affection, aucun péril ne m'effraierait. Elle me témoigna la plus vive reconnaissance, et nous nous séparâmes.

Charmé de m'être acquis la confiance et

l'amitié de cette aimable miss, je restai encore une heure dans la salle sans presque la perdre de vue, et je retournai à ma petite maison. Il ne me fallait qu'un quart-d'heure pour y arriver, quoiqu'elle se trouvât dans la campagne. Mon cocher et mes chevaux couraient comme le vent. Aller très-vite en voiture, est un des grands agrémens de Paris.

Empressé de revoir ma charmante amie après quelques heures de repos, je courus chez sa mère. La jeune miss avait gardé le lit sous prétexte d'incommodité. Je me rendis près d'elle avec sa sœur. elle tira de son porte-feuille une épître en vers que je lui avais adressée, lorsque sa mère m'avait défendu sa maison; elle la récita de mémoire avec émotion, et en répandant quelques larmes. Cette malheureuse lettre, dit-elle, a décidé de mon sort et sera peut-être cause de ma mort. J'avais donné à cette demoiselle le nom de Phœnix; et, en déplorant ma triste destinée dans cette épître, je lui annonçais qu'elle ne donnerait son cœur qu'à un homme orné de toutes les

vertus qui le rendraient digne du même nom. J'avais consacré une centaine de vers à décrire les qualités physiques et morales dont serait doué cet être merveilleux, et j'en faisais un Dieu plutôt qu'un homme.

L'aimable créature me dit qu'elle s'était réellement éprise de ce produit fabuleux de mon imagination. Persuadée qu'il devait exister quelque part, elle l'avait cherché longtems, et avait enfin cru le découvrir. Nous nous sommes aimés tous deux, ajouta-t-elle; je lui ai donné mon cœur, et quatre mois avant que ma mère quittât Venise, nous nous sommes séparés. Nous sommes restées à Londres jusqu'à la fin de l'année, et nous voici de retour ici depuis six semaines. Je n'ai reçu qu'une seule lettre de mon amant; mais ce n'est pas sa faute: la contrainte où je vis ne me permet ni d'en écrire, ni d'en recevoir.

Pour moi, j'ai toujours pensé que les événemens les plus importans de notre vie tenaient souvent aux circonstances les plus insignifiantes. Le récit que je venais d'entendre semblait confirmer mon système.

Mon épître n'était que la débauche d'une imagination poétique. Elle dépeignait un être au-dessus de l'humaine nature. Mais la jeune Miss, croyant à la réalité de ce prodige, s'était passionnée pour lui. A peine crut-elle avoir rencontré l'objet de ses vœux, qu'elle lui attribua toutes les qualités dont elle avait rêvé la réunion. C'était elle qui les lui prêtait, et cette illusion la perdit. Mon épître en fut la cause. Ainsi se combinent les événemens dans ce monde, et nous leur donnons souvent naissance sans y prendre part. Ce qui nous arrive de plus important n'est que ce qui devait nous arriver. Nous avons beau vouloir nous diriger d'après nos propres idées; nous ne sommes que des atomes, des atomes pensans qui suivent le vent qui les pousse.

Je me rendis à l'appel pour le dîner qui fut friand, grâce à un poisson de mer envoyé par la Popelinière. Madame XCV était Grecque et superstitieuse, mais en même tems remplie d'une piété naturelle et sincère. Dieu et le démon forment pour ainsi dire une alliance d'un genre singulier dans

l'âme d'une femme vaine, faible, amie du plaisir et craintive. La conversion de son mari lui avait été recommandée comme un grand pas vers son salut éternel, suivant le mot de l'Écriture, *animam pro animâ:* elle l'avait accomplie. Se tenant désormais pour assurée de son salut, il ne lui restait plus rien à faire. Quant au maigre du vendredi, il lui était d'autant plus facile de l'observer, qu'elle n'aimait pas la viande.

Ne voyant point Farsetti, je le croyais brouillé avec la famille; mais non. Ce visionnaire ne se serait décidé, pour rien au monde, à sortir un vendredi. Son horoscope le menaçait d'être tué à pareil jour; aussi, tous les vendredis se renfermait-il chez lui, et il y était inaccessible. On se moquait de lui; mais il avait raison: car il est mort dans son lit à soixante-dix ans, âge auquel on ne peut se plaindre de mourir. Il croyait sans doute, prouver que la destinée de l'homme dépend d'une conduite réglée, de sa prudence et de ses précautions, relativement aux maux qu'on peut prévoir: maxime fort bonne en général, mais qui ne peut

s'appliquer à un accident annoncé par un horoscope, dès qu'on lui attribue les prérogatives dont le décorent les astrologues. Car, si l'on peut éviter le mal qu'il nous annonce, l'horoscope ne signifie rien; s'il est, au contraire, le véridique interprète de la destinée, le mal qu'il pronostique est inévitable. C'était donc une sottise à Farsetti de croire avoir prouvé quelque chose par son exemple. Peut-être des esprits bornés eussent-ils cru ne devoir pas l'imiter, si, sortant tous les vendredis, il eût été tué à pareil jour. *Astra inſluunt, non cogunt*; tel était l'adage de Pic de la Mirandole qui croyait à l'astrologie. Cet adage est aussi le mien; mais le meurtre de Farsetti arrivant un vendredi, eût-il été une raison de croire à cette prétendue science? Non, sans doute.

Le comte d'Esgreville m'avait présenté à sa sœur, madame du Rumain; le bruit de mon oracle répandu parmi mes connaissances, avait excité leur curiosité. Un caractère doux et franc, le vif intérêt qu'elle prenait à ses amis, faisaient de cette dame,

plus belle encore que jolie, une personne très-aimable. Sa bienveillance me procura celle de son époux et de la plus jeune de ses filles, dont l'aînée fut promise plus tard à un M. de Polignac. Cette dame, avec sa taille de cinq pieds et demi, tourmentait de ses sollicitations tous les hommes en pouvoir à Paris. Elle savait leur imposer. Ce fut chez elle que je fis connaissance avec mesdames de Valbelle, de Roncerolles, avec la princesse de Chimay et d'autres dames, alors l'ornement de la société de Paris. Quoique madame du Rumain ne s'occupât guère de sciences ardues, elle avait encore plus d'occasion que madame d'Urfé, de recourir à mon oracle.

Quelques jours après que j'eus dîné chez madame XCV, je reçus une lettre désespérante de sa fille. Plaçant toute sa confiance en moi, elle m'avouait qu'elle était enceinte et au quatrième mois de sa grossesse; elle était décidée à mourir, plutôt que de révéler sa faute, et à s'empoisonner si je ne trouvais pas un moyen de la soustraire à temps aux yeux de sa mère : tel était le ré-

sultat de ses amours à Venise. Je lui donnai rendez-vous sur son invitation, à l'église des Augustins. Ce fut dans le cloître de ce couvent, que nous convînmes de nous réunir au dernier bal qui devait se donner à l'Opéra. Je fus ponctuel. Une rose que je portais me fit reconnaître de la jeune miss. Elle me suivit, monta dans le fiacre où elle m'avait vu me placer, et je la conduisis chez une sage-femme que l'on m'avait indiquée. Mais je me reproche encore l'imprudence que j'avais eue de ne pas m'assurer d'avance de l'honnêteté de celle à qui j'allais confier le sort de mon amie. Miss XCV lui demandant comment elle pourrait cacher son état, en attendant l'époque de sa délivrance, cette indigne créature lui répondit en riant qu'il fallait plutôt la hâter, et que si on voulait lui compter 25 louis, et lui en garantir autant après le succès, elle était prête à lui procurer un moyen dont la réussite était certaine. Effrayé à l'idée d'un acte criminel qui ne tendait sûrement qu'à compromettre à la fois la vie de la mère et de l'enfant, je trouvai un

prétexte pour ajourner notre détermination au lendemain, et nous sortîmes. Après avoir conduit ma jeune compagne chez moi, pour lui faire prendre un peu de repos et de nourriture, je la ramenai au bal de l'Opéra, et je la quittai.

Dînant avec elle le lendemain chez sa mère, ainsi que Farsetti, miss XCV, à qui j'avais eu occasion de parler de l'*Aroph* de Paracelse, demanda à Farsetti, qui se piquait d'être un grand chimiste, s'il savait ce que c'était.

— Je crois le savoir peut-être mieux que tout autre.

— A quoi sert cet *Aroph* ?

— Il faut du tems pour l'expliquer.

— Mais, que signifie ce mot?

— C'est un mot arabe, dont l'explication se trouve dans Paracelse.

— Ce mot, dis-je alors, n'est point arabe, et n'appartient à aucune langue. C'est un mot qui en renferme deux. *Aro* (*ma*) *ph* (*ilosophorum*).

— Est-ce dans Paracelse que vous avez

trouvé cela, répondit Farsetti, avec un rire moqueur?

— Non; c'est dans Boerhaave.

— Vous vous moquez : Boerhaave n'en dit pas un mot. Mais j'aime les esprits hardis et qui une autorité ne manque jamais

— Riez tant qu'il vous plaira. Je puis prouver que je n'ai pas cité à faux, répliquai-je en jetant ma bourse sur la table. Farsetti ayant dit d'un ton de dérision, qu'il ne pariait jamais; c'est le moyen de ne jamais perdre, remarqua miss XCV. A ces mots, je reprends ma bourse; on se lève, et j'envoie mon domestique chercher le volume de Boerhaave, auquel j'en appelais. Je montrai à Farsetti le passage que j'avais cité. Il sortit incontinent. Madame XCV me dit qu'il était irrité contre moi; elle avait raison, car, de ce jour, j'eus en lui un ennemi déclaré.

Cependant la Popelinière pressait son mariage avec mon aimable anglaise; il ne lui restait aucune ressource, et elle implorait mon assistance avec tous les signes du

désespoir. Profondément ému, je lui avais promis de la sauver. Mais j'en cherchais en vain le moyen.

Rempli de cette idée, et vivement affligé de ne trouver aucun expédient, j'allai au *concert spirituel* des Tuileries, entendre un motet dont l'abbé de Voisenon avait fait les vers, et Mondonville la musique. Le sujet était, *les Israélites sur le mont Horeb.* J'en avais donné l'idée à l'abbé qui l'avait très-bien mise en œuvre. Arrivé au cul-de-sac Dauphin, je descendais de voiture, quand j'aperçus madame du Rumain seule, et sortant de la sienne. Elle se félicita de notre rencontre et m'offrit une des deux places dont elle disposait. En pareil cas, on ne refuse pas. On pouvait lire sur ma figure la douleur et le découragement qui m'accablaient. Madame du Rumain m'engagea à l'accompagner chez elle, au plus vite, parce qu'elle attendait du monde à souper. Elle voulait, dit-elle, me parler en particulier. Je la suivis. Quand nous fûmes seuls, cette charmante femme me demanda ce que j'avais. Vous n'êtes pas dans votre

assiette, me dit-elle. Quelque malheur vous préoccupe, et vous êtes réduit à la triste nécessité de prendre un parti. Je ne veux pas m'immiscer dans vos secrets; mais, si je pouvais vous être utile, parlez, je suis prête à tout faire pour vous tirer de peine, et si le cas est pressant, s'il fallait, demain matin, courir à Versailles, employez-moi. Tous les ministres m'écoutent et m'obligent. Ainsi, mon cher ami, bannissez toute inquiétude, ou du moins, permettez que je partage vos peines, si je ne puis vous en affranchir. Vous pouvez être assuré de ma discrétion.

Ce peu de mots me parurent une voix du ciel, un ordre de mon bon génie; il me commandait de m'ouvrir à une amie aussi franche, qui, lisant dans mon âme, m'exprimait aussi vivement l'intérêt qu'elle prenait à ma situation. Je la regardai longtems en silence, mais avec des yeux dans lesquels elle devait lire toute ma reconnaissance. Madame, lui dis-je enfin, je me trouve en effet dans la position la plus cruelle, peut-être sur le point de souffrir à ma perte; mais votre bonté me rend quel-

que espérance. Vous allez connaître tout le malheur de ma situation ; je vais vous découvrir un secret que l'honneur défend de révéler, prêt à suivre vos conseils, si vous daignez m'en donner : je vous jure que personne ne saura qu'ils me seront venus de vous.

J'avais fixé toute son attention par ce court préambule. Je lui racontai tout, sans omettre la moindre circonstance, pas même le nom de la jeune personne.

Madame du Rumain, après un quart d'heure de réflexion, se leva, en disant qu'elle parlerait à l'évêque de Mont-Rouge, et qu'elle espérait pouvoir m'être utile. Elle me donna rendez-vous pour le lendemain matin, à huit heures, me défendant de rien entreprendre jusqu'à ce que nous nous fussions revus.

Je savais qui était cet *évêque de Mont-Rouge*. On donnait ce titre plaisant à l'abbé de Voisenon, parce qu'il allait souvent dans une terre de ce nom, auprès de Paris, et qui appartenait au duc de La Vallière.

Je courus dès le matin auprès de miss

XCV, pour lui dire que sous trois jours j'espérais avoir de bonnes nouvelles à lui apprendre, et, à l'heure convenue, j'arrivai chez madame du Rumain. Le suisse me dit en riant, que je trouverais le médecin auprès d'elle. Mais dès qu'il m'aperçut, il se retira. C'était Herrenschwand, à qui toutes les jolies femmes de Paris avaient recours, le même que l'infortuné Poinsinet a mis en scène avec tant de succès, dans sa comédie du *Cercle*.

En entrant, madame du Rumain me dit que l'affaire était terminée, mais qu'il fallait garder strictement le secret. Je suis allée hier à C..., ajouta-t-elle. L'abbesse est mon intime amie. Je lui ai tout conté. Elle recevra la jeune personne dans son couvent. Elle placera auprès d'elle une sœur converse qui aura soin d'elle, pendant ses couches. Je donnerai à votre amie une lettre pour l'abbesse. En la lui présentant, elle sera reçue et installée sur-le-champ. Mais elle ne pourra recevoir ni visites, ni lettres, que celles qui passeront par mes mains, et dont je recevrai aussi les réponses. Ainsi,

vous ne pourrez correspondre avec elle, que par mon intermédiaire. Vos lettres devront également m'être remises, et sans adresse. Au reste, j'ai été obligée de confier à l'abbesse le nom de la personne. Je n'ai pas dit le vôtre : on ne me l'a pas demandé. Donnez ces nouvelles à vôtre amie, et informez-moi, quand elle sera prête, pour que j'écrive la lettre destinée à l'abbesse. Votre jeune miss ne prendra avec elle que le plus simple nécessaire; point de diamans, point de parure. Je ne dois pas oublier de vous dire que l'abbesse la verra de tems en tems, qu'elle trouvera en elle une amie, et qu'elle pourra avoir des livres. La sœur qui la servira, n'est point dans le secret. Quand elle sera en état, elle se confessera et fera ses dévotions. L'abbesse lui donnera un certificat qu'elle pourra montrer à sa mère. Celle-ci se trouvera heureuse de revoir sa fille. On ne lui parlera plus d'un mariage qui sera censé avoir été le seul motif de son évasion volontaire.

Je ne pouvais trouver d'expressions suffisantes pour montrer à l'aimable médiatrice

toute ma reconnaissance. J'applaudis à la prudence de toutes ses dispositions, et je la suppliai de me remettre sur-le-champ la lettre d'introduction destinée à mon amie, le moment étant pressant : voici le contenu de ce billet, qu'elle me remit.

« La jeune personne, ma chère abbesse, qui vous remettra la présente, est celle dont je vous ai parlé. Elle désire être admise dans votre couvent, et y rester trois ou quatre mois sous votre protection, pour y recouvrer le repos dont elle a besoin, y accomplir ses devoirs de piété, et obtenir l'assurance, qu'à son retour dans sa famille, il ne sera plus question d'une union qu'elle a en horreur. C'est le motif qui lui a fait prendre la résolution de se soustraire pour quelque tems à sa famille. »

Ce billet me fut remis tout ouvert, pour que la personne intéressée pût le lire. L'abbesse de C.. était une princesse. Dans l'excès de ma joie, je me jetai aux pieds de ma bienfaitrice qui, comme je le raconterai, me rendit par la suite, encore un service signalé.

Nous convînmes, miss XCV et moi, qu'à huit heures elle quitterait l'hôtel de Bretagne, avec un petit paquet, qu'elle prendrait un fiacre pour se faire conduire à la place Maubert, où elle le renverrait. Là elle en prendrait un autre qui la conduirait à la porte Saint-Antoine, où elle en prendrait un troisième qui la mènerait au couvent que je lui avais exactement désigné. Je la conjurai de brûler toutes mes lettres, et de m'écrire le plus souvent qu'il lui serait possible, en cachetant ses lettres, mais sans y mettre d'adresse. Enfin, je la forçai d'accepter 200 louis en or, pour des besoins imprévus. Elle versa des larmes, à l'idée de me laisser dans une position pénible. Je la rassurai, en lui disant que je ne manquais ni d'argent, ni d'amis puissans. Enfin nous nous séparâmes. C'était le surlendemain qu'elle devait effectuer son évasion. Quant à moi, il était convenu que j'irais voir sa mère, que j'affecterais une ignorance complète, et que je l'instruirais de tout ce que l'on dirait de sa fuite.

Sa situation m'inquiétait. Il s'en fallait

bien qu'elle manquât d'intelligence ? mais l'esprit, sans l'appui de l'expérience, induit souvent en erreur. Je montai dans un fiacre et me plaçai en vedette, au coin d'une rue pour la voir venir. Je la vis descendre dans une allée, payer le fiacre, et le renvoyer. Une minute après, la tête enveloppée dans le capuchon de son mantelet, elle monta dans un autre, que je vis partir aussitôt. Persuadé qu'elle suivrait ponctuellement mes recommandations, je retournai à mes affaires.

Était-ce une affection vertueuse, une compassion désintéressée qui m'avaient inspiré tant de dévoûment ? Non ! je dois l'avouer. La triste position de Miss XVC m'avait sans doute vivement touché ; mais ses attraits et son mérite m'avaient enflammé d'une passion non moins vive, et l'espoir de l'attendrir en ma faveur, le désir de la posséder avaient été, à ma honte, mes stimulans les plus actifs.

Le lendemain matin, c'était le dimanche de la *Quasimodo*, il me fallait aller à l'hôtel de Bretagne. Habitué à y aller tous les jours,

je ne pouvais y manquer sans fortifier les soupçons qu'on avait sans doute sur mon compte. Mais quelle pénible situation pour moi ! J'étais contraint d'affecter la tranquillité, la gaîté même, au milieu d'une famille que j'allais trouver dans le trouble et la désolation.

Quand je parus en présence de madame XCV, je feignis de ne pas remarquer sa surprise, et le feu qui lui montait du visage. Je jouai l'étonnement. Je fis à tout le monde, sur l'absence de la jeune Miss, les questions qu'aurait pu faire un homme qui aurait ignoré l'événement. Madame XCV n'y répondant que du ton le plus froid, je sortis, après lui avoir offert mes services.

Le lendemain de bon matin, elle arriva chez moi avec Farsetti. Il me fallut résister aux larmes et aux instances de cette mère infortunée, et persister dans mon ignorance apparente. Farsetti s'étant comporté avec insolence, je le mis dehors en le poussant par les épaules. Je renouvelai à madame XCV l'offre de la seconder dans ses recherches. Elle me soutint que je savais tout, que j'avais l'amitié

et la confiance de sa fille ; qu'enfin on avait trouvé un fragment de billet qu'elle me montra, et par lequel, en envoyant à la jeune Miss cinquante louis, je l'assurais de toute ma tendresse. Je ne niai point mon attachement pour sa fille ; mais je lui dis, ce qui était vrai, que ces cinquante louis avaient été donnés à miss XCV pour être remis à son frère, afin qu'il pût payer ses dettes, ce dont il était facile d'avoir la certitude. Je ne négligeai rien pour persuader cette malheureuse mère, de la part que je prenais à son chagrin, et de ma bonne volonté. Je fis même des démarches auprès d'un employé en chef de la police que j'avais vu chez Sylvia, et qui m'avait témoigné de la bienveillance. Mais il me parut n'avoir d'autre intention que celle de me faire parler.

Le jour suivant, étant allé chez madame XCV, pour lui faire part du peu de succès de ma tentative, elle me dit qu'elle avait été plus heureuse ; que si je voulais l'accompagner, elle pouvait me conduire dans la retraite que sa fille s'était choisie, et que je

pourrais peut-être, à mon tour, la déterminer à la quitter. Je lui déclarai, avec tout l'empressement qu'il me fut possible de montrer, que j'étais prêt à l'accompagner partout. Elle me prend au mot, se lève, met son mantelet, et me prie de lui donner le bras. Quand nous sommes dans ma voiture, elle me présente une carte, en me priant d'indiquer au cocher l'adresse qui y était écrite.

Le moment était critique; le cœur me battait comme s'il allait se briser; je tremblais de lire l'indication du couvent où miss XCV était cachée. Comment eussé-je agi dans ce cas? Je n'en sais rien : reculer eût été difficile; mais je revins à la vie, quand je lus sur la carte : place Maubert, dans telle allée.

Je crie l'adresse au cocher; nous marchons, et nous nous arrêtons à l'allée désignée. Je donnai à la pauvre mère la satisfaction de lui faire explorer tous les étages, toutes les chambres. Chagrine de n'avoir rien découvert, mais satisfaite de mon zèle, elle m'exprimait ses remercîmens par l'air

seul de son visage. Elle était parvenue à savoir du premier fiacre pris par sa fille, qu'elle était descendue dans cette allée.

J'allai en hâte informer de tout madame du Rumain, et je lui remis une lettre que j'écrivais à miss XCV.

Peu de jours après, je reçus la première lettre de cette aimable anglaise; elle m'adressait ses remercimens. Son âme était rendue à la tranquillité. Elle se louait beaucoup de l'abbesse et de la sœur par qui elle était servie; elle m'envoyait une liste des livres qu'elle désirait, tous très-bien choisis. Sa nourriture lui coûtait 6 fr. par jour. Elle avait donné 4 louis à la sœur, en lui en promettant autant chaque mois. L'obligation de ne pas quitter la chambre était la seule contrainte qui lui fût pénible. Mais, ce qui me fit le plus grand plaisir, fut une lettre de l'abbesse à la comtesse; elle y faisait, sans restriction, l'éloge de l'infortunée, de sa douceur, de son esprit, de sa noble conduite. Je fus charmé de lire dans les yeux de madame du Rumain, sa satisfaction; elle augmenta encore, lorsque je lui eus

communiquée la lettre que j'avais reçue de notre jeune anglaise.

Il n'y avait de mécontens que sa mère, Farsetti et le fermier-général. Dans toutes les sociétés, au Palais-Royal, dans les cafés, il n'était question que de la mésaventure de ce dernier. On me citait aussi; mais je ne faisais qu'en rire.

La Popelinière eut bientôt pris son parti; il composa une pièce en un acte sur l'événement; il y jouait le principal rôle : il la fit représenter sur son théâtre particulier à Paris. Tel était le caractère de cet homme singulier; il avait pris pour devise un coq, avec la légende : *fovet et favet*. Trois mois après l'évasion de la jeune anglaise, il envoya à Bordeaux un homme de confiance qui, en vertu de sa procuration, lui fit contracter mariage avec une très-jolie personne. Deux ans après, elle accoucha d'un fils qui vint au monde six mois après la mort du père. Un héritier avide accusa la veuve d'adultère, et, à la honte du Parlement, l'enfant fut déclaré bâtard. Tout le monde en murmura; mais la pauvre veuve n'osa

plus se montrer. C'était ce même Parlement qui, auparavant, avait déclaré légitime un enfant né onze mois après la mort du père, je veux dire, du mari de la veuve.

Dix jours après la fuite de mon anglaise, sa mère m'ayant très-mal reçu, je cessai mes visites.

CHAPITRE VIII.

Changement de Ministres. — J.-J. Rousseau. — Le jeune d'Aranda.—Établissement d'une fabrique. — — Procès dangereux.

Au bout d'un mois, on cessa de s'occuper de l'aventure de la jeune anglaise, et je crus qu'il n'en serait plus question : mais j'étais dans l'erreur. Livré à mes plaisirs, je m'y abandonnais, sans souci de l'avenir.

Je faisais ma cour, au moins une fois la semaine, à l'abbé de Bernis. Il me dit un jour que le Contrôleur-général demandait sans cesse ce que j'étais devenu. J'avais tort de le négliger. Je ferais bien de m'occuper du plan dont j'avais parlé pour l'augmentation des revenus de l'État. Toujours plein de déférence pour les avis d'un homme à qui je devais ma fortune, je les suivis, et je présentai mon projet, en toute confiance.

En vertu d'un édit que le Parlement aurait à enregistrer, tout héritier en ligne collatérale devait payer au gouvernement la valeur de son revenu annuel. Le même impôt devait se percevoir sur les donations entre-vifs, dès qu'elles donnaient lieu à l'intervention des tribunaux. Les avantagés n'avaient aucun droit de se plaindre. C'était comme si le revenu leur fût échu un an plus tard. Le ministre approuva mon projet, le mit dans son porte-feuille particulier, et me dit que ma fortune était faite. Malheureusement pour moi, il fut congédié huit jours après. Je me présentai à son successeur M. de Silhouette. Il me reçut très-froidement, en me disant qu'il me ferait appeler quand il serait question de mon projet. L'édit parut deux ans après. Quand j'en réclamai la paternité et la récompense, on me rit au nez.

Le pape (Benoît XIV) mourut à cette époque, et son successeur, le vénitien Rezzonico (Clément XIII), revêtit mon protecteur Bernis de la pourpre romaine. Mais le Roi, deux jours après l'avoir nommé évêque de Soissons, l'exila dans cette ville.

Je me trouvai donc sans patron. L'argent que j'avais gagné me rendit ce malheur supportable.

Cet homme célèbre s'était élevé au comble des honneurs et de la renommée, en détruisant l'édifice construit avec tant de persévérance et de peine par le cardinal de Richelieu. D'accord avec le prince de Kaunitz, Bernis avait fait succéder une alliance intime à l'ancienne animosité qui divisait les maisons d'Autriche et de Bourbon. Cette union délivrait des malheurs de la guerre, l'Italie qui, à la moindre mésintelligence entre les deux maisons, devenait le théâtre de leurs discordes. Le chapeau de cardinal était bien dû à l'homme qui avait accompli une œuvre aussi difficile, et dont un pape, qui avait été évêque de Padoue, était à portée d'apprécier tout le mérite. Il y a maintenant un an que Bernis est mort à Rome, honoré de la plus haute estime par le pape Pie VI. La cause de son exil avait été le courage qu'il avait eu de déclarer au Roi, sur ses instances, qu'il ne croyait pas au prince de Soubise les talens d'un général.

Le Roi eut la faiblesse de le dire à la Pompadour, et celle-ci eut assez de pouvoir pour renverser Bernis. Tout le monde blâmait cette disgrâce ; mais on s'en consolait par des couplets. Singulière nation, qui oublie ses maux et sa honte, en récitant ou chantant des vers qui la font rire ! — De mon tems, on mettait à la Bastille ceux qui faisaient des épigrammes ou des couplets satiriques contre le gouvernement et les ministres : cela n'empêchait pas les beaux esprits d'amuser la société aux dépens du pouvoir. Les *clubs* et leurs diatribes étaient encore inconnus. Un homme dont le nom m'échappe, s'attribuait les vers qu'on va lire, et dont Crébillon fils était l'auteur. Au moins l'avait-il déclaré au duc de Choiseul ; quoique l'auteur présumé pût réellement les avoir faits. On prit pour une plaisanterie, cette déclaration de l'auteur du *Sopha* ; on en rit, et il n'en fut rien. Quant à celui qui prétendait avoir composé l'épigramme, il aima mieux se rendre à la Bastille, que de la renier. Voici les vers.

Grand Dieu ! tout a changé de face.
Jupin opine du bonnet. — Le Roi.
Vénus au conseil a pris place ; — La Pompadour.
Plutus est devenu coquet : — M. de Boulogne.
Mercure endosse la cuirasse, — Le Mal de Richelieu.
Et Mars a le petit collet. — Le Comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

Bernis passa son tems dans l'exil, *procul negotiis*. Il n'y était pas heureux. C'est ce qu'il m'avoua, quinze ans après, à Rome. On a dit qu'il était plus agréable d'être ministre que d'être Roi. Prétention ridicule, si j'en juge d'après mes idées. C'est préférer la dépendance à l'indépendance. Le cardinal de Bernis ne fut jamais rappelé à la cour ; car, jamais Louis XV ne rappela un ministre disgracié. Après la mort de Rezzonico, ce cardinal entra au conclave, et résida à Rome, jusqu'à sa mort, comme ambassadeur de France.

Madame d'Urfé témoignait, depuis quelque tems, le désir de connaître J.-J. Rousseau. Nous allâmes le voir à Montmorenci, sous prétexte de lui donner de la musique à copier, ce dont il s'acquittait à mer-

veille. On lui payait le double de ce qu'on donnait aux autres copistes, et il répondait d'une parfaite exactitude. C'était de ce travail que vivait Rousseau.

Nous vîmes en lui un homme d'un jugement droit et sain, simple et modeste dans ses manières, mais dont l'esprit et l'extérieur n'annonçaient rien qui le distinguât des autres. Il manquait complétement d'amabilité. Il y avait même dans son ton une teinte d'incivilité, ce qui suffisait aux yeux de la Marquise, pour lui rendre sa droiture suspecte. Nous remarquâmes la demoiselle dont on nous avait parlé. A peine jeta-t-il les yeux sur nous. En retournant à Paris, nous ne pouvions nous empêcher de rire de la singularité de ce philosophe. Ce qui suit est le récit exact d'une visite que lui avait faite le prince de Conti.

Cet aimable prince s'était rendu seul à Montmorenci, dans l'espoir de passer une journée agréable, à causer avec le célèbre penseur. L'ayant trouvé dans son jardin, il lui témoigna l'intention de dîner et de causer toute la journée librement avec lui.

— Votre altesse fera un mauvais repas : je vais faire mettre un couvert de plus.

Rousseau va, revient, s'entretient deux heures avec son hôte, et le conduit ensuite dans la salle à manger. Le prince voyant trois couverts, lui demande quel est le troisième convive, ajoutant qu'il a compté sur un *tête-à-tête*. — Le troisième convive, Monseigneur, est un autre moi-même, une personne qui n'est ni ma femme, ni mon amante, ni ma mère, ni ma fille, ni ma domestique, mais qui me tient lieu de tout cela.

— Je le crois ; mais, comme je suis venu dans l'intention de manger seul avec vous, je vous laisserai seul avec votre tout. Je vous souhaite le bonjour.

Telles sont les sottises que l'on se permet, quand les philosophes veulent se singulariser, et s'écarter des usages reçus. L'amie de Rousseau était une demoiselle Levasseur (1).

(1) On devait s'attendre à voir Rousseau mal apprécié par un homme d'un caractère léger, aux yeux de

A la même époque, j'assistai à la chute d'une pièce de théâtre intitulée : *La fille d'Aristide*. L'auteur, madame de Graffigny, femme estimable, en mourut de chagrin, cinq jours après. L'abbé de Voisenon était tout hors de lui. Il avait encouragé l'auteur; peut-être même l'avait-il aidée, comme pour les lettres Péruviennes et pour Cénie. Dans le même tems la mère de Rezzonico mourut de joie de voir son fils devenu pape. Il semble que les femmes soient plus exposées que nous à ces morts soudaines, causées par la joie ou le chagrin. Aussi sont-elles plus aimables; mais, par conséquent, plus faibles que nous.

Madame d'Urfé avait mis mon fils adoptif dans la pension de Viar; elle voulut que j'allasse le voir avec elle, comptant sur ma surprise.

---

qui; malgré son esprit et ses connaissances, l'usage du monde était à peu près toute la morale, et les qualités brillantes, la mesure du mérite. Quant à l'anecdote du prince de Conti, malgré l'assertion du narrateur, elle a tout l'air de l'un de ces contes que les bons amis de Rousseau s'amusaient à faire à ses dépens.

Un prince n'eût pas pu être mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu, ni traité avec plus d'égards. Il avait un maître pour chaque objet d'enseignement; un cheval était à sa disposition; on le traitait de comte d'Aranda; une demoiselle, à peine âgée de dix-huit ans, la propre fille de Viar, ne le perdait pas de vue et prenait, avec un air de satisfaction, le titre de gouvernante du jeune comte. Madame d'Urfé, enchantée du dévouement de cette jeune personne, lui en marqua beaucoup de reconnaissance. Le jeune homme se tuait de répéter que j'avais fait son bonheur. Je résolus de le voir en particulier et de le questionner, surtout relativement à ses relations avec mademoiselle Viar.

Quand nous fûmes seuls, je témoignai à la Marquise toute ma satisfaction, excepté sur l'article du nom de d'Aranda qui ne me faisait prévoir que des désagrémens. Elle me répondit que le jeune homme en avait assez dit pour la convaincre qu'il avait le droit de le porter. Je conserve, ajouta-t-elle, dans un tiroir, un cachet aux armes de cette

famille. A la vue de ce cachet, il s'en est saisi, et m'a demandé comment ses armes se trouvaient entre mes mains. Je lui répliquai que je tenais le cachet du comte d'Aranda lui-même, et je voulus qu'il me prouvât comment il appartenait à cette maison; mais il m'imposa silence, prétendant que sa naissance était un mystère qu'il avait juré de ne jamais révéler.

Curieux de découvrir l'origine de cette fourberie, j'allai seul, au bout de huit jours, voir le jeune homme. Il était auprès de Viar. Au respect que me témoignait son élève, celui-ci ne pouvait douter que je n'en fusse le père; il me vanta les talens du jeune comte, son habileté pour la danse, la flûte, l'escrime, l'équitation, l'écriture et le dessin, m'engageant à l'examiner sur l'art héraldique, science très-nécessaire à un grand seigneur, et qu'il possédait à un degré rare. L'adolescent se mit à babiller sur ses armes, se servant de termes techniques qui me donnaient envie de rire, et que je ne comprenais pas. Mais j'eus un vrai plaisir à lui voir manier une plume à

plusieurs bouts qu'il avait très-artistement taillée. Sans poser la main qu'il tenait en l'air, il dessinait, d'un trait, autant de lignes droites ou courbes, que la plume avait de bouts. Je fus obligé de faire mes complimens à Viar : il nous laissa descendre seuls au jardin.

Je commençai par demander à mon jeune homme, qui lui avait suggéré l'idée folle de se donner pour comte d'Aranda.

— C'est vraiment une folie; mais permettez-moi cette plaisanterie qui me sert à m'acquérir de la considération.

— C'est un mensonge, et je puis d'autant moins le tolérer, qu'il peut avoir pour nous des suites fâcheuses. C'est même une fourberie que je ne vous ai point conseillée, une vanité imprudente et punissable, au châtiment de laquelle nous n'échapperions pas sans être déshonorés.

Comme je continuais mes reproches et mes remontrances, il se prit à pleurer en me demandant pardon. Il aimait mieux subir la honte d'être renvoyé à sa mère, que

celle d'être obligé d'avouer son mensonge à la marquise, et de renoncer, dans sa pension, au nom qu'il avait pris. Il me fit pitié, et je ne vis d'autre parti à prendre que celui de l'envoyer, sous un nom inconnu, dans une pension à quelques lieues de Paris.

Dites-moi l'exacte vérité, continuai-je. De quelle nature sont les sentimens que vous inspire la jeune demoiselle qui vous montre un dévouement si extraordinaire?

— Je crois, mon cher père, que c'est ici le moment de la discrétion que l'on m'a si souvent recommandée.

— Bien. Cette excuse dit tout; mais il ne s'agit plus de discrétion, quand il faut se confesser.

— Mademoiselle Viar m'a donné des raisons de croire qu'elle m'aime.

— Et toi?

Il m'avoua qu'il l'aimait aussi, et je vis le péril qu'il y avait à laisser ce jeune homme dans la position où il se trouvait. Mais je n'insistai pas, et j'ajournai ma résolution.

L'exil du cardinal de Bernis ne me permettait guère de conserver l'espoir de parvenir à une fortune brillante et solide par la route des emplois publics. Cependant je ne voulais pas quitter Paris. J'avais remarqué combien la position de cette capitale et l'esprit de ses habitans favorisaient les entreprises dirigées vers quelque nouvel objet de luxe. L'idée m'était venue, en conséquence, d'élever une manufacture d'étoffes de soie peintes, et j'avais fait connaissance avec un homme qui possédait éminemment les qualités nécessaires pour être directeur d'une fabrique de ce genre.

J'arrêtai mon plan, et, décidé à louer une maison dans l'enceinte du Temple, je m'adressai au prince de Conti; il accueillit avec empressement et loua mon entreprise, me promettant sa protection avec tous les avantages et toutes les faveurs que je paraissais désirer. La maison que je louai, me coûtait mille écus par an. Voici les arrangemens que je pris: sur trente pièces d'étoffe, j'en donnai cinq à mon peintre, chargé en même tems de la direction de

tout l'établissement; il me restait vingt-cinq pièces sur lesquelles il me fallait d'abord rembourser les avances que l'on m'avait faites en étoffes non préparées. Je mettais ensuite à part une pièce pour mon inspecteur de magasin, qui me donnait une caution, et à qui j'accordais un logement pour lui et sa famille; une autre pièce était destinée à mon teneur de livres qui prit avec lui deux commis, et à qui j'accordai aussi le logement. Je pris, en outre, quatre domestiques, deux servantes et un portier. Tout fut prêt en trois semaines. J'occupai un grand nombre de menuisiers à préparer les armoires et les établis. Je laissai à mon directeur le soin de se procurer vingt ouvrières qu'il fallait payer chaque semaine, pour la peinture des étoffes. C'étaient toutes des jeunes personnes de dix-huit à vingt ans, d'une tenue décente, et parmi lesquelles il y en avait au moins la moitié de jolies. Le peintre les stylait à leur nouvel emploi. La plus chèrement payée ne gagnait que 24 sous par jour. Elles avaient toutes été choisies par l'épouse du direc-

teur, personne pieuse à qui l'inspection de ces demoiselles était confiée, ce qui m'attirait la confiance. Elles étaient nourries et logées. Malgré cette précaution, Manon Balletti prétendit que je m'étais formé une espèce de sérail, et le lecteur à qui je n'ai point déguisé mes penchans, pensera peut-être qu'elle n'avait pas tout-à-fait tort. Enfin, je pourvus le magasin de deux à trois cents pièces de taffetas fort, de gros de Tours et de camelot, bleu, jaune et vert; le tout pour être peint conformément aux modèles que je donnais.

Calcul fait avec mon directeur, je ne pouvais compter sur le débit, qu'au bout d'un an : il me fallait cent mille écus, et je les avais. Il me restait, à la vérité, un dernier expédient, celui de vendre mes étoffes à bon marché; mais je ne craignais pas d'en être réduit là, et je comptais sur une recette de deux cent mille livres.

Je voyais bien que l'entreprise croulerait, si le débit venait à cesser. Mais pouvais-je avoir cette crainte, avec la beauté de mes étoffes, et lorsque j'entendais tout le monde

se récrier sur le trop bon marché des produits de ma fabrique ? La création de mon établissement avait exigé de ma part, en un mois, une avance de soixante mille livres, et j'en dépensais douze cents par semaine. Madame d'Urfé ne voyait dans tout cela que matière à rire, persuadée, comme elle l'était, que mon unique but était de jeter de la poudre aux yeux des curieux, afin de mieux garder mon incognito. L'événement dont on va lire le récit, commença bientôt à troubler mon repos.

Il y avait trois mois que miss XCV était au couvent, et le tems de sa délivrance approchait. Nous nous écrivions deux fois la semaine, en sorte que, de ce côté, je croyais pouvoir être parfaitement tranquille. La Popelinière ne tarda pas à se marier. Miss, une fois sortie du couvent, on ne devait plus parler de cette aventure.

Un jour que j'avais dîné chez madame d'Urfé, je voulus respirer un peu aux Tuileries. Je rencontre, dans la grande allée, une femme âgée, accompagnée d'un homme vêtu de noir et l'épée au côté. Tous deux

m'examinent attentivement, et se parlent entre eux. Pareille chose arrivait tous les jours, et il n'y avait pas de quoi troubler ma promenade. Mais en revenant sur mes pas, je revois ces deux individus qui se rapprochent de moi, pour me considérer plus à leur aise. Je me rappelle alors que j'ai déjà vu autrefois l'homme, avec une compagne, dans une maison de jeu, sous le nom gascon de Castel-Bajac; enfin, à une troisième rencontre, je reconnais la femme pour la créature chez qui j'ai conduit miss XCV. Je ne doute plus d'avoir été reconnu. Mais je n'en prends nul souci, et je quitte le jardin.

Trois jours après, vers onze heures, au moment où je montais en voiture, un homme, à mine suspecte, me présente un papier qu'il m'invite à lire. Je le prie de lire lui-même son griffonnage, et j'entends l'ordre, à moi intimé, de me rendre, l'après-midi, chez le Commissaire, pour y répondre sur une plainte portée contre moi par une sage-femme.

Je ne devinais pas sur quoi pouvait por-

ter l'accusation de cette méchante femme. Persuadé qu'il lui était impossible de me convaincre, j'eus recours à un avocat de ma connaissance, que je priai de me défendre. Je lui déclarai que je ne connaissais aucune sage-femme à Paris. Le lendemain, mon avocat m'apporta un extrait de la plainte.

En voici le précis. Je m'étais présenté telle nuit, en domino, chez la plaignante, accompagné d'une dame masquée, grosse de cinq mois; et, un pistolet dans la main droite, un rouleau de 50 louis dans la gauche, je l'avais sommée de faciliter un avortement, lui laissant le choix entre l'or et la mort. Dans son effroi, elle avait répondu qu'elle n'avait pas dans le moment les moyens nécessaires pour faire ce que j'exigeais, mais qu'elle serait prête à agir la nuit suivante. Sur sa réponse, je m'étais retiré, en annonçant que je reviendrais. Dans l'attente de mon retour, elle avait prié, la nuit suivante, le sieur de Castel-Bajac de se cacher dans un cabinet voisin, pour être prêt à la protéger contre toute violence; mais je n'étais pas retourné chez

elle. Ne me connaissant point alors, elle n'avait pas pu porter plainte. Ce n'était que depuis quelques jours que, se promenant aux Tuileries avec le sieur de Castel-Bajac, elle m'y avait reconnu, et celui-ci lui ayant dit mon nom et ma demeure, elle n'avait plus différé de me dénoncer. Elle concluait, son honneur l'exigeant ainsi, à ce que je fusse traité suivant la rigueur des lois. Castel-Bajac avait signé la plainte, comme témoin.

Mon avocat traitait cette plainte de calomnie, à laquelle manquait toute couleur de vraisemblance. La loi m'autorisait, disait-il, à poursuivre la plaignante, au criminel, en réparation d'honneur. Je lui donnai pouvoir de faire les démarches qu'il jugerait convenables. Mais quatre jours après, il vint m'annoncer que le magistrat, chargé en chef de la police criminelle, désirait me parler, et qu'il m'attendait à trois heures après midi.

Ce magistrat me parut un homme aimable. C'était M. de Sartine, que deux ans après, le Roi mit à la tête de la police. Il avait acheté la place qu'il occupait alors.

L'autre n'était point vénale. Il me fit asseoir auprès de lui. Monsieur, me dit-il, si je vous ai donné la peine de venir me voir, c'est dans votre intérêt et dans le mien ; car ils sont communs. Vous avez des motifs pour récriminer, dans le procès qui vous est intenté, dès que votre innocence aura été reconnue. Mais il faut auparavant qu'elle soit aussi claire que le jour. J'oublierai que je suis votre juge, pour vous être utile. Votre adversaire une fois convaincue, vous pouvez l'attaquer en calomnie. Je désire que vous me mettiez confidentiellement au courant de toute l'affaire. Elle est déjà devenue tellement sérieuse, que, même avec une innocence parfaite, vous avez à craindre pour votre honneur. Vos adversaires, moins délicats que vous, feront en sorte, ou que vous soyez condamné, quand même vous ne conviendriez pas de tout, ou que votre honneur soit compromis, si vous ne parvenez pas à prouver complétement votre innocence. Les ouvertures que je vous fais sont confidentielles. L'honneur d'un homme est d'un tel prix à mes yeux, que

je le protége souvent, jusqu'à un certain point, aux dépens des règles rigoureuses de la procédure criminelle. Expliquez-vous avec la même confiance; dites-moi tout; donnez-moi franchement tous les éclaircissemens nécessaires. Ce sera pour vous un titre à mon amitié. Si vous êtes innocent, je ne hasarde rien; des relations d'affection ne m'empêcheront jamais d'être un juge incorruptible : mais, si vous êtes coupable, je vous plains, car, vous le savez, mon devoir est d'être juste.

Après lui avoir témoigné ma reconnaissance pour un si noble procédé, je lui assurai que je n'avais rien à lui déguiser, ni aucune confidence extrajudiciaire à lui faire. La sage-femme qui m'attaquait et que je ne connaissais pas, ne pouvait être qu'une fourbe, qui s'entendait avec un fripon pour tâcher de m'extorquer de l'argent.

Je le crois, répondit M. de Sartine; mais, si elle en impose, voyez comme le hasard la favorise, et vous rend difficile la preuve de votre innocence. Miss XCV a disparu, il y a trois mois : vous étiez son intime ami :

on ne sait où est cette jeune personne; toutefois depuis son évasion, on a mis en campagne des espions qui suivent tous vos pas. La plaignante a fait présenter par l'avocat Vauversin un écrit dans lequel elle soutient que la demoiselle fugitive est la personne que vous avez conduite chez elle. Vous étiez tous les deux en domino noir, et on a déjà la preuve que vous étiez réellement la même nuit, tous les deux au bal, sous ce déguisement: ce n'est, à la vérité, qu'une demi-preuve; mais c'est assez pour vous faire trembler.

— Et pourquoi?

— Parce qu'avec de l'argent, on peut gagner un faux témoin qui jurera vous avoir vus tous deux quitter le bal et monter en fiacre. Qui empêchera même de corrompre un cocher qui déclarera, sous serment, vous avoir conduits chez la sage-femme? Dans ce cas, mon devoir serait de vous faire arrêter, et de vous obliger à déclarer quelle était la personne dont vous vous êtes fait le conducteur? Vous êtes aussi accusé d'avoir favorisé un avortement, et l'on dit depuis

trois mois, que la demoiselle qui était enceinte, est morte.

— Ainsi, je serais puni moi-même de la mort, quoique entièrement innocent, et vous me condamneriez? Je vous plains.

— Vous avez grandement raison de me plaindre. Ne croyez pas cependant que je prendrais si facilement sur moi de vous condamner. Car je suis bien certain qu'en aucun cas je ne vous condamnerais, qu'après m'être bien convaincu que vous seriez réellement coupable. Mais, quoique parfaitement innocent, vous pourriez languir long-tems en prison. Vous voyez donc que depuis vingt-quatre heures, l'affaire est devenue très-sérieuse, et que d'ici à huit jours, elle peut prendre une tournure fâcheuse pour vous. Ce qui m'inspire de l'intérêt pour vous, c'est la ridicule absurdité de la plainte. Mais les circonstances accessoires rendent l'affaire grave. Je ne parle pas de la vraisemblance d'un enlèvement. Le pouvoir de l'amour, l'honneur, vous prescrivent le silence. C'est le motif qui m'a décidé à vous parler en secret. Con-

fiez-moi tout, et je vous éviterai tous les désagrémens auxquels vous seriez exposé, malgré votre innocence. Comptez d'ailleurs que l'honneur de la jeune personne ne se nullement compromis par vos aveux. Mais si, par malheur, vous étiez coupable du crime dont on vous accuse, c'est à vous à prendre de vous-même les conseils que je ne puis vous donner. Car, d'ici à quatre jours au plus, je serais obligé de vous poursuivre, et vous ne trouveriez plus en moi qu'un juge.

Ce discours me signalait la grandeur du péril qui planait sur ma tête, et m'obligeait à ne pas dédaigner la bonté de ce digne magistrat. Il me terrassa. D'un air abattu et chagrin, je lui répondis que, malgré mon innocence parfaite, j'étais empressé de mettre sa bonté à l'épreuve, à cause de miss XCV. Elle n'avait à la vérité, à se reprocher aucune action criminelle; mais peut-être courait-elle le risque de voir sa réputation entachée par une dénonciation aussi infâme. Je sais où elle est, ajoutai-je; mais soyez certain qu'elle n'eût jamais quitté sa mère, si celle-

ci n'avait pas voulu la contraindre à épouser la Popelinière.

— Mais il est marié, maintenant. Miss peut donc retourner auprès de sa mère, et dans ce cas, vous êtes sauvé, à moins que la sage-femme ne persiste dans son accusation et ne prouve un projet d'avortement.

— Ah! Monsieur, nous ne craignons rien à cet égard. Mais d'autres raisons empêchent miss XCV de retourner sur-le-champ dans sa famille. Je ne puis vous en dire davantage, sans une autorisation que je vais solliciter. Dès que je l'aurai, je m'empresserai de vous donner tous les éclaircissemens dus à un procédé aussi généreux que le vôtre. Permettez-moi de venir encore vous entretenir de cette affaire après-demain.

— Je crois vous comprendre, et je vous écouterai avec plaisir. Je vous remercie, et je fais des vœux pour votre bonheur. Adieu donc!

Je voyais l'abîme au bord duquel je me trouvais. Je sentais s'affermir ma résolution de quitter plutôt la France, que de trahir

le secret de ma malheureuse amie. J'eusse volontiers assoupi l'affaire avec de l'or, si j'avais cru pouvoir réussir. Mais il était clair que toute cette manœuvre venait de Farsetti. Il n'avait pas cessé d'être aux aguets contre moi, et d'attacher des espions à mes pas. Ce ne pouvait être que lui qui m'avait dénoncé à l'avocat Vauversin. J'en conclus qu'il fallait informer M. de Sartine de toutes ces circonstances. Mais je ne pouvais le faire qu'après avoir obtenu l'assentiment de madame du Rumain.

CHAPITRE IX.

Fin du procès relatif à miss XCV. — Mort de Sylvia. — Nouvelles contrariétés. — Départ de Paris, et nouveau voyage en Hollande. — Séjour à La Haye. M. d'Affri. — Le comte de Saint-Germain.

Je me rendis le lendemain de bonne heure chez madame du Rumain. Le danger était pressant. Je fis éveiller cette dame, et je lui contai tout. Il n'y a pas à hésiter, dit-elle : il faut que Sartine n'ignore de rien. Je le verrai moi-même. Sur un billet de la dame, il fit répondre qu'il l'attendait à trois heures après-midi.

Madame du Rumain le mit entièrement au fait, lui annonça la très-prochaine délivrance de la jeune anglaise, qui, aussitôt qu'elle serait rétablie, devait retourner auprès de sa mère, néanmoins sans lui rien avouer. Elle m'assura que je n'avais plus rien à craindre, mais qu'il fallait que la procédure

eût son cours, et que je ne pouvais éviter ni d'être cité, ni de comparaître en personne. Elle me conseilla de donner, sous quelque prétexte, de l'argent au juge chargé de l'instruction.

Je fus en effet assigné, et je me présentai. Après la fin de la séance, M. de Sartine me dit qu'il serait obligé de donner l'ordre de me faire arrêter. Pour le moment, il m'était défendu de quitter Paris, et de me marier : car, pendant la durée du procès criminel, je ne pouvais passer aucun contrat. Lors de l'interrogatoire, j'avouai que j'étais allé au bal de l'Opéra en domino noir ; je niai tout le reste, et je soutins que ni moi, ni personne de la famille de miss XCV, nous n'avions jamais pensé que cette demoiselle fût enceinte.

Comme étranger, j'avais à craindre que Vauversin ne fît convertir l'ordre d'emprisonnement en une prison réelle, prétextant un projet d'évasion de ma part. Cette crainte me servit d'introduction auprès du juge d'instruction, à qui je remis trois cents louis, à titre de caution pour les frais du

procès, au cas qu'ils tombassent à ma charge. Je ne lui demandai point de quittance. Il me dit que j'avais le droit d'exiger, de mon côté, une caution de la sage-femme. Je chargeai mon avocat de faire les diligences nécessaires. Mais voici ce qui arriva quatre jours après.

Je me promenais à pied sur le boulevard du Temple. Un Savoyard s'approche de moi, me remet une lettre, m'annonçant que quelqu'un, qui est à cinquante pas de moi, désirait me parler. Je suis le porteur, et, à mon grand étonnement, je reconnais Castel-Bajac. Je n'ai, me dit-il, que quelques mots à vous dire. Je veux vous indiquer un moyen certain de vous soustraire à un procès désagréable pour vous, et qui pourrait vous devenir onéreux. La sage-femme a la certitude que c'est bien vous qui êtes venu la trouver avec une demoiselle enceinte. Mais c'est avec peine qu'elle se voit l'occasion des poursuites que l'on dirige contre vous, en vous accusant d'avoir enlevé cette jeune personne. Donnez-lui cent louis, et elle déclarera qu'elle s'est trompée. Vous ne payerez qu'a-

près qu'elle aura fait sa déclaration. Venez avec moi chez l'avocat Vauversin. Il vous donnera le même conseil. Je connais sa demeure. Suivez-moi de loin.

Charmé de voir ces fripons jouer leur rôle avec tant d'inconséquence, et curieux d'examiner leurs manœuvre, je suis mon homme jusqu'au troisième étage d'une maison, *rue aux Ours*, où je trouve l'avocat Vauversin. A mon aspect, il entre en matière, et m'annonce que la sage-femme, accompagnée d'un témoin, se présentera chez moi, pour me soutenir en face que c'est moi qui suis allé la trouver avec une demoiselle enceinte; mais que, aussitôt, elle déclarera qu'elle ne retrouve pas en moi la personne qu'elle croyait avoir reconnue. Cette déclaration suffirait, à son avis, pour déterminer le lieutenant criminel à renoncer aux poursuites, et pour me mettre en état de gagner mon procès contre la mère de la demoiselle. Le projet me paraissant assez bien conçu, je promis d'être chez moi, au Temple, le lendemain, jusqu'à midi. Vauversin insistant sur le paiement des cent

louis à la sage-femme, je m'engageai à les compter, dès que le malentendu aurait été déclaré en justice. Il réclama alors le quart de la somme pour les frais et pour ses honoraires. Je me déclarai prêt à la compter, sur sa quittance; ce qui donna lieu à un assez long colloque. Enfin, il rédigea cette quittance dans les termes les plus simples, et je payai les vingt-cinq louis. Cet avocat me promit, en outre, de m'indiquer, sous le sceau du secret, le moyen de rendre vaines toutes les poursuites de madame XCV. La qualité d'avocat de cette dame ne pouvait pas, disait-il, l'empêcher de m'être utile, puisqu'il me croyait innocent. En quittant ces fripons, j'allai chez moi rédiger un récit exact de tout ce qui s'était passé, et je l'adressai sur-le-champ à M. de Sartine.

Trois jours après, on me dit qu'une dame, accompagnée d'un Monsieur, demandait à me parler. Je m'avance vers eux, en leur demandant ce qu'ils désirent. Parler à M. Casanova, me répond-on. C'est moi, répliquai-je. Je vois que je me suis trompé, re-

prend la dame. Son compagnon se met à rire, et tous deux s'en vont.

Le même jour, madame du Rumain reçut une lettre de l'abbesse de C..... Elle annonçait que sa pupille avait mis au jour un beau garçon, que l'on avait envoyé en lieu où l'on en aurait soin, et que, dans six semaines, elle quitterait le couvent, munie d'une attestation qui devait assurer sa tranquillité.

Trois jours après, la sage-femme en question fut mise d'abord en prison, ensuite dans une maison de correction; Castel-Bajac fut envoyé à Bicêtre, et Vauversin rayé du tableau des avocats. La procédure entre madame XCV et moi continua, mais sans résultat, jusqu'à la réapparition de sa fille. Ce fut à la fin d'août que Miss retourna à l'hôtel de Bretagne, munie d'une attestation par laquelle l'abbesse de C..... déclarait qu'elle avait passé quatre mois dans son couvent, sans en sortir, ni recevoir de visite. Il ne pouvait plus être question de mariage avec la Popelinière. Miss engagea sa mère à

remettre elle-même, au lieutenant criminel, l'attestation qui, cette fois, arrêtait toute procédure contre moi. M. de Sartine lui conseilla de garder un silence prudent sur cette affaire, et de me donner quelque satisfaction, par égard pour mon désir personnel et pour l'honneur de sa fille.

Miss XCV n'avait aucune crainte à cet égard; mais elle n'en pressa pas moins sa mère de me donner par écrit une déclaration que je fis enregistrer dans toutes les formes judiciaires. Je ne lui fis point de visite, pour ne pas rencontrer Farsetti qui voulait accompagner Miss à Bruxelles; car il ne pouvait rester plus long-tems à Paris. Chacun y savait et y racontait son histoire. Tous deux restèrent à Bruxelles jusqu'à l'arrivée de madame XCV qui les y rejoignit avec toute sa famille. Ils partirent ensuite pour Venise; et trois ans après, Miss se maria et devint une dame des plus considérées. Quinze ans après, je la retrouvai veuve et heureuse par sa position, son esprit et ses vertus sociales; mais je n'eus plus de relations avec elle. Le lecteur, lors-

qu'il aura parcouru avec moi un espace de quatre ans verra où et comment je rencontrai de nouveau Castel-Bajac. Dans cette même année 1759, avant mon départ pour la Hollande, j'employai une somme d'argent à faire sortir de prison la sage-femme qu'on y retenait.

On aurait juré que ma vie était celle de l'homme le plus heureux. Il s'en fallait cependant de beaucoup que je le fusse en effet. Ma dépense était trop forte pour que je n'eusse point à redouter des embarras. Ma fabrique avait dû me mettre en état d'y faire face; mais la guerre m'enlevait mes débouchés. Quatre cents pièces d'étoffes peintes encombraient mon magasin; je ne pouvais espérer de les vendre avant la paix, et cette paix si désirée ne se concluant pas, j'étais forcé de suspendre mes travaux. J'écrivis à Esther pour la prier d'engager son père à favoriser mon entreprise, et à fournir la moitié du capital; il m'enverrait un commis, et nous opérerions en commun. D...., O.... répondit qu'il était prêt à prendre le tout pour son compte, si je voulais

transporter ma fabrique en Hollande. J'aurais moitié de bénéfice; mais j'aimais Paris, et je n'accédai point à sa proposition.

Ma petite maison et mes intrigues galantes qui se multiplièrent à cette époque, me coûtaient aussi beaucoup d'argent prodigué en folles dépenses.

Manon Balletti me tourmentait, me désolait par sa jalousie et par ses reproches qui n'étaient que trop fondés. Elle ne pouvait concevoir, si je l'aimais réellement, pourquoi je différais de m'unir à elle; elle m'accusait de vouloir la tromper. Ce fut dans ce tems même qu'elle perdit sa mère. Sylvia mourut dans mes bras au milieu de sa famille. Dix minutes avant cette funeste séparation, elle me recommanda sa fille. Je lui promis de l'épouser; et, dans ce moment, ma promesse était sincère. Mais la destinée, comme on le dit souvent, en avait autrement ordonné. Je passai trois jours avec cette famille désolée, dont je partageais vivement la douleur.

L'historiette qu'on va lire, et qui paraîtra insignifiante, eut cependant pour moi,

quatre ans après, des suites funestes, tant il est vrai que les événemens de la vie s'enchaînent d'une manière impossible à prévoir, et que les anneaux de cette chaîne se tiennent sans pouvoir se rompre.

Je conduisais un jour, dans une boutique de la place Dauphine, une dame qui voulait y acheter des gants. J'aperçus, à ma gauche, une petite demoiselle d'environ treize ans et d'un extérieur intéressant. Auprès d'elle, une femme vieille et laide refusait de prendre une paire de boucles que tenait sa jeune compagne, et dont celle-ci paraissait avoir grande envie; elle semblait chagrine de ce que la dame âgée ne voulait pas les acheter, et j'entendis qu'elle lui disait qu'elle serait heureuse de les avoir; mais la vieille les lui arracha des mains et voulut s'en aller. La marchande en ayant proposé d'autres moins chères à la petite, elle les refusa, et se préparait à sortir; elle s'inclina devant ma compagne. Cette dernière l'embrasse en lui faisant des complimens sur sa gentillesse, et demande son nom à sa conductrice. C'est mademoiselle

Boudainvilliers, ma nièce, répondit celle-ci. Comment, dis-je alors à la vieille tante, êtes-vous assez cruelle pour refuser à cette belle enfant des boucles qui lui font tant d'envie? Permettez-moi de les lui offrir.

A ces mots, je présente les boucles à la jeune personne qui, en rougissant, jette sur sa tante un coup d'œil interrogatif. Celle-ci lui dit d'un ton amical qu'elle peut accepter le présent et m'embrasser. La marchande ayant réclamé 3 louis pour le prix des boucles, la scène devint comique. La tante en colère soutient qu'elle lui a laissé les boucles à 2 louis. La marchande affirme qu'elle en a demandé 3; mais la vieille avait raison, et ne voulant pas souffrir une friponnerie qui me rendait dupe de ma politesse, elle ordonne à la petite de laisser là les boucles. Puis, se tournant vers moi; puisque vous voulez faire présent de 3 louis à ma nièce, me dit-elle; nous aurons pour ce prix dans une autre boutique des boucles qui seront au moins aussi jolies. Comme cela m'était égal, je pose sur la table 3 louis d'or devant la petite demoiselle qui tenait

encore les boucles. Mais, à l'instant, la marchande se saisit des espèces, en disant que le marché était conclu. Les boucles appartiennent à Mademoiselle, l'argent est à moi. Des injures s'ensuivent entre la tante et la marchande; les passans s'attroupent. Pour échapper à une scène fâcheuse, je décide la tante, à force de politesses, à sortir avec moi de la boutique, et sa nièce nous suit enchantée d'avoir ses jolies boucles, sans se soucier si je les ai payées un louis de trop. Dans quatre ans, nous retrouverons ces deux personnes.

Au commencement de novembre, je vendis une portion de mes étoffes à M. Garnier, l'ami de l'abbé Delaville, pour 50,000 liv., et je lui cédai un tiers de ce qui était en magasin, m'obligeant à recevoir un contrôleur de son choix et au compte de la société. Trois jours après la signature du contrat, je reçus l'argent; mais l'inspecteur du magasin mit la main dessus et s'enfuit, en emportant aussi les marchandises. Il est incroyable qu'il ait pu exécuter ce vol, s'il n'était pas d'intelligence avec le peintre. Pour que le coup me fût plus sensible, Gar-

nier m'assigna en restitution des 50,000 liv. Je répondis que je ne lui devais rien. Il avait eu le droit de faire entrer son contrôleur en exercice; et, dans ce cas, l'accident était à la charge de la société, dans les proportions des mises. On me conseillait de porter plainte; mais Garnier soutenait la nullité du contrat et voulait rendre ma probité suspecte. On ne pouvait s'en prendre à la caution de l'inspecteur : cette caution était un marchand dont la banqueroute venait d'éclater. Garnier fit saisir tout ce qui se trouvait dans la manufacture et dans mon logement, jusqu'aux voitures et aux chevaux. Au milieu de tant de traverses, il ne me restait qu'à congédier tout le personnel de ma fabrique; il ne demeura que le peintre qui, recevant sa part de chaque vente, n'avait pas le droit de se plaindre. Mon procureur était un brave homme; mais mon avocat, tout en me répondant du gain de mon procès, n'était qu'un fripon. Garnier m'ayant signifié une sentence qui me condamnait à payer, je la portai sans délai à cet avocat qui promit de faire signifier l'appel le même jour;

mais il n'en fit rien et s'appropria ainsi les avances que je lui avais faites pour les frais du procès. Deux autres assignations me furent soufflées, et n'ayant pas comparu, on me décréta de prise de corps. Je fus arrêté rue Saint-Denis, à huit heures du matin, dans ma voiture. Le chef des archers se plaça à côté de moi; un archer se mit auprès du cocher et le contraignit de me conduire en prison.

Là, l'officier de justice me déclara qu'en payant 50,000 liv., ou, en donnant caution, je pouvais retourner chez moi; mais n'ayant sous la main ni l'argent, ni la caution, il me fallut rester en prison. Sur l'assurance que je donnais de n'avoir reçu aucune assignation, on me répondit que l'événement n'était pas rare, mais qu'il était difficile à prouver. Dès que l'on m'eût conduit dans une chambre, je demandai tout ce qui m'était nécessaire pour écrire; je fis connaître ma position à mon avocat, à mon procureur et à mes amis, en commençant par madame d'Urfé, et finissant par mon frère qui venait de se marier. Mon procureur

vint sur-le-champ. Mon avocat m'écrivit qu'il avait fait signifier l'appel, et que, comme mon emprisonnement était contraire aux lois, mon adversaire le paierait cher; il ne me demandait que quelques jours de patience, et de le laisser agir pour moi. Manon Balletti m'envoya par son frère ses boucles d'oreille d'or. Madame du Rumain m'adressa son avocat, homme connu pour sa probité; elle m'écrivait que si j'avais besoin de 100 louis, elle me les apporterait le lendemain. Mon frère ne me répondit point. Madame d'Urfé me fit dire qu'elle m'attendait à dîner. Je la crus devenue folle. A onze heures, ma chambre était remplie de monde. On m'annonça une dame en fiacre; ayant demandé pourquoi elle ne paraissait pas, on me dit qu'après avoir parlé au concierge, elle s'en était retournée. A la manière dont on la dépeignait, je vis que c'était madame d'Urfé.

Indépendamment du désagrément de la prison, l'événement me chagrinait, parce que j'allais être décrié dans Paris. J'avais à ma disposition 30,000 liv. en argent comp-

tant, et 60,000 liv. en bijoux de prix. Rien ne m'empêchait donc de déposer la somme requise, et de m'en aller; mais je ne pouvais m'y résoudre, malgré les instances de l'avocat de madame du Rumain. Il m'engageait à m'affranchir de la prison à tout prix. Provisoirement, disait-il, et jusqu'à la décision de l'appel, il me suffirait de payer la moitié de la somme pour obtenir ma liberté. Il s'en rendait caution.

Pendant notre discussion, le concierge vint m'annoncer que j'étais libre et qu'une dame m'attendait dans sa voiture. J'envoyai mon valet de chambre voir qui c'était; à peine m'eut-il nommé madame d'Urfé, que je quittai les personnes qui se trouvaient présentes, en leur faisant mes adieux. Il était midi. J'avais passé quatre heures fort tristes.

La Marquise me fit monter dans sa berline et m'accueillit avec beaucoup d'égards. Un magistrat qui était avec elle, me fit, au nom de sa nation, des excuses sur les désagrémens auxquels les étrangers étaient si souvent exposés dans son pays. Je témoignai

toute ma reconnaissance à ma libératrice, ajoutant que Garnier aurait tout le profit de sa générosité. Elle me répondit en riant qu'il n'en était pas encore là, et que nous en parlerions à table. Elle me conseilla de me montrer sur-le-champ aux Tuileries et au Palais-Royal, pour faire tomber le bruit de mon emprisonnement. Je suivis son avis, et je lui donnai rendez-vous pour deux heures.

Je me fis voir aux promenades, sans avoir l'air de remarquer la surprise de mes connaissances, et je reportai à ma chère Manon ses boucles d'oreille. Un cri de joie lui échappa à mon aspect. En la remerciant, je dis à toute la famille que mon adversaire, par ses ruses, était parvenu à me faire mettre en prison, mais qu'il le paierait cher. Je promis de revenir souper avec eux, et je retournai auprès de madame d'Urfé. Je ne pus m'empêcher de rire, en lui entendant dire qu'elle savait, par son génie familier, que je m'étais laissé emprisonner exprès pour faire parler de moi; j'avais eu, pour agir ainsi, des raisons qu'elle ignorait.

Ayant su par l'officier de justice de quoi il s'agissait, elle était retournée chez elle, afin d'y prendre pour 100,000 liv. d'effets, et d'en faire le dépôt. C'était à elle que Garnier aurait affaire, si je n'obtenais pas justice. Elle me conseilla d'attaquer l'avocat qui, à ce qu'il paraissait, avait négligé d'interjeter appel de la première sentence. En la quittant, je lui assurai que, sous peu de jours, elle serait dégagée de son cautionnement.

Je me montrai aux foyers des théâtres français et italien; j'allai ensuite souper chez Manon Balletti. La joie qu'elle éprouvait d'avoir pu me donner une preuve de sa tendresse, s'augmenta encore quand je lui eus annoncé l'intention de me débarrasser de ma fabrique; car elle craignait que mes intrigues avec mes ouvrières ne fussent l'obstacle qui retardait la conclusion de notre mariage.

Je consacrai le jour suivant à madame du Rumain. Je sentais combien je lui étais redevable. Elle eut l'air de se croire encore en reste avec moi, m'accablant de remerci-

mens, pour les services que lui rendait mon oracle, qui, à l'entendre, devait la garantir de tout danger. Malgré tout son esprit, cette dame donnait dans cette illusion. J'étais affligé de ne pas pouvoir la lui ôter. Je sentais combien j'étais coupable en la trompant. Mais je voyais aussi que sans son erreur, elle eût probablement fait moins de cas de moi.

Mon emprisonnement, quelque court qu'il eût été, m'avait dégoûté de Paris. Il renforça aussi en moi cette aversion invincible pour tout procès, qui ne m'a pas quitté depuis. J'en avais alors deux; l'un contre Garnier, l'autre contre mon avocat. J'éprouvais un serrement de cœur, toutes les fois qu'il me fallait solliciter, porter de l'argent à mon défenseur, et perdre un tems qui me paraissait bien mieux employé à jouir de la vie, qu'à suivre de vains débats. Dans ces anxiétés, je résolus de m'assurer une position qui pût me garantir une vie paisible. Je me décidai à laisser là toutes les affaires, à retourner en Hollande, pour me remettre en fonds, à revenir ensuite à Paris,

et à placer tout le capital que je pourrais réunir, en rente viagère sur deux têtes, celle de Manon Balletti, et la mienne. Je lui fis part de mon projet. A peine son impatience lui permettait-elle d'en attendre l'exécution.

Mettant la main à l'œuvre, je commençai par donner congé, pour la fin de l'année, de ma maison de la *petite Pologne*. Je retirai les 80 mille francs qui me servaient de cautionnement pour mon bureau de loterie, et je renonçai à mon risible emploi de receveur. Je le cédai à mon commis, à sa grande satisfaction. Mais le pauvre malheureux n'en profita guère; car il mourut deux ans après.

Ne voulant pas laisser à la Marquise l'embarras d'un procès avec Garnier, j'allai à Versailles invoquer la médiation de l'abbé Laville, son intime ami. L'abbé, convaincu du tort de cet homme, m'écrivit quelques jours après, qu'il lui parlerait, et que je le trouverais disposé à une conciliation. Garnier habitait une maison de plaisance à Ruel, à quelques lieues de Paris. Cette

propriété lui avait coûté 400 mille livres. Cet homme, ancien cuisinier de M. d'Argenson, avait fait sa fortune dans les fournitures, pendant la guerre précédente. Il vivait dans l'abondance. Mais aimant encore les femmes avec passion à soixante-dix ans, il n'était pas heureux. Je le trouvai à table, entouré de trois jeunes nymphes. Comme il était habitué à faire la sieste, il me fallut faire la conversation avec sa société, en attendant qu'il se réveillât, et que nous pussions parler d'affaires.

Quand il sut que je voulais quitter Paris, peut-être pour n'y plus revenir, ce qu'il ne pouvait empêcher, prévoyant toutes les difficultés qu'il aurait à essuyer de la part de madame d'Urfé, il comprit qu'il pourrait perdre son procès. Je passai la nuit chez lui. Le lendemain, il me dit qu'il voulait 25 mille francs, ou qu'il plaiderait jusqu'à la mort. C'était son dernier mot. Je lui répondis qu'il trouverait la somme chez le notaire de madame d'Urfé, dès qu'il aurait donné main-levée du cautionnement.

Ayant fait sentir à la Marquise combien il m'importait de ne quitter Paris qu'après avoir arrangé toutes mes affaires, afin qu'on ne pût pas dire que mes dettes m'avaient forcé de m'en aller, elle approuva mes démarches.

Je me présentai au duc de Choiseul. Il me promit d'écrire à M. d'Affri, pour lui recommander de m'aider dans mes négociations, surtout si je pouvais réussir à réaliser avec les États-Généraux, ou avec une compagnie, un emprunt à 5 pour 100. Le duc ajouta que je pouvais annoncer partout la conclusion de la paix pour l'hiver, et que, si je revenais en France, il ne souffrirait pas qu'on m'y privât de mon droit de courtage. Il savait cependant fort bien qu'il n'y avait point à compter sur une paix prochaine. Mais je ne formais aucun plan, relativement aux affaires publiques. Tout mon regret était d'avoir communiqué au duc mon projet d'impôt sur les successions et les donations, projet dont le nouveau Contrôleur-général Silhouette ne paraissait tenir aucun compte.

Je vendis ensuite mes chevaux, mes voitures, mon mobilier. Je me portai caution pour mon frère, qui avait des dettes à payer, mais qui avait la certitude de se libérer promptement; car il terminait plusieurs tableaux, après lesquels on soupirait.

Je laissai Manon Balletti en larmes. Mais je me croyais certain, à mon retour à Paris, de la rendre parfaitement heureuse.

Muni de 100 mille livres en lettres de change, et d'une somme égale en bijoux, je montai seul dans ma chaise, mon valet de chambre Leduc, faisant l'office de coureur, qu'il aimait assez. C'était un Espagnol de dix-huit ans, qui m'était précieux, parce que personne ne me coiffait mieux que lui. Un second laquais, suisse de nation, m'escortait à cheval. Je partis ainsi le 1^er^ décembre. J'avais emporté avec moi le livre *de l'Esprit*, d'Helvétius, n'ayant pas encore eu le tems de le lire. Après l'avoir lu, je ne pus trouver d'autre motif au bruit qu'avait fait cet ouvrage, que la proscription du livre par le Parlement. L'auteur était un homme aimable, et spirituel comme son ouvrage. Cette persé-

cution le rendit malheureux. Je ne trouvai rien de neuf dans ce livre, ni sous le rapport historique, ni dans les raisonnemens de l'écrivain sur les mœurs des nations, ou sur d'autres objets de morale. Tout cela avait été cent fois rebattu. Pascal, quoique avec plus de mesure, en avait dit bien davantage.

Helvétius, s'il voulait rester en France, était obligé de se rétracter. Il préféra la vie agréable qu'il y menait, à son honneur et à sa propre doctrine, c'est-à-dire à son esprit. Sa femme, guidée par de plus nobles inspirations, voulait qu'ils aliénassent leurs biens pour se retirer en Hollande, plutôt que de se soumettre à une rétractation déshonorante; mais son mari crut tout préférable à l'exil. Peut-être se fût-il rendu aux conseils de sa femme, s'il eût fait réflexion qu'une rétractation ferait de son livre un objet de moquerie. Car le renier, c'était déclarer qu'il n'avait su ce qu'il écrivait, que son livre n'était qu'un jeu, et sa doctrine, qu'un tissu de sophismes. Beaucoup de bonnes têtes n'avaient pas cru

qu'Helvétius, se désavouant lui-même, laissera ainsi tomber son système. Comment un pareil procédé était-il possible? Si l'homme, d'après l'opinion de cet auteur, est l'esclave de son intérêt propre, il s'ensuit que tout sentiment de reconnaissance est ridicule, et qu'aucune de nos actions ne peut ni nous être imputée à mérite, ni nous déshonorer. Dès-lors il ne peut plus être question, ni de mépriser un scélérat, ni d'aimer un homme vertueux. Pitoyable système!

Il n'est pas difficile de prouver à Helvétius que notre intérêt propre n'est nullement le premier mobile de nos actions, que ce n'est pas cet intérêt dont nous prenons d'abord conseil. Helvétius ne reconnaissait aucune vertu, et cependant, par une singularité rare, il était lui-même très-vertueux. N'avait-il donc jamais eu la conscience de ses vertus? Si un sentiment de modestie l'avait porté à écrire son livre, un motif aussi singulier avait un côté plaisant. Car enfin, pour éviter d'être accusé

de présomption, fallait-il se rendre méprisable?

La modestie, pour être qualifiée de vertu, doit être naturelle. Autrement, et si l'on n'en fait preuve que pour la montre, ou pour se conformer à un précepte d'éducation, elle mène à l'hypocrisie. Je n'ai jamais connu d'homme plus naturellement modeste que le célèbre d'Alembert.

Je m'arrêtai deux jours à Bruxelles. Le hasard me fit prendre mon logement à l'hôtel de l'Impératrice, où se trouvaient miss XCV et Farsetti. Je feignis de ne les pas connaître. Arrivé à La Haye, j'allai voir Boaz: mais j'éludai poliment l'offre qu'il me faisait d'un logement. Je rendis ensuite ma visite au comte d'Affri. Son accueil fut très-prévenant. Toutefois il me dit que s j'espérais faire de bonnes affaires pour la France, je me trompais complétement. Les opérations du Contrôleur-général Silhouette avaient jeté un tel discrédit sur ce royaume, qu'on s'attendait à y voir éclater une banqueroute. Il en était inconsolable.

Silhouette avait déclaré que les paiemens n'étaient assurés que pour un an, ce qui excitait d'assez vives alarmes.

M. d'Affri me demanda si je connaissais un comte de Saint-Germain, qui était venu à La Haye pour négocier, avec l'autorisation du Roi, un emprunt de 100 millions, et qui ne s'était jamais présenté chez l'ambassadeur de France. Si l'on m'interroge sur cet homme, continua M. d'Affri, je dois dire que je ne le connais pas, afin de ne pas me compromettre, car je ne crois pas que cette déclaration de ma part puisse avancer ses affaires ; mais c'est sa faute. Pourquoi ne s'est-il pas présenté chez moi avec une lettre du duc de Choiseul, ou de la Marquise? Je le crois un imposteur. Dans huit ou dix jours, j'espère savoir à quoi m'en tenir sur son compte.

Je dis alors à M. d'Affri ce que je savais sur cet être extraordinaire. Il fut fort étonné d'apprendre que le Roi lui avait donné un logement à Chambord. Lui ayant dit que Saint-Germain possédait le secret de fabriquer des diamans, l'ambassadeur se mit à

rire, ajoutant que, par ce moyen, il pourrait peut-être se procurer les 100 millions dont on avait besoin. Il m'invita à dîner pour le jour suivant.

En rentrant à l'auberge, je me fis annoncer au comte de Saint-Germain qui y logeait. Deux heiduques se tenaient dans son anti-chambre. Il me dit que je l'avais prévenu. Sans doute, ajouta-t-il, vous avez une mission de notre cour ; mais vous éprouverez des difficultés. On est dérouté ici à la Bourse, par les opérations de cet imbécile de Silhouette. Cela ne m'empêchera pas de trouver 100 millions. J'ai promis cette somme à Louis XV ; je le regarde comme mon ami, et d'ici à trois semaines ou un mois l'affaire sera terminée.

— Vous aurez sans doute l'appui de M. d'Affri.

— Je n'en ai pas besoin, et je ne le verrai pas. Il se vanterait peut-être de m'avoir aidé.

— J'imagine que vous allez à la cour. Ainsi le duc de Brunswick pourra vous servir.

— Je n'ai rien à démêler avec lui, et je ne recherche nullement sa connaissance. Un voyage à Amsterdam me suffira. Je ne compte que sur mon crédit. J'aime le Roi de France : c'est le plus honnête homme de son royaume.

— Si vous mangez à la table d'hôte, vous y trouverez des personnes de distinction.

— Vous savez que je ne mange pas, et je ne veux pas m'établir à une table où je me trouverais probablement avec des inconnus.

— Je vous souhaite le bonjour, comte. Nous nous reverrons à Amsterdam.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Le Ministre des Affaires étrangères. — Le Contrôleur général de Boulogne. — Le Duc de Choiseul. — La Marquise de Pompadour. — L'abbé de Laville. — M. Pâris Duvernay. — Je décide l'établissement de la Loterie Royale. — Opération qui augmente mes bénéfices. — Arrivée de mon frère. 1

CHAPITRE II.

Exécution de Damien. — Caractère de l'abbé de La Ville. — L'abbé Galiani. — Mission secrète à Dunkerque. — Aventure à Aire avec le Commandant. — Autre à Amiens avec les Commis de barrière, et l'Intendant. — Retour à Paris. 32

CHAPITRE III.

Camille. — Le Comte de la Tour-d'Auvergne. — Duel avec lui. — Notre amitié et sa guérison miraculeuse. — La Marquise d'Urfé. — Ses travaux et ses illusions alchimiques. — Madame Duchâtelet. — Le Comte de Saint-Germain l'aventurier. 66

CHAPITRE IV.

Voyage en Hollande pour une mission de finances. — Séjour dans ce pays. — Le banquier D O.

et sa fille Esther. — Thérèse Imer, cantatrice sous le nom de madame Trenti. — Ma[illegible]lle Sophie. — Rencontre d'un parent. — M. Casanova et sa fille. 9

CHAPITRE V.

Suite du séjour en Hollande. — Souper avec Thérèse Imer (madame Trenti), son fils et ma fille. — Heureux événement. — Retour à Paris avec le jeune Pompéati.

CHAPITRE VI.

Continuation du séjour en Hollande. — Triste rencontre. — Événement heureux. — Départ.

CHAPITRE VII.

Famille anglaise. — Comte de Saint-Germain. — Miss XCV. 18

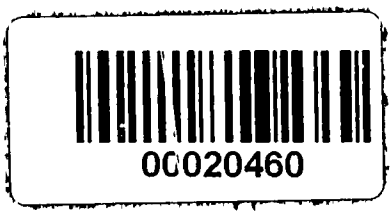
CHAPITRE VIII.

Changement de Ministres. — J.-J. Rousseau. — Le jeune d'Aranda. — Établissement d'une fabrique. — Procès dangereux.

CHAPITRE IX.

Fin du Procès relatif à miss XCV. — Mort de [illegible]. — Nouvelles contrariétés. — Départ de Paris, et nouveau voyage en Hollande. — Séjour à La Haye. — M. d'Affri. — Le comte de Saint-Germain. 247

FIN DE LA TABLE.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015